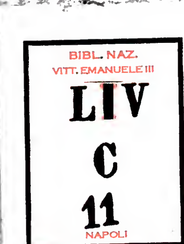
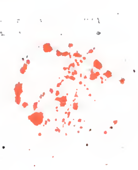



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
LIV
C
11
NAPOLI

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,
TOME PREMIER.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,
DEPUIS SES PREMIERS HABITANS JUSQU'A NOS JOURS.

Par M. l'Abbé DE GERMANES,
Vicaire Général de Rennes.

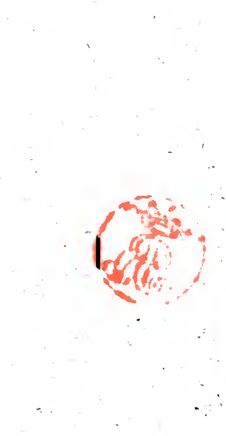
TOME PREMIER.

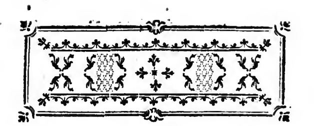
Sine ira & ſtudio. *Tac. Ann.*



A PARIS,
Chez HERISSANT, le fils, rue des Foſſés de M. le Prince, vis-à-vis le pètit Hôtel de Condé.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.





A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE MONTEYNARD;

SECRÉTAIRE D'ÉTAT

AU DEPARTEMENT DE LA GUERRE;

Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis.

MONSEIGNEUR,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de vous présenter, est l'His-

toire d'une Nation guerriere & ingénieuse. Elle a eu le bonheur de vous voir au milieu d'elle ; elle a su distinguer vos talens, malgré cette simplicité dont votre modestie voudroit les couvrir. Lorsqu'elle aura appris que vivant loin de la Cour, vous avez été appellé auprès du Trône, pour y exercer le ministère de la Guerre, elle aura exalté la sagesse de notre Monarque, & regardé cet événement, comme un présage assuré du bien public. Les Militaires appréciateurs naturels du mérite nécessaire à l'emploi auquel on vient de vous nommer, justifient dans tout le Royaume le choix du Prince par leurs sinceres applaudissemens. Les

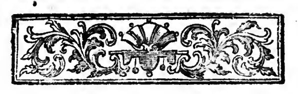
bons Citoyens transportés de voir l'élévation d'un homme vertueux, & sachant combien le génie en place, est utile aux Peuples lorsqu'il est joint à la pureté des intentions, conçoivent les meilleures espérances. Cette universalité de sentimens, qui est comme le cri de la vérité, est ordinairement infaillible. Parmi les objets confiés à votre administration, MONSEIGNEUR, *la Corse ne sera pas le moins cher à vos yeux. Vous sentez trop l'importance dont elle est pour l'Etat. Elle vous devra le bonheur après lequel elle soupire depuis si longtems; vous formerez ses mœurs,*

& vous lui ferez aimer les loix du plus grand & du meilleur des Maîtres.

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très obéissant serviteur,
GERMANES.



PRÉFACE.

LA derniere expédition des troupes du Roi en Corse, me fit naître l'envie de connoître cette Nation, qui acquéroit de la célébrité. Voyant par les simples descriptions des Géographes, qu'elle avoit exercé la politique & occupé l'ambition des Peuples les plus fameux, je fus étonné qu'aucun de nos Ecrivains (a) n'eût

(a) J'ai appris depuis que M. de Bougainville, le célebre Traducteur de l'Anti-Lucrece, & M. l'Abbé Laugier, Auteur d'une Histoire de la République de Venise, s'étoient proposés d'écrire les événemens de cette Nation. Le premier, faute de mémoires, renonça à son entreprise. Le second est mort lorsqu'il alloit commencer son ouvrage.

pensé d'en faire l'Histoire. J'osai l'entreprendre ; mais avant de mettre la main à l'œuvre, je voulus communiquer mon dessein à feu M. le Président Hénault, le modele & l'oracle des Historiens François. Il approuva ma résolution, me pressa de l'effectuer, & m'ouvrit par lui-même ou par son crédit les sources où je pouvois trouver des notions & des lumieres. Ainsi encouragé par ce grand homme, dont l'amitié m'étoit si précieuse, & dont je bénirai toujours la mémoire, je m'engageai dans ces recherches épineuses auxquelles on est assujetti quand on entre dans une carriere peu battue. Il me falloit débrouiller le cahos d'une antiquité reculée, composer un ordre exact de chronologie, ramasser des faits épars en mille Auteurs de différentes langues, pour former la chaîne des événemens. Les discussions pénibles se multi-

plioient tous les jours à l'infini. Mais j'étois alors soutenu par l'utilité même de mon travail, & par cette illusion, si nécessaire aux Auteurs, qui fait que le plaisir d'avoir vaincu une difficulté, les aveugle heureusement sur les autres difficultés à vaincre.

La partie moderne de cette Histoire, qui renferme les derniers tems, a été pour moi d'une exécution plus facile. J'ai été à portée d'aller droit aux premieres sources & de consulter les Chefs des expéditions, & autres entreprises que la Cour a fait faire en Corse depuis plus de trente années. Ils vivent encore, ou bien ceux qui sous leur commandement, ont joué les principaux rôles, & ont été les dépositaires de leurs écrits, ou les confidens de leurs secrets. M. le Maréchal de Contades présent à l'expédition conduite par M. de Boissieux son ami, a pris la peine de m'en détailler les circons-

tances, & de m'en développer les causes. M. le Comte de Maillebois a eu la bonté de me confier le Journal de la fameuse campagne de M. le Maréchal son pere, & plusieurs autres Manuscrits précieux. M. le Marquis de Chauvelin, touché du besoin que j'avois d'être instruit de ses négociations à Gènes, & de l'influence qu'il avoit alors sur les affaires de Corse, en qualité de Commandant en chef, m'a communiqué ses dépêches, & les lettres des Ministres, pour que j'apperçusse la vérité par toutes les faces. M. le Comte d'Ornano, l'ami fidéle de M. de Cursai, ayant exercé quelque tems dans sa patrie le Généralat, auquel il avoit été élu par ses concitoyens; M. le Marquis de Castries, qui a observé l'état de cette Isle, pendant que les troupes du Roi y étoient à ses ordres; M. le Comte de Vaux, qui y a commandé deux fois, & qui vient de la conquérir; M. le

Marquis d'Arcambal, qui a fait les deux dernieres campagnes à la tête d'une divifion : tous ces Généraux ont bien voulu me faire part de leurs obfervations, ou de leurs mémoires.

J'ai reçu quelques manufcrits & des renfeignemens utiles de MM. les Commiffaires Ordonnateurs, entr'autres de M. de Paulin ; de MM. les Commiffaires des Guerres, fur-tout de M. de la Villevernoy, qui a été envoyé des premiers dans cette Ifle, & de M. de Montcarville, qui y a paffé les fix dernieres années. Des Nationaux fages & au-deffus des préjugés, m'ont inftruit des coutumes de leur Pays, fur lefquelles on a débité tant de fables. Ils m'ont conté auffi plufieurs traits remarquables, qui peignent le caractere de leurs compatriotes : des étrangers n'auroient pu m'apprendre toutes ces anecdotes curieufes. J'ai eu les mémoires les plus exacts fur le gouvernement de

M. Paoli, ſur ſon caractere, ſes intrigues, ſes reſſources, ſes négociations, ſes vues. On a pour ainſi dire ſoulevé à mes yeux le voile qui couvroit les ſecrets reſſorts de la derniere révolution. Rien n'eſt plus néceſſaire à l'hiſtorien, pour bien expoſer les faits, que la connoiſſance de ces myſteres politiques.

C'eſt ſur ces autorités reſpectables que j'ai fondé la narration des derniers événemens; je ne pouvois avoir de garants plus ſûrs que cette ſucceſſion de Commandans, & cette multiplicité de témoins ſi dignes de foi. J'ai eu ſoin d'écarter les petits détails & les aventures douteuſes. Les faits plus près de notre tems, ſur-tout ceux de nos jours, intéreſſent davantage : je m'y ſuis un peu plus arrêté; en tâchant toutefois de concilier la néceſſité de ces recits, avec le ſtyle rapide des révolutions. Je ne ſçais ſi j'ai réuſſi; mais j'oſe me flatter au moins

que ce tableau des révolutions de Corſe ſatisfera les lecteurs par ſon exactitude, qu'il l'attachera même par le ſeul intérêt des matieres.

Les Philoſophes qui ſe plaiſent à conſidérer les ſociétés dans leur berceau & à ſuivre l'hiſtoire du cœur humain, y joüiront de ce double ſpectacle. Les eſprits vifs que la monotonie des faits uniformes laſſe & dégoûte, trouveront ici un changement continuel de ſcènes; le théâtre ſouvent ébranlé, leur préſentera une ſuite de revers & de cataſtrophes. Les Littérateurs & les gens curieux y reconnoîtront des traits frappans & les ſituations les plus tragiques. Ceux de nos Guerriers qui ont combattu dans cette Iſle, verront les juſtes éloges que l'on rend à leur manœuvre & à leur conduite. Les bons Citoyens y rencontreront par-tout la preuve de cette vérité, que l'obéiſſance eſt le parti le plus avantageux aux peuples, que l'harmonie entre

les ſujets & les ſouverains, eſt comme la roue néceſſaire qui fait aller le bonheur public : vient-on à la briſer, ce n'eſt plus que confuſion ; on tombe dans une anarchie qui jette l'Etat dans des convulſions déchirantes, & les particuliers dans des calamités continuelles. Les ames ſenſibles, qui recherchent les images attendriſſantes, auront à déplorer une Nation eſtimable & preſque toujours malheureuſe ; mais après avoir compâti à ſes maux, elles goûteront le plaiſir de voir terminer ſes longues infortunes. Elles béniront le ſort qui l'a réduite ſous la puiſſance de notre Monarque.

Je n'ai point mis de Cartes à la tête de cet Ouvrage ; il n'y en a point qui ne ſoit fautive, & d'ailleurs elles ſont répandues dans tout le Royaume. Une des plus juſtes ou des moins incorrectes, eſt celle de M. le Rouge : elle a été tirée ſur le modele de la

ıde Carte qui étoit au châ-
ı de Maillebois. Je me suis
ırcé de réparer ce défaut de
ource, par une description to-
graphique détaillée, qui ren-
me la position du pays, l'état
produćtif, & des particulari-
sur l'Histoire naturelle. Les
lles principales, le tour des
ôtes, les Golfes & les Ports
s plus considérables y sont dé-
its avec exactitude, d'après une
escription qui fut faite en 1740,
ar ordre de la Cour, & dont
original est au dépôt de la Ma-
ine. J'ai marqué les change-
nens qui sont arrivés depuis,
& j'ai mêlé quelques traits d'his-
toire à ce détail des Côtes,
afin que les Marins, qui vou-
droient en faire usage, pussent y
trouver l'agréable avec l'utile. J'ai
décrit des lieux particuliers, sui-
vant l'exigence des cas, comme
pour les manœuvres de la cam-
pagne de M. de Maillebois, &
pour les opérations des derniers

tems. Mon deſſein a été de donner ainſi une plus grande connoiſſance des faits, du mérite des actions, & du génie de ceux qui les ont rédigées.

Ma deſcription topographique eſt placée au commencement du premier volume. Il étoit néceſſaire de montrer le tableau du local, avant de raconter les ſcènes qui ſe ſont paſſées ſur ce théâtre. Le ſecond volume eſt terminé par des Précis hiſtoriques ſur la Légiſlation, le Génie, le Caractere, les Mœurs, & les Coutumes de ces Inſulaires; ce qui forme le côté le plus philoſophique de l'Hiſtoire. Je finirai le corps entier de l'ouvrage par un article ſéparé ſur la Nobleſſe, & un autre ſur la partie Eccléſiaſtique, qui a été un des principaux ſujets & des premiers motifs de mon travail. Ce ſera dans le troiſieme volume que je donnerai inceſſamment; on y verra le détail de la conquête, & ce qui s'eſt paſſé de-

is cette époque. L'attention de
employer que de bons mémoires,
; longueurs que le soin de s'en
ocurer entraîne, sont ce qui m'o-
ige de différer la publication
ı dernier volume. Mais je ne le
rai pas attendre long-tems : il
t déja avancé.

L'éloignement qu'on doit avoir
our les questions oiseuses & pour
s interprétations arbitraires, ne
'a pas permis d'adopter celles
e quelques Savans modernes sur
: nom de l'Isle de Corse ; Bullet
outient que ce nom est Celtique,
ochard veut qu'il soit Phéni-
ien ; ils prétendent que cette Isle
été ainsi appellée, à cause de
ı quantité de montagnes qu'elle
enferme, & de caps qui la bor-
lent. Cela est possible ; mais j'ai
lû éviter dans le cours de l'his-
oire ces dissertations arides, &
embrasser l'opinion générale des
Historiens.

Quant à l'ordre des dates, j'ai

ſuivi pour les premiers tems les années de la création du monde, en me conformant au calcul ordinaire; c'étoit la ſeule ſupputation qui me fût praticable.

On trouvera à la fin de chaque volume, après la table des Sommaires, les additions & corrections; on a examiné les épreuves avec une attention ſcrupuleuſe; on a veillé de près à l'exécution de la partie typographique; mais on ſait qu'il échappe des fautes, quelque ſoin qu'on prenne.

Je ne dirai rien de particulier ſur le plan de cet Ouvrage, ni ſur ſon exécution; ce ſeroit prévenir le jugement du public: j'avancerai ſeulement qu'il a été compoſé dans des vues légitimes, & qu'aucune conſidération humaine ne m'a fait altérer la vérité.

Sine ira & ſtudio.

DESCRIPTION



DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE L'ISLE DE CORSE.

L'Isle de Corse est située dans la Méditerranée au 27e dégré de longitude, & entre le 41 & le 43 de latitude septentrionale à environ trois lieues de la Sardaigne, 40 de Gènes, 20 de Livourne, 37 du Port d'Antibes, 263 de Paris, 125 de Tunis, & 60 de Rome.

Sa situation & sa grandeur.

Elle a l'Etat & le golfe de Gènes au nord, la mer de Toscane, le Siennois, le patrimoine de S. Pierre au levant; au midi la Sardaigne, qui paroît de loin ne faire avec elle qu'une même Isle, & qui n'en est séparée que par les bouches de Bonifacio; au couchant la mer de Provence.

Sa plus grande longueur du nord au sud, c'est-à-dire depuis la pointe du cap Corse jusqu'à Bonifacio, est d'environ cent vingt-neuf milles communs d'Italie, qui font quarante-trois à-peu-près de nos lieues communes de France. Sa plus grande largeur, depuis les extrémités du golfe de Sagone jusqu'à Aléria, est de soixante milles. Son tour par terre au moins de trois cent quarante milles, & son circuit de navigation de plus de cinq cent milles. On croit qu'elle contient au moins 480 lieues quarrées de surface. (*a*) Il est difficile de marquer dans la derniere précision la mesure de son contour à cause de la quantité de baies dont elle est bordée.

Bastia. Par les 42 degrés 27 minutes latitude.

Du cap Corse à Bastia on compte trente milles en ne prenant pas les sinuosités, le rivage de la mer fait à Bastia une petite anse qui, par le moyen du mole, forme un port capable seulement de contenir des bâtimens qui prennent peu d'eau. Son embouchure n'a que 40 toises, & son entrée est mauvaise, sur-tout lorsqu'on vient avec les vents

(*a*) M. Bellin, Ingénieur de la Marine.

'est, est-nord-est, & sud-est, il faut ue les bâtimens s'éloignent avec préaution les uns des autres. Son meilleur nouillage est du côté du mole où mouilent les galères; mais il ne peut s'y en lacer que cinq. Le sud-est y traerse; & quoique l'on y soit à couvert les autres vents traversiers, on y essent néanmoins un grand ressac; (a) nais de bonnes ancres & des amarres u rivage garantissent du danger. Les ents de terre, dont la hauteur des nontagnes augmente la furie, n'y ausent pas de mer, parce qu'ils y ombent à-plomb.

La ville, le château & le fauxbourg ont en amphitéatre autour de cette nse. Leur aspect est imposant, & anonce de loin une cité superbe; cependant ses rues sont étroites, irrégulieres & mal pavées; la plûpart des maisons ssez bien bâties, & fort élevées, mais eu éclairées, hormis celles qui ont eur exposition sur la mer, ou sur la ampagne; la partie basse de la ville

(a) Choc des vagues qui déployent leur impétuosité contre une terre, & s'en retournent le même *undarum refluxus.*

s'appelle *Terra-Vecchia.* Elle est toute ouverte; la partie haute *Terra-Nuova.* Elle est ceinte de murailles. Sur l'éminence de *Terra-Nuova*, il y a une espece de citadelle qui renferme le Palais où demeuroit le Commissaire général de la République de Gènes, & qui n'est bonne que pour défendre, le Port, étant du côté de la terre, dominée par les montagnes, au pied desquelles la ville est adossée : c'est la capitale de tout ce pays, & le lieu de résidence de l'Evêque de Mariana. Il y a deux belles églises paroissiales. Beaucoup de jolis oratoires de confrérie, six couvens d'hommes presque tous beaux & vastes, quatre couvens de filles. On peut loger dans Bastia, en faisant usage des couvens, huit bataillons, & un grand état major. Il y a environ huit mille ames; le peuple y est misérable, bien que laborieux; les arts y sont mieux connus que dans le reste de l'Isle; on y trouve d'habiles fourbisseurs, qui fabriquent des stilets de très-bonne trempe, & aussi renommés dans le pays (nous le dirons pour faire deviner les mœurs de ses habitans) que le seroit à Paris une marchande de mode; son commerce est en cuir; les ouvriers

ui l'apprêtent employent des feuilles
èches de laurier sauvage, ainsi que
elles de chêne verd; on y voit beau-
oup de tanneries, & encore plus de
outiques de cordonniers. Les citoyens
vivent avec économie & frugalité; les
aux de ses fontaines sont bonnes, mais
lles jettent peu en été lorsqu'il fait
e grandes chaleurs. La campagne de
es environs est bien cultivée, & pro-
uit de tout, principalement une quan-
ité prodigieuse de limons. Elle est la
lus proche du golfe de Gènes; les bâ-
imens à rames vont communément en
4 heures de Bastia à Livourne, lors-
ue le vent n'est point absolument con-
raire. L'Isle de Capraïa, qui en est à qua-
ante milles, offre un relâche, lorsqu'il
ait de gros temps : c'est à la place de
Bastia qu'étoit l'*oppidum mantinorum*,
elon l'indication qu'en donne Ptolo-
née dans sa table géographique.

A dix-sept milles : Mariana, ville Mariana.
uinée à présent. Elle fut fondée par
ne colonie Romaine envoyée par Ma-
ius; c'est dans le même local que les
trusques avoient bâti Nicée, la cin-
uieme ville de ce nom dans l'univers.
L'embouchure du Golo, l'un des trois

principaux fleuves de l'Isle, est au-dessous; & au-dessus un peu plus loin, & près de l'étang de Biguglia, on remarque le poste de Borgo, fameux par une victoire de Sanpiétro de Bastélica.

Aleria. A soixante-sept milles de Bastia, ce sont les décombres d'Aléria, fondée par une ancienne colonie de Phocéens, & où le dictateur Sylla envoya longtems après une colonie Romaine. La situation de cette ville est gracieuse, sur une petite colline environnée de camgnes agréables. Non loin de-là est l'étang de Diane & celui appellé *del Sale*, qui veut dire du sel, & qui est comme l'avant-bassin du premier, c'étoit une ancienne saline à l'usage des Romains. Plus près on voit le Tavignan, l'un des trois grands fleuves de l'Isle qui s'étend, en tombant dans la mer, sur une pointe de bas-fond dont il faut s'éloigner.

Porto-Vecchio. Par les 41 degrés 38 min. latit. A cinquante-trois milles, on trouve *Porto-Vecchio l'Alista* de Ptolomée, situé à l'est de la côte de l'Isle. Son golfe est un des plus sûrs de la Méditerranée. Sa rade peut contenir les plus gros vaisseaux & une escadre entiere. Il faut être pratique pour la passe, qui est

ntre le gros écueil & la pointe de la droite où est la tour de *Benedetto*, que la maison de S. Georges fit construire, afin d'écarter les pirates. Le fort de Porto-Vecchio est en mauvais état; les courtines des quatre bastions sont presque toutes ruinées; il est même dominé du côté de la terre par quelques hauteurs. Ce qui fait la sûreté de son golfe, c'est qu'il est à l'abri du vent du large par les rochers hors de l'eau, qui étant au passage, rompent la mer : c'est aussi qu'on se défend de la violence des vents de terre, en empenellant (*a*) l'ancre du dehors. La ville est presque déserte à cause du mauvais air qu'on y respire. Il n'y a que soixante-dix feux; ses habitans passent l'été dans les villages voisins.

À trente milles par mer & dix-huit par terre, c'est Bonifacio. Son Port est un long enfoncement d'environ un mille de profondeur, & de cinquante ou soixante toises de large. Il paroît être un fossé taillé dans le roc; les vaisseaux n'y peuvent entrer que par le

Bonifacio. Par les 41 degrés 24. min. latit.

(*a*) C'est mettre la petite ancre au-devant de la grosse pour empêcher qu'elle ne casse.

beau temps & le vent en poupe, parce qu'on ne peut louvoyer. (*a*) Son entrée est entre le nord-est, & le midi. Sur la gauche, on voit deux enfoncemens en forme de retraites, où des galères peuvent mouiller. La ville, qu'on croit être à la place de *Lapalla* de Ptolomée, & bâtie par le Comte Boniface, Seigneur Pisan, qui lui donna son nom, est assez peuplée & assez jolie. Un château vaste, mais mal bâti, & hors d'état de faire une longue résistance, la contient dans son enceinte. La République y entretenoit garnison; c'est la premiere possession qu'elle ait eu en Corse. Les habitans de Bonifacio, qui descendent d'une colonie Génoise, ont beaucoup de franchise, & sont fort laborieux. Leurs mœurs toutes particulieres ne ressemblent ni à celles des Génois ni à celles des autres Corses, pour qui ils ont une naturelle antipathie. Il y a un couvent de Dominicains & deux de Cordeliers. Bonifacio releve pour le spirituel de l'Archevêché de Gènes. Il fut vainement assiégé en

(*a*) C'est voguer du côté que l'on veut, & puis virer le cap.

1420 par Alphonse V, roi d'Arragon. Les François s'en emparerent en 1553. Il y aborde tous les ans, à la fin de Mai, quantité de petites barques pour la pêche du corail. Les courans sont extrêmement rapides dans le détroit qu'on nomme vulgairement dans le pays le bocce di Bonifacio, les bouches de Bonifacio, que les Grecs appelloient *taphros*. La mer y mugit avec une violence effroyable : il y a les petites isles de S. André, & autres islets.

Golfe de Valinco.

A vingt-trois milles, le golfe de Valinco qui a quinze mille de profondeur & sept de large. Campo Moro fait l'entrée de sa droite, Muro l'entrée de sa gauche ; ce sont deux caps qui sont l'un par l'autre, & se regardent sud-est, nord-ouest. Campo Moro est rond ; il y a au-dessus, à un demi-mille de la marine, une tour qu'on voit de fort loin, & qui est couverte d'une petite enceinte de muraille crenellée. Son port est très-bon, quelque tems qu'il fasse ; les vaisseaux marchands y mouillent en-dedans par les 10, 12, 15 brasses (*a*) d'eau, fond de vair blanc,

(*a*) Un cable fait cent brasses, la brasse fait sept pans, un pan & demi fait un pied.

matte & net par-tout. Ce port s'appelloit anciennement Elicé.

Ajaccio. Par les 41 degrés 53 min. latit.

A trente-sept milles sur la côte de l'ouest, Ajaccio. Son golfe a trente milles de circuit, & plus de dix d'enfoncement; l'entrée de la droite est le cap Muro, & celle de la gauche les Sanguinaires. Il y a dix mille de l'une à l'autre; on peut louvoyer par-tout sans rien craindre. Il y a fond dans toute cette étendue, & même si prodigieux, qu'on ne peut le trouver, ni mouiller que tout-à-fait à terre. On tient dans tous les endroits du golfe contre toutes sortes de mauvais temps, quand on a mis l'amarre à terre, & que l'on a empenellé l'ancre du dehors.

La ville, qui est Episcopale, est située au fond sur la rive gauche du golfe à 24 lieues de Bastia par terre; le fauxbourg, qu'il faut traverser auparavant, est grand & mal défendu; la ville est petite, mais la plus jolie de la Corse. Toutes ses rues, larges & tirées au cordeau, sont formées par de hautes maisons bien bâties & assez apparentes. On y compte quatre mille ames. Il y a, ainsi qu'à Bastia, beaucoup de cordonniers; grande partie des souliers qu'on porte dans le pays viennent de ces

deux villes. On y remarque de beaux édifices, ſur-tout la Cathédrale & le couvent qui étoit aux Jéſuites. L'enceinte d'Ajaccio n'eſt qu'une ſimple muraille haute, bonne, revêtue d'une petite banquete & flanquée dans les endroits eſſentiels du côté du rivage; elle eſt couverte par une petite citadelle qui eſt un ſimple ouvrage à couronne, baigné par la mer de toutes parts. Cette citadelle, bâtie par le Maréchal de Termes, & ſur laquelle on lit encore ſon nom au baſtion qui eſt ſur la terre, ne ſert aujourd'hui qu'à défendre le mouillage, & le Maréchal l'avoit fait conſtruire pour commander la Ville. Elle a dans ſon enceinte une fort bonne tour qui étoit l'ancien château; les Génois y avoient deux mortiers, & plus de 40 piéces de gros & petits canons de fonte. On peut loger dans la ville, le fauxbourg & la citadelle, quatre bataillons avec les magaſins, travaux à vivres & hôpital, en faiſant uſage du couvent des Franciſcains hors la ville, du ſéminaire qui eſt dedans, & dont l'enceinte eſt vaſte, & du couvent des Capucins qui eſt au bout du fauxbourg. Les eaux que l'on boit à Ajaccio ne ſont pas ſaines, parce que les

citernes, qui les fournissent, sont mal entretenues; elles manquent lorsque l'été est sec, & alors on est obligé d'en aller chercher loin, tous les ruisseaux voisins tarissant. Ajaccio a toujours été fidèle à la République. Elle y entretenoit un Commissaire général : on voit à un mille de distance & au fond du golfe, les débris d'un vieux château attribué aux Sarrazins. Les habitans du pays soutiennent que l'ancienne ville occupoit le même emplacement; les preuves de leur tradition sont les ruines qu'on y voit encore, & l'existence d'une église dédiée à S. Jean, qu'on dit avoir été la Cathédrale. Ajaccio est l'*opidum urcinium* de Ptolomée. Salvator Vitalis prétend qu'il fut bâti par Norax Espagnol, neveu du Roi Gérion, que la fable représente avec trois têtes, fuyant la colere d'Hercule. Norax ayant conduit en Corse une colonie nombreuse d'Espagnols, fonda la ville dont nous parlons qu'il nomma *Ursinio de Ursi*, ville de l'Espagne Tarragonoise; mais le nouvel Ajaccio est l'ouvrage de Jourdain des Ursins.

Sagone. A trente milles, est Sagone, ville Épiscopale, mais ruinée : on y voit une chapelle bâtie sur les débris de l'ancienne

Cathédrale. Son golfe a un assez bon port, les tartanes & les galères y mouillent tout-à-fait en-dedans, le fond est net, le traversier l'ouest-sud-ouest. C'est un des ports de Corse où il s'embarque le plus de bois & de planches qu'on tire de la forêt d'Aitone, d'où ils viennent jusqu'à Vico où est le dépôt général. Il n'y a que huit milles de Vico à Sagone, chemin où les charrois passoient autrefois, & qui est aujourd'hui entierement détruit; il avoit été fait par une compagnie Génoise qui avoit entrepris l'exploitation de la forêt d'Aitone pour en tirer des bois de mâture; mais le Corses mirent le feu à leurs abbattis, & les chasserent.

A vingt-cinq milles, l'anse de Giralatte. Il y a sur une motte, qui domine la baie, une tour armée de deux canons, & de quelques fauconneaux. Il y avoit vingt hommes commandés par un lieutenant, lorsqu'elle étoit sous la domination de la République. Elle est couverte d'un petit ouvrage à corne. On apperçoit dans le retour un bassin où des galères & autres bâtimens pourroient mouiller, si le fond étoit net; mais il est fond de vase & goëmont Giralatte.

très-sale; de sorte qu'il y a du risque. C'est dans cette cale que Jeannetin d'Oria, neveu d'André, prit Dragut en 1550, avec treize galères, & lui mit les fers aux pieds. Ce barbare frémit de rage de se voir prisonnier d'un jeune homme : on abrégea sa prison en faveur des conjonctures, & pour appaiser la fureur de Barberousse, revenu en Provence.

Gargano. A dix milles, en suivant la côte, est le Gargano, vis-à-vis lequel, & à la distance de la longueur d'un brigantin, se trouve une Isle du même nom, & fort élevée, qui a trois milles de circuit. Il y a au-dessus une belle tour, excellente pour la découverte, parce qu'elle surpasse les pointes de l'Isle du nord au sud. Il ne peut passer que de petits bâtimens à rames dans son canal. Il y auroit cependant assez de fond pour une galère.

Calvi. Par les 42 degrés 44 min. latit. A vingt-sept milles le golfe ou baie de Calvi, qui a cinq à six milles de tour, on y peut louvoyer. L'entrée git nord, nord-est, & sud, sud-ouest; mais le traversier est nord-est. Il faut, en y mouillant, empenneller la grosse ancre du sud, parce que le fond est

chaſſeur, (*a*) & ſujet à rayer les cables. On ne peut guères mouiller à l'aiſe que quatre ou cinq gros vaiſſeaux, & quinze ou dix-huit tartanes plus à terre. La ville eſt ſituée ſur une langue de terre qui avance dans la mer en forme de cap. C'eſt une des principales de la Corſe par ſon antiquité & par la force de ſon château, flanqué de cinq baſtions. Elle formoit autrefois quatre cens feux; mais la guerre de Sanpiétro cauſa ſa ruine; ſon fauxbourg, qui eſt au-deſſous du château, n'eſt compoſé que d'environ quatre-vingt maiſons, défendues par une muraille à créneaux. La République de Gènes a accordé à cette ville beaucoup le franchiſes & de privilèges, d'abord pour s'en attacher les habitans; enſuite pour récompenſer leur fidélité: elle y enoit une garniſon conſidérable. Les Évêques de Sagone y font leur réſidence ordinaire, ils demeuroient autrefois à Vico. Il y a deux couvens, l'un de Capucins & l'autre de Recollets.

A ſept milles, la petite fortereſſe d'Algagliola qui eſt un Pentagone, & Algagliola.

(*a*) L'ancre ne peut alors s'y affourcher.

le village du même nom. Elle fut capable autrefois de soutenir un siége ; les rebelles la brûlerent, & le Marquis de Villemur en fit relever les murailles lorsqu'il y mit garnison Françoise. La plage y est mauvaise ; il n'y a ni port ni anse, les petits bâtimens qui y abordent ne peuvent même être garés.

Isola-Rossa, ou l'Isle Rousse.

A sept milles, Isola Rossa, sur laquelle il y a une bonne tour où il y a des magasins, & de plus sur la terre ferme, une espece de plate-forme en maçonnerie pour établir une batterie. Il paroîtra bientôt des plans de défenses où l'on verra le projet d'y ajouter des ouvrages considérables aux anciennes fortifications. Sous le gouvernement Génois il y avoit une tour à terre, où l'on tenoit du canon & soixante hommes de garnison qui fournissoient la tour de l'isle : elle a été détruite depuis. On a de la peine à passer avec une felouque entre la terre & Isola-Rossa ; elles ont été jointes anciennement, & formoient une fort belle anse : on a dessein de les réunir encore par une jettée.

Cale de la Paraggiola.

A quatre milles, est la cale de la Paraggiola, où deux bâtimens chargés de troupes de France se sont perdus en Janvier 1739.

A dix-huit milles est la ville de Sanfiorenzo en dedans du golfe de ce nom, & la *Cannelata* de Ptolomée. Elle a été si dégradée par les guerres civiles, & si dépeuplée par le mauvais air, qu'il y reste à peine 70 feux. Elle a encore une tour bien bâtie & des débris de la forteresse du Maréchal de Termes. L'Evêque de Nebio, ville tout-à fait ruinée, réside ordinairement à Sanfiorenzo; il y a un séminaire fondé. On voit encore à côté de cette petite ville les fondations d'une ancienne beaucoup plus grande. Son golfe, capable de contenir une armée, a vingt milles de tour, depuis la Mortella jusqu'aux Canelles. On peut louvoyer dans toute cette étendue; le meilleur mouillage pour toutes sortes de vaisseaux est par les 10 à 11 brasses d'eau, fond vasé au sud de la calanque de S. Nicolas: avec quelques réparations, on en feroit un des plus beaux ports de la Méditerranée. Les vaisseaux marchands n'y ont rien à craindre; les montagnes qui le dominent le mettent à l'abri de tous les autres vents hormis du nord-est.

Sanfiorenzo. Par les 42 deg. 37 min. lat.

Du plus nord du bout de Sanfiorenzo au cap Corse, il y a environ trente milles. La côte court nord nord-est, le

cap Corse fut appellé par les Chrétiens le Sacré Promontoire, *Sacrum Promontarium*, parce que les premiers martyrs de cette Isle ont été du Cap Corse.

Cap Corse.

Antonin a inséré dans son itinéraire une route de la Corse qui commençoit à Mariana, & se terminoit à Palla ou Bonifacio, ainsi que celles de Sardaigne aboutissoient à Olbia; ce qui fait voir qu'on alloit fréquemment de Corse en Sardaigne, & de Sardaigne en Corse; & que l'union entre les deux peuples étoit autant intime, que leur commerce étoit réciproque. Il place au milieu de cette route, qui a quatre-vingt seize milles, le *præsidium Romanorum militum*, c'est-à-dire l'endroit où les soldats Romains étoient en garnison, & que nous appellerions aujourd'hui les cazernes. Cluvier dit qu'il devoit être où se trouve la tour Vignale.

Ce précis, qui vient de nous donner une connoissance sommaire des côtes, & que nous avons cru nécessaire à notre Ouvrage, va répandre du jour sur le reste de l'Isle, & nous en faciliter la description.

Répartitions du territoire.

Tout le local de la Corse est distribué pour le spirituel en cinq Evêchés, & pour le civil en dix Provinces &

quatre fiefs. Je rends compte des Evêchés dans la partie de la religion & du clergé de Corse que je traite séparément.

Evêchés.

Provinces ou Jurisdictions.

Les Provinces qu'on nomme communément jurisdictions, & les quatre fiefs, composent ensemble soixante-huit Piéves; les Piéves, qui ressemblent à nos Doyennés ruraux, comprennent plusieurs Paroisses, & les Paroisses des hameaux. Quelquefois on appelle les Paroisses des Podestaries, parce qu'elles sont gouvernées par un Magistrat qu'on nomme Podestat, ou Pere des communes.

Il y a six jurisdictions & trois fiefs en-deça des Monts; il y en a quatre au-delà, & un fief : car l'Isle est divisée par une chaîne de montagnes plus élevées que les autres du pays, & lesquelles, en la traversant dans sa longueur, la partagent en deux parties, dont l'une se nomme Citramontaine respectivement à Bastia, capitale de toute l'Isle, & en particulier de ce qui est en-deça des Monts; l'autre Ultramontaine, dont la capitale est Ajaccio.

Les jurisdictions Citramontaines sont Bastia, Nebio, Capo Corso, Aléria, Corté, Calvi & la Balagne.

Partie Citramontaine.

Jurisdiction de Bastia.

La premiere est la plus considérable de toute l'Isle, non-seulement en dignité & en nombre d'habitans, puisqu'elle est la Métropole, & qu'elle comprend le quart des insulaires, mais encore en fertilité & en abondance de toute espece de denrées dont la mer rend le débouché facile.

Les Piéves qui en dépendent sont au nombre de quatorze : sçavoir Pietra-Bugno, Mariana, Bigorno, Caccia, Petralba, Rostino, Casaconi, Tavagna, Lota, Orto, Moriani, Ampugnani, Orezza.

Ampugnani est située sur de hautes montagnes, dont les habitans sont des plus barbares de l'Isle. Au sommet de la plus élevée, il y a des restes de fortifications que Paul de Termes fit pour se retrancher, après avoir levé forcément le siége de Calvi; on y voit les ruines d'une ancienne Eglise appellée Sanpiétro-d'Accia. On prétend dans le pays qu'il y a eu autrefois une ville Episcopale dont l'Evêché a été uni à celui de Mariana.

La Piéve de Casinca, la plus belle & la plus productive de la Corse, renferme neuf villages. Elle a cinq milles d'étendue toute en plaine; on y trouve

beaucoup d'orangers & de citroniers. Elle eſt comparable, pour la beauté de ſes plantations, à la délicieuſe vallée d'Yeres en Provence : elle rapporte toute ſorte de fruits, & fournit toutes les proviſions qu'on peut deſirer dans un pays abondant.

Juriſdiction de Nebio.

Nebio ne renferme qu'une Piéve & demie, Sanfiorenzo & quatorze villages. La ville de Nebio, ſituée ſur une colline agréable à quatre milles de Sanfiorenzo, & douze milles de Baſtia, paſſe pour être l'ouvrage des anciens Piſans. L'air y eſt ſalubre, quoiqu'elle ſoit près de Sanfiorenzo, où l'on reſpire un air contagieux, choſe aſſez ordinaire en Italie, où les pays les plus voiſins ont différentes températures. Les Evêques de Nebio ſont Seigneurs temporels de leur Dioceſe juſqu'à dix milles. Quoique le territoire de Nebio ſoit compté pour une juriſdiction, il dépend néanmoins de celle de Baſtia, de même que les fiefs de Nonza, de Canari & de Brando. Nonza eſt un gros village célebre dans toute l'Iſle, parce qu'on croit que c'eſt le pays natal d'une ſainte Martyre nommée Sta Giulia; à qui les Corſes ont une grande dévotion : c'eſt auſſi le lieu originaire des

Gentili si connus en Corse & dans toute l'Italie par leur noblesse & leur valeur : Angelo Gentili s'est le plus distingué.

Jurisdiction du Cap Corse.

Le cap Corse n'est point divisé en Piéves. Il comprend dix villages tous considérables, ayant chacun leur Podestat. Son étendue est de quatre ou cinq milles ; il est montueux, & cependant bien peuplé ; ses habitans, qui sont de bons marins, & adonnés à toute sorte de travail, recueillent du vin rouge & blanc en grande quantité : on y voit entre Morsiglia & Luri, & à six lieues de Bastia, la tour de Senéque, *la torre di Seneccá.*

Autrefois les Messieurs de Mari de Gènes possédoient presque tout le cap Corse en fief. Un Mari, en 1553, se joignit aux François & aux rebelles contre la République. Il fut tué dans cette guerre : il y a apparence que sa Félonie leur a fait perdre leurs fiefs.

Cette jurisdiction a huit Piéves, qui sont Campoloro, Aleszani, Tox, Verde, Corsa, Covasina, Serra & Opino.

Jurisdiction d'Alésia.

Il y a de belles futayes de chênes blancs & verds à la Sarra & à Verde. La plus grande partie du terrein situé dans cette jurisdiction, est inhabité à

cause du mauvais air ; mais le dessé-chement des marais le rendroit en même tems plus sain, plus habitable & plus fertile.

Il y a huit Piéves dans cette juris-diction, Vallerustie, Tralcini, Ve-naco, Castello, ou Vivario, Giovel-lina, Rogna, Bozio, Niolo. Juris-diction de Corté.

Tout ce pays rapporte assez de vins, de grains & d'autres denrées pour la subsistance de ses habitans ; mais le commerce y est difficile à cause de l'éloignement des côtes. Les hautes mon-tagnes qui l'entourent, & entre les-quelles il est enclavé, y rendent le transport des denrées impraticable : on n'y peut conséquemment échanger ni commercer en aucune maniere. Il faudroit, pour remédier à cet inconvé-nient, abattre des bois & percer des routes. Il y a entre Vivario & Boga-gnano, une petite forêt en plaine, bor-dée à deux de ses extrémités par de hautes montagnes : on y trouve les plus beaux arbres du monde, & plusieurs d'espece rare, particuliérement le té-rébinte de Tournefort. M. Jaussin.

La ville de Corté, *le Cenestum* des anciens, est à treize lieues de Bastia au centre de l'Isle, dont elle étoit autre- Corté.

fois la capitale, située dans une plaine environnée de montagnes d'une hauteur prodigieuse, en partie au pied d'un rocher peu étendu & inégal, en partie sur sa pente. Le château est derriere sur un roc fort élevé, à pic du côté du vallon arrosé par le Golo. La partie qui regarde la ville est exposée aux coups du canon, dont on pourroit dresser les batteries vis-à-vis même la porte du château : d'ailleurs il est dominé par des côteaux adjacens. Corté, le théatre ordinaire des guerres civiles, pris & repris par les Génois & les rebelles, a été plusieurs fois saccagé. Les François, dans l'expédition de 1739, le firent fortifier, c'est-à-dire creneller les murs des maisons extérieures, & fermer d'une legere muraille, mais ces ouvrages furent détruits à leur sortie. Pascal Paoli en a fait le chef-lieu de son Généralat. Il y avoit établi une imprimerie tenue par des Lucquois, & formé des écoles publiques : c'est néanmoins un très-petit endroit.

Jurisdiction de Calvi.

Calvi, composé de deux Pieves Olmy & Pino, n'a que six villages dans son ressort ; cependant, toute limitée qu'est cette jurisdiction, elle pourroit devenir florissante avec un peu de commerce

merce dont elle est par sa situation très-susceptible.

La Balagne a cinq Piéves, Ostricony, Thuany, Sanandrea, Giussani, Aregno.

Jurisdiction de la Balagne.

Cette Province est la plus riche & la mieux peuplée de la Corse, ses villages sont beaux ; &, quoiqu'ils soient tous excepté Algagliola & Calenzana, situés sur des collines & des montagnes presque inabordables, & où l'on n'arrive que par des chemins rudes & étroits, leur position néanmoins est charmante. Ils ont de belles fontaines, ou de gros ruisseaux qui y font tourner des moulins, & fournissent des eaux très-saines & agréables à boire. Elle éleve des bestiaux, produit des grains, du vin, du miel, de la cire, du tabac, &c. mais sur-tout une grande quantité d'huiles qui seroient d'un grand produit, si on vouloit abandonner les vieilles méthodes, & en améliorer la façon. On y feroit aussi aisément du foin en interdisant le pacage dans les endroirs qui y sont propres : elle pourroit devenir d'ailleurs très-commerçante. Les baies, que la mer a formées le long de cette côte, sont de la plus grande commodité pour l'exportation de ses denrées.

Partie Ultramontaine.

Jurisdiction d'Ajaccio.

Cette jurisdiction a huit Piéves ; Ajaccio, Mezzana, Cinarca, Celavo, Capella di Peri, Cauvro, Ornano, Talavo : elle ne le cede à celle de Bastia que pour le nombre des habitans.

La Piéve d'Ajaccio est abondante en vin, sur-tout en vin rouge qu'on fait cuver pour l'usage de la Terre-Ferme. Il n'y a point d'huile, on y en apporte de la Balagne, d'Olmetto & d'Ornano.

Dans la Piéve de Cauvro se trouve Bastelica, le lieu de la naissance du fameux Sanpietro-Corso.

Ornano est la plus nombreuse en villages. On y voit encore la maison de ce même Sanpietro de la Bastelica. Cette Piéve, & celle de Talavo, contiennent peu de terres labourables, mais elles abondent en pâturages & en bestiaux, sur-tout celle de Talavo : presque tous les habitans de ces villages sont bergers.

Jurisdiction & fief d'Istria.

Ce fief, qui appartient à la maison de Colonne, ne compose qu'une Piéve située aux confins de la jurisdiction d'Ajaccio vers le midi, & de celle de Sartene vers le levant. Il a environ ving-cinq milles de circuit. Les Seigneurs y entretiennent un Lieutenant pour l'administration de la justice, qui

réside au lieu d'Olmetto, renommé dans le pays pour ses bonnes huiles, & situé proche le golfe de Valinco à trois milles du nord de la mer.

Il y a cinq Piéves dans cette jurisdiction, Sartene ou Veggiano, Talla, Corbini, Scopamene, les Casate.

Jurisdiction de Sartene ou de la Rocca.

On voit encore à Sartene, chef-lieu de cette Province, les restes des murailles qui le fermoient.

La Piéve de Corbini s'appelle aussi Della Rocca.

Portovecchio a été démembré de la Piéve de Talla. Le terrein en est fort étendu, mais peu cultivé à cause du petit nombre de ses habitans. Il y a des bois de très-belle futaye : on y trouve beaucoup de sangliers & de cerfs.

Jurisdiction de Portovecchio.

Bonifacio fait comme un état à part, quoiqu'il soit compris dans la jurisdiction de Portovecchio. Son terroir produit beaucoup de grains, & de vins rouges.

Cette jurisdiction est divisée en cinq Piéves; Vico est la premiere & le chef-lieu de la Province, les autres sont Crusini, Sorinzu, Sevidentro, Siassologna; outre ces cinq Piéves, il y a encore Capella di Coggia qui contient

Jurisdiction de Vico.

quatre petits villages. Cette Province, en beaucoup d'endroits, est moins fertile que les autres; mais comme elle abonde en chênes, elle nourrit une grande quantité de porcs.

Rivieres. La Corse a plusieurs rivieres, dont les plus considérables ont leurs sources au mont *Gradaccio*, situé sur les montagnes qui partagent l'Isle en deux parties, Ptolomée l'appelloit le Mont d'or, *Mons aureus.* Il est si haut, que du sommet, formé par des rochers à pic, & couvert ordinairement de neige, l'on découvre toute la Corse, toute la Sardaigne, & plus confusément l'Italie & la France. On y trouve au-dessus deux grands lacs, celui d'Ino & celui de Creno, à deux milles de distance l'un de l'autre. L'Ino fournit le Golo, grande riviere, ou plutôt torrent vaste & rapide, qui, après avoir parcouru orientalement environ l'espace de quarante-six milles, & traversé les jurisdictions de Corté & de Bastia, va s'emboucher auprès de Mariana; le Creno donne le Tavignan & le Liamone. Le Tavignan passe par des pays incultes & déserts l'espace d'environ quarante-huit milles à cause des sinuosités, & va se décharger dans la mer au-dessous

d'Aléria. Il reçoit au-dessus de Corté la Restonica, ruisseau qui vient de la Piéve de Venaco, & qui est remarquable par sa vertu de blanchir le fer & de le polir; apparemment qu'il contient des parties mercurielles qui forment une espece d'amalgame avec ce métal : les Corses y trempent les canons & les platines de leurs fusils. La Liamone, après avoir roulé ses eaux jusqu'à douze milles de sa source, les précipite à la pointe de Tiocia, à trois milles du Golfe de Sagone.

Etangs.

Il y a peu d'étangs, le plus grand est celui de Chiurlino de Biguglia, entre Bastia & Mariana, formé par les petites rivieres de Bevinco & de Ficareto. Le plus fameux est celui de Diane, qui se perd dans la mer auprès d'Aléria, & qui produit une grande quantité d'huitres : elles passent pour excellentes; mais quelques Officiers François prétendent qu'elles sont au-dessous de leur réputation, & inférieures à celles de Dieppe. Les eaux de ces étangs sont croupissantes, c'est ce qui infecte l'air des cantons voisins.

Pêche.

La mer, autour des côtes de l'Isle, est très-poissonneuse; mais les bons poissons n'y sont pas communs, à l'ex-

ception du rouget. La plus précieuse des pêches est celle du corail : on la fait à Bonifacio, à Calvi, à Ajaccio & au cap Corse. Celui de Bonifacio surpasse les autres en beauté, tant par la hauteur de ses branches, que par l'éclat de sa couleur. On voit aussi beaucoup de dauphins autour, & assez près des côtes : ils nagent avec beaucoup de vîtesse, & sautent hors de l'eau; ils ont la vue très-bonne. On dit que leur cri ressemble à la voix d'une personne qui gémit, & qu'il se trouve quelquefois de ces poissons cétacés dans l'eau douce, quoiqu'ils soient ordinairement dans la mer. Pline a cru qu'ils mouroient dès qu'ils étoient hors de l'eau; mais l'expérience est contraire à son opinion. Rondelet rapporte qu'il en a vu de vivans, qui avoient été transportés de Montpellier à Lyon. Ils sont dix ans à prendre leur accroissement, & vivent trente ans, leur chair ressemble à celle du pourceau.

Les rivieres de Corse, qui fournissent des truites exquises, manquent des autres especes de poisson; il y a quelques anguilles; mais elles y sont de mauvais goût & très-petites. Les truites y sont communes, moins grosses,

à la vérité, que celles que l'on mange à Paris, mais beaucoup meilleures, & comparables pour le goût à celles de la célebre fontaine de Vauclufe, & en général à celles de toutes les eaux de montagnes. Il feroit à fouhaiter, pour l'avantage du commerce & de l'agriculture, qu'on pût les rendre navigables; mais l'ufage même des radeaux y eft impoffible, à caufe de la nature de leur lit, & de la quantité de rochers qui s'y trouve: il y a des endroits où le cours des eaux violenté, forme de cafcades horribles. Il ne faut point penfer non plus de les décharger dans des canaux réguliers, parce qu'on ne pourroit les étendre fort loin: trop d'obftacles s'oppoferoient à leur conduite, des montagnes, des hauteurs, des inégalités de terrein; de plus une pente infiniment trop rapide. Mais on pourroit, à beaucoup moins de frais & plus facilement, y pratiquer ce qu'on fait en Provence dans les pays qu'avoifinent de petites rivieres. Chaque propriétaire les faigne dans les endroits commodes, & forme par des éclufes des ruiffeaux qui ferpentent dans les terres, & les fertilifent. Les mêmes reffources fe préfenteroient aux plaines & aux

vallées proches de certaines rivieres de Corse. Il ne s'agiroit que de secouer la paresse des cultivateurs, & d'encourager leur industrie. Les plages offrent un sol plus égal & plus uni; on prétend que l'on pourroit jetter le Golo dans l'étang de Biguglia pour le nettoyer, & y empêcher l'épanchement & le séjour des eaux qui donnent un mauvais air à la ville de Bastia. Ce projet contrarieroit peut-être dans l'exécution le but qu'on se propose, parce que la plage étant trop platte, il se formeroit à l'embouchure du Golo un banc qui feroit refluer ses eaux sur les terres, & donneroit à l'étang encore plus d'étendue.

Productions.

Le terroir y est de lui-même extrêmement productif. L'histoire des Grecs, qui ont sçu fertiliser la Piéve de Siassologna, qui n'est pas la meilleure d'audelà des Monts, prouve qu'il n'y manque à la terre que des bras pour en tirer les véritables richesses; à n'ensemencer que les champs d'un labour facile, la Corse produiroit des grains pour la subsistance de trois fois plus d'habitans qu'elle n'en a. M. le Noble, qui écrivoit à la fin du siécle passé, compte qu'elle pourroit se peupler de

ſix cent mille ames & les nourrir. Les terres y rapportent, année commune, même ſans engrais, le dixieme en toute ſorte de grains, juſqu'à cinquante & même cent pour un, lorſqu'elles ſont nouvellement défrichées. On les laiſſe repoſer deux, quatre, quelquefois juſqu'à ſept années : ells produiſent dans ce tems des mâches, qui ſont des arbuſtes ſauvages, hauts de quatre pieds, formant l'effet de nos bois taillis. Lorſqu'on veut faire des défrichemens, on les coupe & on les brûle; leurs cendres engraiſſent les terres, & en augmentent la fertilité. Outre les vallées qui feroient encore ſuſceptibles d'une plus grande production, les montagnes, excepté les plus élevées que la neige couvre, ſont cultivables & chargées d'une terre ſabloneuſe capable de rapport, mais elles ont beſoin d'être fumées par les cendres des arbuſtes : il ne faudroit donc que les dépouiller de cette quantité de mâches dont elles ſont embarraſſées; on ôteroit ainſi aux malfaiteurs des retraites où ils ſe dérobent aux regards de la juſtice.

Les plages, qui renferment un pays immenſe au pourtour de l'Iſle, feroient

d'un plus grand produit si on les défrichoit par-tout : car les terres y sont extrêmement grasses, & propres à être mises en prés, à cause des ruisseaux qui s'y rassemblent.

Tous les grains sont bons en Corse, ils ne se conservent pas plus de deux années à cause des chaleurs & des vers qu'elles engendrent : on n'y recueille point d'avoine.

Il y a de l'herbe jusques dans les allées intermédiaires des vignes : on ne fait pas de foins dans l'Isle, parce que les bestiaux y paissent continuellement, & que les chevaux même dans l'hiver n'y ont point d'écurie.

Philippini. On y a découvert des endroits très-propres à rapporter du riz, si on y en semoit, sur-tout dans les plages de l'est; & l'on prétend que le sucre y viendroit à merveille, mais ce n'est qu'une conjecture.

Les pays de vignoble sont le cap Corse, les environs de Bastia, une partie de la Piéve de Casinca, la jurisdiction de Corté, la Piéve de Cinarca, celle de Cauvro, & les environs d'Ajaccio & ceux de Bonifacio. Les vins y ont un goût agréable; mais ils sont dangereux, sur-tout ceux du cap Corse,

qui procurent à nos troupes la dyssenterie ; cependant les gens du pays n'en sont point incommodés, parce qu'ils y sont accoutumés, & qu'ils en usent plus sobrement. Ils sont bons à boire dès le mois de Janvier, mais ils ne se gardent pas. Le blanc est liquoreux à-peu-près comme ceux d'Espagne, & le rouge, pour le spiritueux, & une espece de parfum qu'il a, ressemble à ceux du Comtat & du bas-Languedoc sur la côte du Rhône. Celui d'Ajaccio est de la meilleure qualité, moins sujet à des inconvéniens, & le plus susceptible d'amélioration. Au reste, si les vins de Corse ne sont point de garde, cela vient autant du défaut de méthode que de leur qualité naturelle. On les laissoit exposés autrefois au grand air presque toute l'année, dans des cuves de maçonnerie établies près des vignes, & dont on alloit tirer la quantité dont on avoit besoin journellement, & que l'on remplaçoit par de l'eau. Mais aujourd'hui les Corses ont des celliers & des tonneaux où ils gardent leur vin avec soin ; cependant il ne s'en conserve pas plus pour cela, il tourne à l'aigre après la Pentecôte. Au surplus, le dé-

faut de méthode n'est que dans la façon de faire le vin ; car les Corses en général cultivent bien les vignes, & les entretiennent avec intelligence.

Il y a près d'Ajaccio des mûriers blancs dont il seroit aisé de multiplier l'espèce dans les autres endroits de l'Isle. Il y arrive très-peu d'orage : cette sorte de température est celle qui convient le mieux aux travaux inestimables des vers à soie.

La plus grande richesse d'une partie de la Corse consiste dans les oliviers, principalement en Balagne. L'huile n'y est pas, à beaucoup près, aussi fine qu'en Provence ; elle pourroit en approcher avec le même art & les mêmes ouvriers. Cette Isle a, relativement à ce produit, un avantage qu'il est bon de remarquer, c'est que les récoltes d'olives n'y réussissent jamais si bien que lorsque l'hyver y est très-froid. Celle qui suivit l'année 1709 y fut extraordinairement abondante ; au lieu qu'elle manqua absolument en Provence & en Languedoc, où presque tous les oliviers étoient morts.

Les citroniers, les limoniers, les orangers, y sont très-communs, sur-

tout dans la partie de l'Isle la plus tempérée & la plus aqueuse : les fruits à noyau y sont rares & mauvais.

On y voit des noyers, & une quantité prodigieuse de chataigniers d'une grosseur énorme, des bois de menuiserie, de charpente, & surtout de construction pour les mâtures. La plus fameuse des forêts est celle d'Aitone qui s'étend l'espace de quatre lieues sur une chaîne de montagnes. La quantité de ses arbres est infinie : on ne pourroit jamais l'épuiser, pourvu qu'on la coupât d'ordre. Le bois même y est d'une si bonne qualité, que rarement il s'altére. Les Génois, qui en ont connu l'importance, ont dépensé cent mille écus pour applanir sur la croupe des montagnes, un chemin qui, de la forêt, va jusqu'aux bords de la mer, où ils ont bâti de grands magasins pour travailler ces bois, les mettre à couvert & les conserver; l'entreprise cependant n'a point été achevée : il en coûteroit encore beaucoup pour reprendre le même projet. Les Corses ont détruit les ouvrages & mis le feu aux bois, comme on l'a déja dit.

La cire est en Corse d'une excellente espece. S'il n'y en a pas une aussi grande

quantité que du temps des Romains ; c'est que ces insulaires ne sont point, bien s'en faut, aussi nombreux qu'alors ; & que, devenus plus paresseux, ils ne prennent pas la peine de soigner leurs abeilles. Le miel y est bon, quoiqu'un peu amer à cause des fleurs de buy que succent les mouches qui le produisent. Virgile, Ovide & Horace, en ont parlé comme d'une chose détestable. (*a*) Mais il ne faut point chercher dans leurs poëmes l'exactitude des Géographes & des Historiens. Ainsi André Thevet d'Angoulême a eu tort d'être de leur avis dans sa géographie du Levant ; ce seroit précisément l'amertume de ce miel qui le rendroit plus salutaire. Les anciens attribuoient la longue vie des Corses à l'usage qu'ils en faisoient.

On croit qu'il y a une pierre merveil-

(*a*) *Sic tua cyrnæas fugiant examina taxos.*
Virg. in Ecloga VIII.

Ite hinc difficiles, funebria ligna, tabellæ.
Tuque negaturis cera referto notis.
Quam iputo de longe collectam flore circutæ.
Melle sub infami Corsica misit apis.
Ovid. amor lib. I. Eleg. XII.

leuse appellée Catochite, & qu'on ne trouve point ailleurs, laquelle produit aux mains de ceux qui la palpent, le même effet que de la glue. On dit que Démocrite en usoit pour en imposer dans ses disputes avec les magiciens. M. Jaussin, en son excellent cours d'histoire naturelle de la Corse, paroît douter de l'existence de la Catochite, parce qu'il l'a cherchée inutilement dans ses voyages. Au lieu de détruire l'autorité de tous les naturalistes & écrivains qui parlent du fait & l'assurent, cela peut seulement prouver que cette pierre y est rare, ou que M. Jaussin n'a point été heureux dans ses recherches.

Pline, Hist. Nat. *Julius Justin. chap.* 8.

Le peuple de Corse dit, des prodiges d'une autre pierre qu'on trouve près d'Oreglia, & vulgairement appellée *pietra-quadrata*, pierre quarrée, ayant la dureté du marbre, la pesanteur du plomb, la couleur du fer brut: *Questa pietra deve essere quadra come un dado del colore del ferro.* Le vrai est qu'elle est composée de nature ferrugineuse, & reste en figure quarrée semblable à un dez, quelque impression qu'on lui donne; mais les vertus qu'on lui attribue sont des fables; comme celle de rendre infatigable à

marcher ceux qui en ont d'attachées à leur jambe gauche, en-dedans & au-deſſous du genou.

Les montagnes y renferment des mines précieuſes, non-ſeulement de fer, de plomb, de cuivre, mais d'or & d'argent, dont on trouve des marcaſſites à Caccia & à Bogagnano; celles de fer ſont les plus conſidérables: outre ces métaux, il y a des veines d'azur, de granit & de porphire. Le granit n'y eſt point comparable à celui d'Egypte, mais pareil à celui qu'on trouve ſur les bords du Rhône, entre Lyon & Genève.

Lorſqu'on réfléchit ſur les différentes productions que l'on vient de détailler, on eſt ſurpris qu'on ait repréſenté la Corſe comme un pays abſolument ſtérile, & un rocher de nulle importance. Ce ſont quelques vers paſſionnés de Séneque, & des bruits légerement répandus, qui ont donné naiſſance à ces préjugés auſſi injuſtes que défavorables.

Animaux. Les animaux les plus communs y ſont les chevaux & les chévres. Les premiers y ſont d'une petite taille, & généralement tout ce qui eſt gros bétail, y eſt à moitié de poids & de volume moins que dans le continent. Les

porcs, dont on fait une grande consommation, y sont tous de la couleur des sangliers, & la plûpart métifs par le commerce qu'ils ont continuellement avec cette sorte de bête fauve, qui y est très nombreuse. Je sçais, au sujet des sangliers de Corse, une particularité qu'il ne sera pas indigne de rapporter ici. On en vit arriver en 1735 une compagnie sur les côtes de Provence, & pénétrer ensuite le bois de l'Esterel. Le Seigneur du lieu, qui les vit aborder, a, lui-même, quelques mois après, attesté cette aventure à M. de la Villeurnoy qui me l'a contée. Cet officier, qui alloit en Corse en qualité de Commissaire des guerres, & curieux de remonter aux causes de ce qu'on lui avoit assuré à ce sujet, s'en informa d'abord après son arrivée. Les habitans lui dirent que des feux, apperçus dans la forêt où se trouvoient ces bêtes féroces, devoient sans doute les avoir épouvantées, & obligées de se jetter par désespoir dans la mer. Cependant la traversée est bien longue pour la faire à la nage ; il y a environ cent mille pas : il semble que c'est une chose impossible ; mais on ne dispute point contre des faits attestés, il en faut conclure

que les vents, très-favorables au sangliers fugitifs, les pousserent, & qu'ils sont les plus forts nageurs de tous les animaux.

Les chiens y sont gros, mais bas de taille, tenant le milieu entre le mâtin & le chien de berger : on en envoyoit autrefois en Espagne, qui devenoient fort adroits pour le combat des taureaux. Ils sont d'ailleurs fort cruels : tous les animaux ont quelque chose de plus farouche dans cette Isle, que sur le continent. Elle est si montueuse & si remplie de bois, que les pasteurs, ne pouvant les suivre par-tout, sont obligés de les abandonner ; ils contractent, en errant sur les montagnes & dans le fond des forêts, un air & des inclinations sauvages. Il y a beaucoup de renards, ils sont plus gros & plus voraces que ceux de Terre-Ferme ; ils ne se bornent point à la volaille, ils osent attaquer les chevres & les brebis, & tiennent la place des loups, dont l'espece ne s'y trouve point.

On y voit des cerfs, & un animal singulier appellé mouffoli, qu'on peut regarder, pour la forme, comme un mouton sauvage. Il a ses cornes entortillées entre les oreilles, & se tient or-

dinairement sur les montagnes, où il va, sautant de rocher en rocher; il est exrrêmement alerte, & fuit au moindre bruit des chasseurs : quand il est harcelé par leurs chiens, sa premiere ressource est de gagner les hauteurs, d'où, s'il est poursuivi à outrance, il se jette tête premiere en bas du précipice, quelque profond qu'il soit : la dureté & la conformation de ses cornes le préservent de blessure, & même de contusion; il se sauve de la sorte. Les chasseurs anciennement se postoient autour de la montagne, d'où ils prévoyoient qu'il devoit se précipiter; &, au moment de sa chute, ils lui lançoient leurs dards à travers; mais ils l'attrapoient rarement, il esquivoit leurs coups avec cette adresse dont l'a pourvu la nature qui semble avoir voulu lui découvrir tous les moyens d'éviter une mort violente. Il forme de bonne heure ses petits, les exerce à la course, & les accoutume à ne point craindre les précipices. On en prend quelquefois de jeunes pendant le mois de Mai. Lorsque, surpris par le sommeil, ils restent le long de quelques sentiers, couchés sans défiance, on les nourrit du lait de chevre, & on les apprivoise. Ils de-

viennent familiers comme des chiens domeſtiques, careſſans & folâtres, l'on ajoute laſcifs & dangereux. Les payſans ſont parvenus à les prendre avec des lacs adroitement tendus, & rapportent que ſi dans le moment qu'on les a pris on leur ſouffle au-dedans de la bouche, ils conçoivent pour leurs raviſſeurs une ſi grande amitié, qu'ils ne les quittent plus de la vie. Enfin, ſoit pour la fineſſe, ſoit pour la légereté, les mouſfolis reſſemblent aux chamois que nous voyons en France.

Le bétail à laine y propage beaucoup. Les moutons ont la plûpart quatre cornes, quelques-uns cinq. Leur chair, ainſi que celle du cabri, y eſt excellente ; mais le bœuf y eſt d'une qualité médiocre & fort maigre.

A la réſerve du lapin, toutes les autres eſpeces de gibier s'y trouvent, & y ſont bonnes. Il y a beaucoup de volatilles & de volailles, à l'exception des poulets d'inde. Les faiſans & les pintades y ſont communs, de même que les merles qui y ſont très gros & délicieux : c'eſt au-deſſus de nos perdrix rouges du Perigord, & de ce qu'on peut manger de plus exquis.

On trouva cent vingt mille ames en

Corse dans le dénombrement qu'on en fit en 1740; &, selon celui qu'on vient de faire, il y a une augmentation de douze milles; ce qui prouve que dans les guerres civiles on peuple davantage; on est alors plus attaché à ses familles, parce qu'on cherche des appuis, & qu'on a intérêt de se propager & de s'étendre. Il y a quatre cent vingt-sept villages, & sept villes; ce qui est bien peu en comparaison des trente-trois cités, dont Pline * fait mention, & de ces quatre cent mille habitans qu'elle contenoit autrefois, s'il faut en croire les anciens Historiens, *ô poverâ isolâ quanto è statâ oscurata la gloria della vostre grandezze.* O pauvre Isle ! que vous êtes déchue de votre ancienne grandeur; mais une bonne administration & le tems, répareront toutes ces ruines.

* Hist. Nat. lib. III. cap. IV.

Son climat.

Son climat est doux, les brisées continuelles de la mer y adoucissent les frimats des hautes montagnes; le vent, qui vient des montagnes, y tempére les chaleurs de l'été. Si vous en exceptez les mois d'hiver, principalement ceux de Février & de Mars, pendant lesquels il souffle des vents affreux, quelquefois funestes, & ces cantons qu'on

pourroit purger de leurs exhalaisons mauvaises par l'écoulement & le desséchement des marais, l'air est partout & en tout tems pur & salubre; il y a peu de malades parmi les naturels du pays; les rhumatismes & la siatique sont les maux les plus communs; les hommes y parviennent à la plus grande vieillesse, & les infirmes y ont des ressources toutes prêtes que la main de la nature a placées au milieu d'eux, des bains chauds & des fontaines minérales. Les eaux d'Olmetta, dans le cap Corse, arrêtent les crachemens de sang; celles de la jurisdiction de Vico consolident les nerfs; celles d'Ampugnani & de Rostino, près Pastorecchia, guérissent l'hydropisie; celles du Fiume-Orbo, les maladies de la peau.

Il n'y a point d'insectes venimeux. Le scorpion y est rare, & sa piquûre n'est point dangereuse : il est vrai qu'il y a une araignée appellée *marmignato*, dont la morsure seroit mortelle si on n'avoit soin d'en arrêter sur le champ les progrès : mais on y a, pour cet accident, un remède aussi prompt qu'efficace.

Telle est la Corse, la plus considérable des isles de la Méditerranée,

après la Sicile & la Sardaigne ; c'eſt le rang que lui donne l'auteur du Livre du Monde, attribué à Ariſtote. Je pourrois dire la plus riche, la plus agréable, la plus heureuſe, dès qu'elle aura ſenti les douces influences de la Monarchie Françoiſe, à qui elle ſera à ſon tour de la plus grande utilité. Nous y trouverons de bons matelots pour nos eſcadres, un entrepôt pour notre commerce avec l'Italie, & les échelles du Levant ; un aſyle pour nos vaiſſeaux en tems de guerre. Ses forêts, remplies des plus beaux arbres qui ſoient au monde, nous fourniront en grande quantité du bois de conſtruction, dont le tranſport au Port de Toulon ne ſera ni diſpendieux, ni long, ni difficile. Lorſque notre gouvernement y aura encouragé l'agriculture & le commerce par la vue des récompenſes, & l'eſpoir d'un profit aſſuré ; lorſque l'intérêt perſonnel, ce puiſſant mobile, aura tiré les Corſes de leur inaction, ils connoîtront l'opulence, & on verra multiplier dans leur pays les plantations utiles, les moiſſons, les manufactures & les habitans.

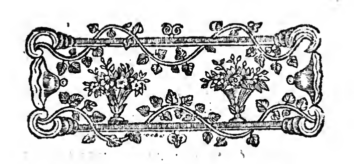
Les iſles adjacentes, ou comme adjacentes, ſont Iſola Roſſa, Gargano,

Capraïa, Elbe, Montechristo & Caprara.

Caprara. L'isle de Caprara dépendoit de l'isle de Corse : elle eut autrefois ses Seigneurs particuliers. Mais en 1507 les Génois s'en emparerent après en avoir chassé Giacomo de Mare, à qui elle appartenoit. Elle est à cinquante milles de Piumbino, quarante de l'isle d'Elbe, trente du cap Corse, de l'isle de Corse, cent cinquante de Gènes. Elle a quinze milles de tour & quinze cens ames ; l'air y est bon ; la mer des environs y est poissonneuse en anchois. Les appels du Commissaire de cette Isle, alloient au Commissaire Général de Bastia.



ARGUMENT



HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE CORSE,

Depuis ses premiers habitans jusqu'à nos jours.



LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Les divers noms qu'a porté l'isle de Corse ; ses premiers habitans ; les Phocéens s'y établissent ; parallele des

Corses avec les Marseillois ; expéditions des Etrusques, des Carthaginois & des Romains ; Préture de Caton ; indépendance des Montagnards ; Colonies envoyées par Marius & Sylla ; état de cette Isle sous Jules-César & les Empereurs ; Séneque y est exilé ; plusieurs Nations barbares y font des irruptions ; établissement des Sarrasins ; leur regne ; leur tyrannie ; leurs guerres, & leur défaite par Charles Martel ; Hugues Colonne & Bianco son fils portent les derniers coups à la Puissance moresque, & sont faits Souverains de Corse ; exploits du Comte Boniface ; mort tragique de Henri, le dernier Colonne sur le trône.

L'Isle de Corse, que nous appellons en vieux François l'isle de Corségue, a d'abord été nommée Taphine *, par ses premiers habitans, ensuite Κύρνος, *Cyrnos* *, par un de ses premiers Rois qui portoit ce nom, & qui est réputé fils d'Hercule le Phénicien ; puis l'Isle noire par les gens de mer, enfin Corsica par les Romains & les naturels du

* *Salvator Vitalis.*

* *Strabon, liv. V.*

Ses divers noms.

Pays, ainsi le croient * Pline & Diodore. On n'a pas sçu au juste l'origine de cette derniere dénomination, quoiqu'en aient écrit les deux auteurs que je viens de citer. Cette ignorance, de laquelle il importoit peu de sortir, & la manie de vouloir deviner toujours ce que l'on ignore, ont donné naissance à plusieurs interprétations fabuleuses, que j'omettrai pour ne point m'arrêter à des choses inutiles. Il sera plus à propos de réfuter une erreur qui intéresseroit la gloire de ce Pays, si on la laissoit accréditer.

* *Pline, liv. III. Diodore, liv. V.*

Certains Géographes, trompés par la convenance des noms, se sont persuadés que les Corses avoient donné le leur aux écumeurs de mer, que nous appellons Corsaires ou Pirates : rien de plus faux cependant & de plus injuste. Le premier des égards dûs à un corps de nation, est de ne point hasarder d'opinions qui lui soient désavantageuses. Le mot de Corsaire, vient assurément de *Corsaro*, qui provient de *Cursus*. C'est pourquoi nous disons que nos armateurs sont armés en course. Ces brigands, qui infestoient la Méditerra-

née, & contre lesquels Rome prit enfin les armes, sortoient des ports de Cilicie *, & non de la Corse soumise alors à la domination des Romains.

* *Florus.*

Ses premiers habitans.

Elle avoit déja eu des Républiques & des Rois pour maîtres; & dans les premiers temps, elle étoit le refuge des nations qui, ayant quitté leur Pays par nécessité ou par inconstance, cherchoient de nouvelles demeures plus paisibles & plus commodes. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Troyens, les Gaulois, les anciens peuples d'Italie, les Liguriens & les Espagnols * l'ont ainsi peuplée tour-à-tour. Je n'entrerai point dans le détail de leur établissement, mêlé de trop de fables, encore moins dans les conjectures de quelques sçavans, qui, séduits par le merveilleux, ont donné aux premieres peuplades de Corse une origine trop reculée; ce seroit me perdre avec eux dans la nuit des temps, & m'égarer à la fausse lueur d'une chronologie suspecte. D'ailleurs il m'a semblé, en parcourant les annales de l'antiquité, n'avoir rien vu sur ce point, au-delà de la transmigration de Phocéens,

* *Salvator Vitalis. Séneque.*

qui fût suffisamment éclairé du flambeau de l'histoire.

Assiégés dans leur ville par Harpagus, Général de Cyrus, Roi de Perse, les Phocéens, en qui l'amour de la liberté surpassoit encore celui de la patrie, résolurent unanimement de passer en de nouveaux climats. Ils emporterent dans leurs vaisseaux leurs Dieux, leurs trésors, s'embarquerent avec leurs femmes, leurs enfans, & tromperent la cruauté du tyran qui les destinoit à l'esclavage. L'isle de Chio fut leur premier asyle; mais n'y trouvant point toutes les assurances nécessaires à leur commerce, ils s'embarquerent & vinrent joindre en Corse leurs concitoyens, qui, vingt ans auparavant, y avoient fondé Aléria, sur l'avis prétendu d'un oracle de Delphes. Réunis ensemble, ils se consolerent de la perte de leur ancienne patrie, dont ils retracerent l'image en élevant des édifices semblables à ceux de Phocée, & des temples d'un même goût d'architecture. Le commencement de leur conduite répondit à l'éclat de leur réputation; ils s'attirerent l'estime de leurs voisins; on ne s'apperçut que de la supério-

L'an du monde 3416, & environ la LVI Olympiade. *Thucydide.*

Colonie de Phocéens.

rité de leur mérite ; mais , bientôt entraînés par leur cupidité, & abusant de leurs forces, n'étant plus retenus par la crainte ni par l'amour de la
*Hérodote. gloire * , ils exercerent toute sorte d'injustice , & passerent pour les oppresseurs des foibles. Ils eussent pu néanmoins braver les clameurs & les efforts de plusieurs petits peuples qui se liguerent pour leur résister , & renverser cette frêle multitude , si, par une imprudence impardonnable , ils n'avoient osé manquer en même-temps aux Etrusques , nation puissante & fiere. C'est cette témérité qui causa leur ruine. Les Etrusques irri-
*Hérodote. tés , ayant armé soixante vaisseaux *,
Expédition des Etrusques. cinglerent vers l'isle de Corse , emportés par l'ardeur de satisfaire leur vengeance. Les Phocéens , naturellement intrépides , sortirent de leur port avec des forces navales , égales en nombre à celles de leurs ennemis , le combat s'engagea vers les côtes de la Sardaigne : le sort fut contraire aux Phocéens ; ils perdirent les deux tiers de leur flotte coulés à fond par les Toscans. Effrayés de cet échec , & n'osant risquer de nouveaux combats, ils retournerent à toutes voiles dans

le port d'Aléria, d'où ils sortirent (*a*) aussi-tôt avec leur famille, leurs dieux pénates, leurs effets les plus précieux, & fuyant la colere des vainqueurs, ils allerent fonder Marseille * en Provence.

* *Séneque chap. 8. de helv.*

Depuis cette époque, il y a toujours eu des liaisons d'amitié entre les Corses & les Marseillois, malgré la diversité de leurs mœurs & de leurs fortunes. Les uns sont pauvres, & encore la plûpart agrestes : les autres formerent d'abord à Marseille une nation riche, guerriere & sçavante, que Rome respecta. Leur cité fut regardée comme le séjour de l'urbanité & l'Athènes des Gaules. La valeur la plus distinguée en a toujours caractérisé les habitans; ils oserent résister à César, & ont depuis bravé les menaces de Charles-Quint. Il est peu de villes qui aient vu naître dans leur sein autant de grands hommes. Si la rusticité gothique y a régné à

Parallele des Corses avec les Marseillois.

(*a*) Selon Hérodote, qui vivoit cent ans après l'événement, les deux colonies de Phocéens demeurerent en Corse ; la premiere, vingt-cinq ans, & l'autre, cinq.

la place des beaux arts, lorsque tout étoit tombé en décadence à la chûte de l'Empire Romain, elle s'est hâtée de déposer la rouille de ces siecles barbares. L'étendue de son commerce, & l'aisance qui en est le fruit y ont le privilege de favoriser les progrès de la littérature ; son académie est encore des plus célebres. Si les Corses avoient été placés sur le même théâtre, que ne seroient-ils pas devenus, ayant les qualités les plus brillantes de la nature ; le courage & l'esprit ? Il en est des anciens peuples, comme de certaines familles, dont une branche plus heureuse arrive au comble de la gloire & des dignités, tandis que l'autre privée des occasions, rampe dans la poussiere ; les vertus & les talens font le caractere des nations, ainsi que le mérite des particuliers ; ce sont toujours les circonstances qui font leur fortune.

Victorieux des Phocéens, les Etrusques abuserent de leur victoire, en exigeant des contributions aussi odieuses qu'excessives *. Ils enlevoient les enfans des bras de leurs meres, pour les charger de fers ; ces actions dénaturées, furent punies par des dis-

* *Diodore de Sicile, liv.* 5.

graces qu'ils essuyerent à leur tour ; car malgré leurs précautions contre les caprices du sort, ils n'en éprouverent pas moins les vicissitudes. Excités par la fureur des conquêtes, les Carthaginois, qui commençoient à tenir l'empire de la mer, les chasserent d'un pays où ils souffroient impatiemment qu'ils régnassent. On ne pourroit pas dire précisément en quel temps ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils eurent bien des obstacles à surmonter eux-mêmes, avant de pouvoir s'y établir ; les naturels du Pays arrêterent leurs progrès par une défense longue & vigoureuse. Ce ne fut qu'après plusieurs années de travaux & de perte, après la mort du fameux Adrusbal *, lorsqu'ils étoient au plus haut point de leur grandeur *, maîtres de l'Afrique, de presque toute la Sicile & l'Espagne, qu'ils s'emparerent de la Corse. Une ville qu'ils y bâtirent, à laquelle, selon la coutume des anciens conquérans, ils donnerent le nom de leur Métropole, & qui fut appellée par corruption Tartaggine *, au lieu de Carthage, devoit être du temps de Salvator Vitalis, qui rapporte ce fait, un monument de leur

Expédition des Carthaginois.

* 3443. *Justin.*

* 3449. *Fara.*

* *Salvator Vitalis.*

domination. Elle fut moins générale qu'elle n'étoit impérieuse ; les plus hardis des Corses la méconnurent ; & se creuserent dans leurs montagnes inaccessibles des habitations grossieres, où ils vécurent du lait & de la chair de leurs troupeaux, contens de leur liberté, & voyant sans inquiétude les vaines tentatives qu'on faisoit pour les assujettir.

Une indépendance si fiere, piqua l'orgueil des Carthaginois, tyrans impitoyables *. Ils arracherent leurs vignes, leurs arbres fruitiers, leurs grains de toutes les especes, & leur défendirent, sous peine de mort, de planter & de semer de nouveau, afin de les forcer tous à venir chercher leur subsistance en Afrique, & de les réduire à une sujétion absolue. Le spectacle de tant de milliers d'habitans, obligés d'aller mourir de faim, ou d'aller chercher les alimens les plus nécessaires au-delà des mers ; ce tableau de désolation, qui auroit touché des maîtres moins barbares, ne fit qu'endurcir les Africains, & rendre leur cruauté plus ingénieuse en expédiens. Ils empêcherent les étrangers d'aborder à cette Isle, de peur

* *Aristote de mirabil. ansfcult.* p. 1159. & *Volaterranus.*

qu'ils n'y apportassent des munitions de bouche ; & , comme les crimes leur étoient aisés à commettre quand ils leur étoient utiles , ils noyoient * tous ceux que le hasard ou le commerce conduisoient aux ports de Corse , & qui ne pouvoient se défendre. Leur féroce politique ne servit néanmoins qu'à montrer ce que leur despotisme avoit d'affreux. Les Montagnards , toujours braves , continuerent * de mépriser leurs prétentions, & de s'élever au-dessus de leur pouvoir tyrannique ; assez domptés pour souffrir l'obéissance (*a*) , il s'en falloit bien qu'ils le fussent assez pour consentir à la servitude.

* *Fara & Alex. ab Alex.*

* *Fara.*

Mais la cruauté , si naturelle aux Carthaginois , n'étoit pas la seule cause de leurs procédés inhumains ; ils avoient encore leur ambition à satisfaire, & vouloient , par quelque moyen que ce fût , s'assurer promptement de la Corse , pour se mettre à portée de commander à l'Italie , & d'arrê-

(*a*) *Jam domiti , ut pareant nondum ut serviant.* Tacite , en parlant des Albions , dans la vie d'Agricola , ch. 13.

ter sur-tout les progrès des Romains ; dont ils envioient déja l'aggrandissement. Car ces deux peuples redoutables ; l'un par ses légions & ses armées de terre, l'autre par ses flottes & ses armées navales, mesurerent long-temps, avec des yeux jaloux, leurs forces respectives. Rome, qui s'élevoit, fit ombrage aux Carthaginois : les Carthaginois aggrandis, humilierent la fierté Romaine. Chacun méditant l'abbaissement de son rival, en attendoit du temps l'occasion favorable ; ils firent ensemble, relativement à la Corse & à la Sardaigne, plusieurs traités (*a*), qui avoient pour prétexte de régler de ce côté les limites de leurs Empires ; mais par lesquels ils prétendoient seulement endormir leur confiance réciproque. Polybe les a rapportés : on y voit que les Carthaginois affectoient la supériorité sur les Romains, qui ne pouvoient encore lutter contr'eux à force égale ; ils stipulerent, en effet, que ni eux, ni leurs alliés ne pourroient naviguer au-delà

(*a*) Le second en 3523, & confirmé l'année que Pyrrus, Roi d'Epire, entra en Italie.

d'une borne désignée, ni posséder de terres ou de châteaux en Corse, en Sardaigne, ni même y trafiquer. Rome souffrit ces clauses humiliantes dans un silence politique, & avec d'autant plus de patience, qu'elle prévoyoit les occasions de les rompre, & les moyens de le faire avec succès : ce qu'elle avoit prévu, arriva. Les Carthaginois, peu scrupuleux sur leurs engagemens, violerent ceux qu'ils avoient contractés au sujet de cette Isle, & fournirent aux Romains un nouveau prétexte * à la guerre qu'ils commencerent en Sicile, & transporterent en
Corse, ayant pour la conquérir les 3703.
mêmes vues d'ambition qui avoient déterminé les Carthaginois à s'en emparer. Les premiers y avoient cherché un entrepôt, afin d'y préparer des fers à l'Italie. Ils y chercherent eux-mêmes un moyen de hâter la ruine de la puissance Carthaginoise ; ils ne pouvoient l'entreprendre en de meilleures conjonctures ; leur marine s'étoit beaucoup perfectionnée ; ils avoient d'excellens généraux.

C'est L. Cornelius Scipion, qui fut 3704.
le premier chargé de leur expédition De Rome,
dans ces deux Isles, pendant que son 494.

* *Fara.*

Av. J. C. 260. collegue, Aquilius Florus, appaisoit à Rome la conjuration des esclaves : il commença par la Corse, plus proche de l'Italie, & aussi nécessaire aux vues du Sénat. Il emporte Aléria d'assaut,

Expédition des Romains. y met garnison, & passe à la côte orientale de Sardaigne, où il défait, près d'Olbia, l'armée d'Hannon, qui resta mort sur le champ de bataille. Il fit à ce grand Capitaine des obséques magnifiques, poussé par cette générosité, qui est comme l'instinct des ames supérieures. Quoiqu'il eût pris les Capitales des deux Isles, il n'en avoit point absolument achevé la conquête. C. Sulpicius Paterculus, son

* 3705. successeur * dans le Consulat, y mit

* *Polybe, liv.* 7. *Zonare, liv.* 8. *Orosius, liv.* 4. la derniere main *, en détruisant la flotte du vieux Annibal (*a*), qui, réfugié après sa déroute dans une bourgade de Sardaigne, y périt par le supplice de la croix. Ses matelots, outrés d'avoir été, par sa faute, honteusement vaincus, oserent rendre l'arrêt séditieux qui le condamnoit à la mort,

(*a*) Les Historiens l'ont surnommé le Vieux, afin de le distinguer par cette qualification du second Annibal, si fatal aux Romains.

& le mettre en exécution. Heureux autant que son ennemi avoit été infortuné, & devenu célebre par sa victoire navale, Sulpicius alla jouir, ainsi que l'avoit fait Cornélius son prédécesseur, du triomphe * auquel tous les Consuls aspiroient.

** Eutropius, Florus & Jornandes.*

Pendant qu'il se délassoit de ses travaux, & qu'il goûtoit cette récompense flatteuse, les Carthaginois déploroient la perte d'une possession qui découvroit aux Romains toutes les côtes d'Afrique ; ils n'étoient point en état de recommencer la guerre, au défaut du pouvoir des armes, ils eurent recours aux intrigues, & remuerent les Corses avec tant d'adresse, qu'ils les déterminerent à secouer le joug de leurs vainqueurs. C. Licinius Varus, qui se trouvoit à la tête de la République, saisissant cette occasion de signaler son Consulat, ordonna l'équipement d'une flotte, & en pressa l'exécution ; mais voyant que malgré ses soins les apprêts de l'armement tireroient à longueur, il se fit précéder d'une escadre, dont il donna le commandement à Claudius Glycias, à qui cette commission causa la plus tragique des catastrophes. Sans

3726. *Valere-Maxime, liv. 6. c. 3. Zonare, liv. 8.*

naissance & sans talent, glorieux de conduire en chef une partie de l'armée Consulaire, il forma le dessein ridicule de calmer les troubles de cette Isle, avant l'arrivée du Consul, espérant profiter de la gloire qu'il lui déroberoit. En conséquence, il entame des négociations avec les Corses, & conclut avec eux une paix honteuse, eu égard aux conditions & aux conjonctures. Le Consul arrive dans ces entrefaites; indigné de ce qu'on a fait sans sa participation, il combat, subjugue les rebelles, reproche à Claudius son arrogance, & renvoie sa punition au Sénat, qui, sévere contre les fautes de subordination, surtout dans les temps de vigueur de la vertu républicaine, arrêta qu'on livreroit Claudius aux Corses. Deux raisons lui dicterent l'arrêt qu'il prononça; celle d'appaiser cette nation courroucée, en dévouant une victime à sa vengeance, & celle de faire entendre, pour justifier la conduite du Consul, qu'il n'avoit point manqué à la foi publique, en rompant un traité que son Lieutenant n'avoit point été autorisé à conclure. Ces généreux insulaires, qui s'en tenoient au droit

Dio in except.

naturel, & n'avoient point de griefs contre Glycias, eurent horreur de l'immoler, & le renvoyerent. Il rencontra dans Rome la férocité qu'il n'avoit point trouvée chez ces peuples, qu'elle traitoit de barbares. On le fit mourir en prison, & la populace, aveugle dans sa haine, deshonora son cadavre par les traitemens les plus ignominieux. Il falloit qu'elle fût bien indignée, pour se porter à ces excès; & que Claudius fût bien méprisable, pour s'être attiré l'aversion d'une multitude qui, jalouse en tout temps de la noblesse, idolâtroit les hommes nouveaux.

Son supplice fut inutile aux Romains, & n'appaisa point les Corses, qui dès-lors se montrerent implacables dans leur ressentiment. Ils n'eurent pas plutôt vu partir l'armée de Varus, que, renonçant à de nouveaux maîtres qui les trompoient, ils réclamerent l'ancienne domination des Carthaginois, non qu'ils dussent la regretter ayant été si despotique; mais les promesses qu'ils leur faisoient effacerent le souvenir des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Le Sé-

nat, dont la politique clairvoyante pénétroit ces sourdes menées, remonta à la source du mal, & résolut qu'on déclareroit la guerre aux Carthaginois. Ils en furent allarmés, leur République étoit puissante; mais ils étoient trop divisés, trop affoiblis par leurs dissensions intestines. Dans ce fâcheux embarras, ils députerent Hannon à Rome, pour y conjurer l'orage formé sur leurs têtes. Hannon, qui avoit l'art de persuader, vint à bout de faire changer d'avis aux Sénateurs, & de prolonger la paix entre les deux nations : il est vrai qu'il en coûta cher à sa patrie. Les Romains qui, en temps de paix comme en temps de guerre, gagnoient tant qu'ils pouvoient de terrein, inflexibles quelquefois jusqu'à la dureté, ne rétracterent leur résolution qu'à condition qu'on leur paieroit un tribut de douze cens talens pendant plusieurs années, & qu'on renonceroit à l'isle de Corse. Carthage consentit à tout; heureuse encore d'acheter à ce prix une paix si nécessaire dans la situation où elle se trouvoit : tout ce qu'elle put faire pour balancer leur avantage, ce fut de leur

Catrou & Rouillé.

susciter des troubles, & d'engager les Corses à contester une aliénation qui lui étoit arrachée par le besoin des circonstances. Ils seconderent ses vues en soutenant leurs intérêts, & refuserent d'accéder à un traité qui décidoit leur sort, pour lequel cependant on n'avoit pas jugé à propos de prendre leur avis. T. Manlius Torquatus 3718.
accourut de Rome pour les y contraindre, les rendit tributaires après plusieurs petits combats, & y laissa des apparences de paix, que son départ fit évanouir. Ils se révolterent de nouveau, s'unirent aux Sardes & aux Liguriens, comme s'ils avoient voulu, par cette triple confédération, défier la puissance de Rome. Spur. Carvilius 3729.
vengea l'honneur de la République, *Tite-Live.*
& les soumit : mais la fin de sa cam- *in epit.* 20.
pagne fut le terme de leur soumission. Ils reprirent, quand ils furent livrés à eux-mêmes, leur indépendance chérie, & eurent même l'audace, deux ans après, d'attaquer une armée Romaine victorieuse, d'enlever les dé- 3731.
pouilles que les Consuls M. Æmilius *Zonare*,
Lepidus, & Q. Fabius Maximus, vain- *liv.* 8.
queurs des Sardiots, avoient déposées

en Corse ; de façon qu'on ne parvint à les réduire que sous le Consulat de Papirius Maso.

Les desseins de Rome, n'avoient alors que ces deux Isles pour objet ; la même flotte porta les deux armées Consulaires. M. Pomponius Matho, avoit le département de Sardaigne ; C. Papirius Maso, celui de Corse : ils arriverent en même-temps au lieu

3732. De Rome, 521. Av. J. C. 231.

de leur destination. Les habitans des deux Isles, effrayés de leur débarquement, se réfugierent dans les bois & sur les hauteurs, comptant plus sur la nature de leur asyle, que sur la bonté de leurs armes. M. Pomponius éprouvant qu'il étoit plus difficile de trouver les Sardiots, que de les vaincre, fit venir d'Italie des chiens d'une espece singuliere, afin de découvrir par leur moyen ces barbares qui se cachoient dans leurs retraites à la maniere des bêtes féroces. C. Papirius apperçut les Corses ; mais, après les avoir chassés dans la plaine, il les suivit trop imprudemment dans les défilés de leurs montagnes, où il courut risque d'être taillé en pieces. Beaucoup de ses soldats y moururent

Freinshemius suppl. Tite-Liv. lib. XX. *cap.* XX.

de soif; plusieurs périrent par le fer des Insulaires, qui, profitant de leur embarras, fondirent avec furie sur eux du haut de leurs rochers. Le danger & le carnage durerent jusqu'à ce que les Corses voyant que Papirius avoit trouvé des rafraîchissemens, procuré des subsistances à ses troupes harassées de fatigues, & craignant le sort du combat, se rendirent aux invitations du Consul, qui les engageoit à se soumettre, & se reconnurent sujets de Rome. On changea alors leur gouvernement. Des deux Isles, on forma une même province sur le même pied qu'étoit la Sicile, & sous le nom de Sardaigne. Il fut arrêté qu'on y enverroit tous les ans un Préteur chargé du commandement des troupes & de la grande police. M. Valerius * est le premier qui en ait exercé les fonctions. Lorsqu'il y arrivoit quelque événement considérable *, on y envoyoit un Consul ou un Proconsul. Il n'étoit point de précautions que les Romains ne prissent pour conserver la Corse, prévenus que les Carthaginois épioient le moment favorable de s'en emparer de nouveau,

* Solin. 3735.

* Fara.

malgré leur renonciation consignée dans un traité solemnel. Parmi les peuples ambitieux, ces conventions politiques ne demeurent en vigueur que le temps nécessaire pour devenir plus fort, ou du moins en état de risquer l'incertitude des événemens. Les Carthaginois touchoient à cette derniere conjoncture, ayant calmé leurs guerres civiles, accru leurs forces navales. Ils redemanderent la Corse avec hauteur, alléguant pour infirmer les obligations du traité, qu'on y avoit abusé de la triste nécessité de leurs affaires *.

* Polybe Apien.

3744. Ce différend fut un des motifs qui allumerent la seconde guerre punique, fameuse par d'étonnantes révolutions, & pendant laquelle les Corses garderent aux Romains une fidélité mémorable. Les rivaux, & souvent les vainqueurs des Carthaginois, essuyerent
3746. en Italie d'affreux revers. Annibal, victorieux sur le Tésin, à Trébie, à
* Fara. Trasiméne & à Cannes, fit solliciter la Corse d'abandonner un parti vaincu & désespéré; la Sardaigne se révolta, & toute la Sicile & l'Espagne se déclarerent pour le parti du vainqueur;

mais les Corses rejetterent les avances d'Annibal triomphant, & demeurerent fidéles aux Romains, quoique malheureux : chose rare de particulier à particulier, & encore plus de nation à nation. L'inconstance de la fortune fit ensuite passer la victoire de l'autre côté. Les Romains, qui avoient été si près de leur ruine, battirent leurs ennemis jusques devant Carthage, à qui ils accorderent la paix, dont ils réglerent arbitrairement les conditions; ils exigerent, entr'autres avantages, que la Corse leur resteroit : il fallut plier sous la supériorité de leurs armes. Les insulaires, pour lors exempts de crainte, se livrerent au repos qu'ils n'avoient pû goûter pendant dix-sept années de perpléxités & de troubles. On diminua les garnisons des deux isles; il n'y resta que dix galeres & une légion composée de vétérans, à qui Cn. Sergius, en exécution d'un Senatus Consulte, distribua des portions de terre, pour récompenser l'ancienneté de leurs services. Ils virent l'année suivante ce qu'il y a de plus rare dans le commandement des provinces; un homme désintéressé pour Gouverneur, plus appliqué à détruire les désordres

Tite-Liv. & Polybe.

publics, qu'on ne l'est ordinairement à contenter ses passions.

1763. *L'ayeul de Caton d'Utique.* Préture de Caton. Caton le Censeur, à qui on avoit donné la Préture de Corse, y apporta la plus forte résolution d'y réparer les mœurs, & d'y corriger les abus; il ne crut pas qu'il y eût de meilleurs moyens pour y réussir, que d'embrasser un genre de vie opposé à celui de ses prédécesseurs; ils y avoient mené une vie dissipée & voluptueuse, courant sans cesse après la vaine image du plaisir, abandonnant leurs fonctions à des subalternes, cherchant dans la délicatesse de leurs repas, & dans la continuité de leurs divertissemens, le remede des ennuis qui les consumoient. Mais Caton méditant sur ses devoirs, rempli de la pensée de la vertu, n'y étoit occupé que de choses sérieuses; bannissant de ses loisirs les amusemens frivoles, & de sa table tout ce qui avoit un air de somptuosité. Ils s'étoient engraissés de la substance des pauvres, & en avoient exigé des habits magnifiques, & des superbes pavillons, sans aucun égard au malheur des temps: lui au contraire simple dans son extérieur, & modeste en sa dépense, étoit si économe des biens du peuple,

Plut. in Catonem.

peuple, qu'il ne prit jamais rien dans le trésor public. Ils se faisoient suivre à grands frais d'une foule d'amis & de domestiques, tenant une cour brillante à la maniere des Rois. Caton retrancha les équipages fastueux, & délivra les malheureux de ce spectacle inhumain qui ajoute à leurs souffrances, & insulte à leurs miseres : il visitoit à pied les villes de son gouvernement, accompagné d'un seul esclave : tous ses plaisirs, tous ses délassemens consistoient dans la variété de ses occupations. Si, étant alors sexagénaire, il apprit le grec du célèbre (*a*) Ennius, il ne donna à cette étude que les momens libres de sa charge. On l'a accusé d'être vain, avare,

(*a*) C'étoit un Poëte de grand génie au jugement de Ciceron & d'Ovide, qui ajoute néanmoins qu'il n'avoit point d'art : *Ennius ingenio maximus arte radis.* Suivant Horace, il ne se mettoit point à faire des vers qu'il ne fût égayé par un commencement d'yvresse. Virgile a beaucoup profité dans la lecture de ses ouvrages : c'est le premier qui ait employé les vers héroïques parmi les Romains, & qui ait tiré, pour ainsi dire, la poésie latine des bois.

ennemi de la philosophie, calomniateur de Socrate, plus panégyriste de la vertu que vertueux, déclamant contre les désordres des jeunes Romains, ayant à quatre-vingt ans une maitresse. * Il n'est pas de mon sujet de faire ici son apologie, s'il a terni ses grandes qualités par des défauts considérables; on peut dire qu'il les avoit suspendus durant son séjour en Corse. Rien n'y fut plus décent ni plus désintéressé que sa conduite. Il fit chérir le nom Romain à tous les habitans, excepté aux Montagnards, qui, demeurant dans leurs rochers, n'étoient point à portée de sentir l'effet de ses vertus. Peut-être que ce spectacle eût adouci leurs mœurs; mais, craignant toujours qu'on n'attentât à leur liberté, ils ne descendoient dans la plaine que pour y commettre des brigandages.

* *Plutarque.*

Indépendance des Montagnards.

3770. Rome, irritée que ces hommes féroces la bravassent depuis si long temps avec impunité, & voulant arrêter le cours de leurs rapines, ordonna à ses Préteurs de tout tenter pour les assujettir; ils obéirent: mais, rebutés des difficultés qui étoient insurmontables, ils répondirent au Sénat que, dans

une entreprise de cette nature, l'intrépidité des troupes Romaines étoit prodiguée, & qu'elle y seroit toujours sans fruit, à moins qu'on n'envoyât des forces plus nombreuses. On leur laissoit trop peu de monde pour de pareilles entreprises, attendu que l'usage des béliers (*a*) étoit impraticable contre les fortifications naturelles de ces montagnes, & que les catapultes (*b*) étoient de trop foibles ressources. On n'avoit cependant qu'une possession incertaine de cette Isle, tant qu'au milieu des peuples soumis, il y en avoit qui ne l'étoient pas. L'indépendance des uns devoit à la longue ébranler la fidélité des autres : ce fut la cause en partie des rébellions arrivées en 3780 & en 3788. La premiere appaisée par la victoire de M. Pinarus, la seconde par celle de C. Cicereius. Ces victoires mirent la Corse 3780 & 3788.

(*a*) C'étoient de grosses poutres terminées par une pointe de fer.

(*b*) C'étoient des machines dont on se servoit pour lancer des javelots de quinze pieds de longueur. Juste-Lipse en a donné la description, ainsi que des béliers. Les Tyriens en ont été les inventeurs.

en deuil, & lui coûterent des contributions énormes. * Depuis il y eut encore une sédition même assez considérable pour obliger la République d'y envoyer un de ses chefs avec une armée Consulaire; (*a*) mais le silence des auteurs sur l'événement fait présumer qu'elle n'eut point de suites fâcheuses, & que M. Juventius chargé
3802. de l'expédition, la finit sans livrer de combat.

** Tite-Live & Diodore.*

Colonies de Marius & de Sylla.

Convaincue enfin par une longue expérience de l'inutilité des moyens employés jusqu'alors pour contenir le caractere remuant de ce peuple, Rome s'avisa d'y envoyer deux colonies sous le Consulat de Marius, & la Dictature de Sylla, qui, arrivées en différens temps, fonderent, ou plutôt aggrandirent les deux Villes, l'une à l'embouchure du Golo, & l'autre à celle du Tavignan, & qui, quoique

(*a*) L'action de Pinarus leur coûta deux mille hommes qui furent tués, & une contribution de cent mille livres de cire. Celle de Cicéreius le double de la contribution, sept mille hommes morts, & dix-sept cent réduits à se rendre.

ruinées, portent encore le nom de leurs restaurateurs. Ce n'est pas que Marius & Sylla ayent eux-mêmes exécuté ce projet, ils furent représentés par des officiers de leur faction. Q. Antonius * qui, dans ce temps, étoit Préteur de l'Isle, agit au nom de Marius, & C. Philippus envoyé de Sylla pour assassiner Antoine & gouverner la Province après sa mort, remplit au sujet d'Aléria le dessein du Dictateur : ils auroient dû éviter le voisinage des marais, & choisir un local où l'air fût plus sain & plus favorable à la population.

* *Commentaire de Tite-Live.* 3879.

Ces colonies, ressource un peu tardive, mais la meilleure que Rome pût mettre en usage, produisirent deux grans biens; elles tinrent en respect les mécontens, & firent que les peuples conquérans s'alliant avec les peuples conquis, ne composerent plus qu'une même nation. Sans doute que les Montagnards se laisserent toucher aux douceurs de la société, & se façonnerent tout seuls au joug qui leur avoit paru insuportable. On ne vit plus arriver de rebellion, & les Corses demeurerent soumis au milieu même des troubles qui sur-

vinrent dans Rome. Lorsque cette Métropole ayant reçu un maître changea de constitution, ils ne changerent pas de fortune. Il semble qu'ils avoient
3913. pressenti le bonheur de César ; ils s'é-
Dioni Orosius. App. Alex. toient attachés à la destinée de ce Romain le plus ambitieux, mais le plus vaillant & le plus aimable des hommes. On est cependant étonné qu'ils ayent préféré sa cause à celle de Pompée ; qu'étant si jaloux d'être libres, ils se soient déclarés pour l'oppresseur de la liberté commune. Mais ses conquêtes des Gaules lui avoient acquis une réputation brillante; César étoit affable, il devoit être adoré de tous les peuples : d'ailleurs quel qu'altiers que soient les Corses, ils ont plus de penchant qu'on ne pense au gouvernement monarchique.

Etat de cette Isle sous Jules-César & les Empereurs.

Le même bonheur qui les avoit attachés à César les jetta dans le parti
3920. d'Auguste. Ils conserverent sous cet heureux politique la même forme d'administration qu'ils avoient reçue du Sénat. Les Empereurs qui lui succéderent n'en troublerent pas l'ordre,
An. de J. C. 118. à l'exception d'Adrien qui fit de leur Isle une Province Présidiale, * & la sépara de la Sardaigne. On ne trouve

* *Rufus & Onuphrius.*

plus ensuite d'événemens remarquables, qui les concernent, jusques aux incursions des peuples du Nord. Pendant ce long espace de tems, ils continuerent à vivre dans une paix profonde, cultivant les arts que leurs vainqueurs leur avoient apportés, & dont il ne reste point de trace : il ne paroît pas que les Romains y ayent jamais érigé de monumens publics. Les Empereurs y réléguerent ceux de leurs courtisans qui avoient encouru leur disgrace, & Claude y exila Séneque, fameux par ses ouvrages, ses revers & ses fortunes. Messaline, qu'on dit avoir eu sur lui des desseins qui ne furent point heureux, & par conséquent intéressée à la vengeance, l'avoit accusé d'avoir des liaisons galantes avec la belle Julie. Il n'étoit point sous les dehors de l'austérité à l'abri des foiblesses de l'amour; cependant les historiens, qui ont rapporté les anecdotes du temps & les mœurs scandaleuses de l'Impératrice, le justifient de cette accusation.

An de J. C. 48. Exil de Séneque.

Il étoit âgé de quarante ans (*a*) lorſ-

(*a*) M. de la Baumelle, vie de Séneque.

qu'il fut banni de Rome. Les malheurs s'accumulerent sur sa tête ; un de ses fils mourut ; Helvie sa mere devint inconsolable de son exil ; il les aimoit tendrement ; mais tous ces coups ne l'abattirent point, il s'éleva si fort au-dessus de lui-même, qu'il ne se crut point malheureux. « Bien loin de l'ê- » tre, écrivoit-il à Helvie dans le traité de la consolation qu'il lui adressa, » je ne sçaurois le devenir, » ayant toujours méprisé les faveurs » de la fortune ; croyez que je ne m'at- » tristerai pas aujourd'hui de ses per- » sécutions. Je goûte autant de bon- » heur en ces lieux sauvages, que si » j'étois en effet à Rome. Peut-on être » accessible à la douleur lorsque l'es- » prit, libre de toute idée importune, » ne jouit que de lui-même ? Mon » amour pour la vérité fait que je » trouve du plaisir à la rechercher sans » distraction ; je commence par me » récréer à des ouvrages d'esprit, j'é- » leve mes pensées, & j'entre dans le » sanctuaire de la nature de l'homme, » où je considere ses facultés. Je re- » garde plus haut, & j'admire l'ordre » de l'univers ; prenant ensuite tout- » à-fait l'essor vers les objets célestes,

» j'éprouve dans la contemplation de
» ce spectacle ravissant des impressions
» toutes divines. Mon esprit s'exalte
» en considérant son immortalité ; je
» lui rappelle les choses passées qui
» l'instruisent & le jette dans l'a-
» venir qu'il espere ; il voit en par-
» courant ainsi les espaces du temps
» tout ce qui l'intéresse davantage dans
» la nature.

Mais cette sublime philosophie dont il faisoit parade, ne tarda pas de l'abandonner à sa foiblesse ; ce ne fut plus cet esprit fort qui défioit la douleur. Son vain étalage s'évanouit ; il succomba sous le poids de ses chagrins, parce qu'il n'étoit plus secouru de son ostentation, & qu'il n'avoit point en Corse d'illustres témoins de ses maux, comme si les vrais philosophes devoient rechercher d'autres spectateurs que les yeux du Créateur, & ceux de leur conscience. Il porta l'avilissement jusqu'au point de devenir l'adulateur de Polybe ; ce vil affranchi d'un Prince méprisable, & de lui écrire en suppliant pour l'engager à force de flatteries à obtenir de Claude son rappel. Il n'y avoit point de bassesse qui lui coutât pour servir

l'ardeur qui le pressoit de remonter sur le théatre de l'ambition. Les écrivains qui ont déchiré le voile de son hypocrisie, ont eu raison de le représenter vil, ambitieux, avide de richesses, corrompu dans son ame autant que philosophe dans ses écrits. Il y a apparence que Polybe, plongé dans les plaisirs de la Cour, fit peu d'attention à sa situation & à ses prieres. Si Aggrippine, dont il fut un des principaux amans, ne s'étoit ouvert un chemin au trône, & ne l'avoit cru nécessaire à l'éducation de Néron, il auroit fini ses jours dans le Pays qu'il détestoit parmi les accès de sa mélancolie. Il composa dans son exil, qui dura deux ans, outre deux traités de la consolation, deux épigrames qui dépeignent son désespoir. On ne doit point prendre à la lettre l'affreuse description qu'il y fait de la Corse. Cet écrivain énergique, mais outré dans ses expressions, étoit loin de la nature, & par conséquent de la vérité : égarée par la douleur, son imagination ne lui traçoit plus alors que des tableaux infidèles.

Les plus beaux & les plus heureux siecles de la Corse s'écoulerent ainsi

paisiblement sous la domination des Romains ; mais ils eurent le même terme que leur Empire en Occident. Elle fut même avant cette conjoncture exposée, comme les autres Isles adjacentes de l'Italie, aux incursions de plusieurs nations barbares, que l'avidité bannissoit de leurs climats. Les Vandales qui y pénétrerent les premiers, en allant aux isles Baléares, ne firent que la traverser comme un torrent qui ravage ce qu'il parcourt. Ils y tenterent, long-temps après, une expédition que l'armée de Marcellin, envoyé par Leon Empereur d'Orient, rendit infructueuse, l'amour du butin les y reconduisit dans une autre occasion ; ce dernier effort n'eut pas plus de succès que leurs premieres tentatives. Ils subjuguerent alors la Sardaigne qui leur obéit pendant soixante ans : ils ne parvinrent jamais à conquérir la Corse. Il est vraisemblable que Théodoric, Roi des Ostrogots, ou Gots orientaux, en fut maître lorsqu'il ajouta la Provence au Royaume d'Italie dont il est réputé le fondateur. Les historiens cependant ne rappellent que l'expédition de Totila. Ce Roi des Gots, au rapport de Procope,

427. *Paul Diacre.*

Irruption de plusieurs nations Barbares.

466. *Procope.*

471. *Fara.*

494. *Bossuet.*

551\. y envoya une armée nombreuse avec la plûpart de ses Lieutenans qui l'envahirent sans résistance, & la posséderent jusqu'à ce que Narcès, successeur de Bélisaire, les en eut chassés.
553\. Elle demeura plus de la moitié d'un siecle sous la domination des Empereurs Grecs ses maîtres légitimes. Les Lombards, qui la trouverent abandonnée ou mal défendue par les Grecs, en firent à peu de frais la conquête. * Luitprand l'avoit déja réunie à sa Couronne lorsqu'il s'y arrêta pour aller ranger la Sardaigne sous ses Loix. Dans les intervalles qui précéderent & suivirent le regne des Lombards, elle forma une espece d'état démocratique. Après cette succession, quelquefois interrompue par des maîtres ou des tyrans, elle tomba sous la tyrannie des Sarrazins.

* *Fara.*

Etablissement des Sarrazins.

C'étoit le restes de ces Arabes, qui ayant quitté l'Egypte leur demeure, dompté les Africains, passé la mer Atlantique, subjugué l'Espagne, à la réserve des Asturies, pénétré en Aquitaine, menacé notre patrie & notre religion, qui, vaincus par Charles Martel à Tours, battus à Narbonne, & chassés de la Provence, vinrent

occuper les Isles de la mer Thyrréniene. Soit habitude de cruauté, soit dépit de leur défaite en France, ils saccagerent la Corse, & y répandirent la désolation. L'innocence de l'âge & la douceur du sexe furent de foibles barrieres pour leur brutalité; ils écrasoient les enfans contre les rochers, & plongeoient leurs poignards dans le sein de leurs meres, qui venoient par leurs sanglots leur reprocher ces cruautés indignes. La Corse étoit chrétienne, les Sarrazins en abhorroient la religion; on les vit enfoncer les portes des lieux saints, renverser les autels, massacrer les prêtres avec un plaisir barbare. Emportés par un noble désespoir, les Corses voulurent venger leurs temples & défendre leurs foyers: mais cette résolution fut la cause de leurs malheurs autant que la preuve de leur courage. Leurs ennemis plus forts les battirent en plusieurs rencontres, & en firent un si grand carnage, qu'il y resta à peine la dixieme partie des habitans, s'il faut en croire la tradition que Cyrnœus dit s'être transmise jusqu'au temps qu'il écrivoit.

739. *Ferreras. Hist. Espagnol. Petrus Cyrnæus de rebus Corsicis.*

De rebus Corsicis.

Les victorieux peuplerent le Pays

qu'ils ſavoient dévaſté. Athime leur Roi choiſit Aléria pour ſa capitale, & les Corſes réfugiés au fond de leurs bois errans dans leur patrie, eurent recours, pour ſortir d'un ſi triſte état, aux Princes Chrétiens, avec qui ils avoient quelques rapports & quelques alliances. Mais ils étoient alors malheureuſement obligés de ſe défendre eux-mêmes : d'autres Sarrazins attaquoient Leon dans Conſtantinople; l'Exarque étoit aſſiégé par Luitprand dans Ravenne, & le Pape devoit ſes ſoins au-dedans de Rome, où il venoit de ſe former une conſpitation. Leur délivrance fut réſervée à un bras plus puiſſant & plus redouté de leurs oppreſſeurs. Charles Martel, à qui ils envoyerent une ambaſſade, touché de leur pitoyable ſituation, leur promit d'aller inceſſamment combattre les Maures, ce qui étoit pour lui la même choſe que d'aller les vaincre. Il part avec une armée navale, ſe rend en Corſe, y atteint ces brigands, les bat ſur mer & ſur terre, remporte ſur eux, en trois jours conſécutifs, trois victoires; force, dans la derniere, le camp des ennemis; y tue leur Roi;

Leur défaite par Charles Martel.

met son armée en déroute ; assomme les fuyards, & rend à la Corse sa liberté. Cette action arriva près d'une fontaine qui, en mémoire de cet événement, a retenu jusqu'à ce jour le nom de fontaine de Charles. Après son expédition, il annexa cette Isle à l'empire François, & alla reprendre son projet d'élever sa maison sur le trône.

On l'appelloit le marteau des Sarrazins, parce qu'il les avoit plusieurs fois taillés en piéces. Il venoit de leur porter en Corse des coups terribles, qui les y tinrent dans une longue impuissance. Cependant ils se releverent de leur foiblesse ; & renforcés de quelques colonies Espagnoles, ils se virent en état de produire une révolution, pendant que le jeune Pepin régnoit en Italie. La circonstance de la guerre embarrassante qu'il soutenoit au milieu de son Royaume, leur parut favorable à leurs desseins. Ils ne retarderent plus une entreprise à laquelle ils n'entrevoyoient point d'obstacles, & remirent les naturels du Pays dans l'oppression. Ces peuples souffrans firent parvenir leurs

P. Cyrnæus.

plaintes au Roi, qui, courroucé de voir l'acharnement de la haine que les Maures portoient au nom Chrétien, & les allarmes continuelles qu'ils causoient à l'Italie, jura de faire les derniers efforts pour en détruire la puissance. On prépara, par ses ordres, à Gènes un formidable armement; Adhémar son parent, & Gouverneur de la Ville en son nom, eut la commission de le commander. Il fit tant de diligence, qu'il se montra aux Sarrazins, avant même qu'ils eussent pû se douter de son départ. Frappés de son apparition imprévue, ils se troublent, poussent des cris confus, coupent les amarres de leurs vaisseaux, tâchant de gagner la haute mer, & d'éviter un combat dont l'appareil de la marine Génoise leur fait craindre l'issue. Mais Adhémar empêche leur fuite par ses sçavantes manœuvres, & les charge incontinent avec une impétuosité qui décide la victoire en sa faveur; il n'eut pas la satisfaction d'en jouir; un trait funeste lui ôta la vie pendant qu'il combattoit sur le bord de la galère Prétoriale. Les Centurions, entre lesquels il expira, prennent aussi-tôt

Annales senat. popqueGennensis.

le commandement. Les gens de l'équipage François & Italiens, tous redoublent leur fureur. On remporte une victoire complette sur les Maures; les vainqueurs prennent poste à Aléria, & conduisent en triomphe à Gènes treize vaisseaux qui restoient de la flotte Sarrazine, & que les Génois dûrent recevoir avec une joie mêlée de douleur, puisqu'ils leur annonçoient la mort d'Adhémar.

Il ne se passoit point d'action entre les François & les Maures qui ne fût à l'avantage des premiers, comme si ç'eût été la destinée des Sarrazins de succomber sous l'effort de nos armes. Peu après l'évenement dont je viens de faire le récit, une flotte nombreuse, sortie de la Lusitanie * & de la Tarragonoise, & chargée de Maures qui venoient dans cette Isle ranimer les forces expirantes de leur nation, fut défaite par les ordres de Charlemagne, & les armes de son Connétable Burchard, qui leur tua cinq mille hommes, partie en Sardaigne, où d'abord elle aborda, & partie en Corse où elle fit retraite. Cependant ils conservoient toujours, malgré ces défaites

* Le Portugal & la Catalogne.

Deux cens chevaux, & mille hommes de pied formerent sa petite armée; il partit comptant plus sur sa valeur & sur celle de ses compagnons, que sur le nombre de ses troupes. Anciennement Aléria étoit l'objet principal que les conquérans de la Corse avoient en vue, lorsqu'ils venoient sur-tout de l'Italie. Hugues y aborda de nuit, & renvoya ses vaisseaux, afin que ses guerriers n'eussent de ressource que dans leurs épées. Il surprit la Ville où l'on étoit sans défiance; l'allarme qui suit naturellement les actions imprévues, & la confusion des ténebres ôterent le courage aux Maures. Il en demeura maître, prévenant cependant ce qu'ils auroient pû entreprendre, revenus de leur frayeur, & faisant garder les hauteurs & les avenues. Au premier bruit de cette invasion, Nugulone, le sixieme des Rois Sarrazins qui s'étoient maintenus dans cette Isle, & qui fut le dernier, accourut de Corté, où il se trouvoit alors, dans le dessein de rentrer dans sa Capitale, quel que fût le péril. Hugues voulant éviter les longueurs d'un siége; &, accoutumé aux actions brusques &

788.

hardies, ſortit, lui offrit le combat, lui tua quatre cens hommes, & le mit en fuite. Après ſa victoire, il s'avança dans l'intérieur du Pays, où nombre de Chrétiens, cachés dans les montagnes, vinrent groſſir ſon armée. Il n'arriva depuis que des infortunes à Nugulone. Son vainqueur lui enleva toutes ſes places; aidé du Comte de Barcelonne, que le pape envoya à ſon ſecours, il l'aſſiégea dans Nébio, la ſeule qui lui reſtoit, & l'obligea * de ſe retirer en Afrique, malgré les renforts qu'il avoit reçus du Roi de Tunis.

* *Hiſt. des ſemi-Dieux, pag.* 502.

Cette époque commença la ſouveraineté de Colonne, qui établit ſa puiſſance ſur la ruine du trône qu'il venoit de renverſer. Il ſe fit appeller Comte de Corſe; ſes ſoldats & les habitans le reconnurent & le proclamerent ſous ce titre qui, ſans être auſſi brillant que la Royauté, en étoit la repréſentation. Il fit conſtruire avec une magnificence propre à ce ſiecle, un palais à Venaco, qu'il deſtina à être un lieu de réſidence des Princes de ſon ſang. On le regarde comme le fondateur de pluſieurs égliſes que la

converſion des Maures rendoit néceſſaires, & en particulier de celle de S. Protée à Mariana, * ſur le portail de laquelle on remarquoit encore dans le quinzieme ſiecle les armes de ſa maiſon. Lorſqu'il eut affermi ſon autorité, il ſe rendit à Rome, après avoir confié à Blanc, ſon fils aîné & ſon héritier préſomptif, la régence de ſa nouvelle conquête, & après avoir donné en appanage à Cinarco * ſon ſecond fils, le territoire qui s'étend au-delà des Monts, depuis Calco juſqu'à Bonifacio. Le Pape Paſcal l'accueillit comme un protégé du S. Siége, & lui donna, ainſi qu'à ſes deſcendans, à perpétuité, l'Iſle qu'il avoit conquiſe : mais à condition qu'ils demeureroient ſous la protection de l'Egliſe Romaine.

* *Ancien Manuſcrit d'un Piévan.*

* *Philippini liv. 2.*

Peut-être que Colonne ne reçut que, comme une ſurabondance de droits, le don d'un pays qu'il pouvoit penſer ne tenir que de ſa valeur & de ſes armes : car ſi quelqu'un avoit pû lui en tranſporter légalement le domaine, ce devoit être naturellement Charlemagne, ou ſon petit-fils Bernard, élevé ſur le trône d'Italie va-

cant par la mort de Pepin, & non les Papes dont les titres étoient purement imaginaires. L'un représentoit les Rois Lombards, & l'autre les Empereurs Grecs. Mais, comme il ne vouloit point irriter le souverain Pontife, & qu'il avoit acquis de l'expérience, il dissimula la charge de ces conditions arbitraires d'autant plus volontiers que la fortune l'avoit distingué en lui don-
824. *Philippini.* nant un Royaume. Il finit alors sa carriere qui avoit été aussi longue que brillante ; la mort qui le surprit dans ce voyage le ravit aux grandeurs humaines.

Eugene II & Grégoire IV continuerent d'accorder la protection de la Cour de Rome à Blanc son fils, & de regarder la Corse comme un fief relevant de l'Eglise. Peu s'en fallut dans ces entrefaites qu'il ne perdit ses Etats. Nugulone débarqua à Porto-Vecchio avec une puissante armée auxiliaire du Roi de Tunis ; les Italiens en furent épouvantés. Il parcourut l'Isle en maître, la traita en conquérant. Blanc, accompagné d'un corps de Chrétiens qui fuyoit la supériorité du Maure, se renferma dans

le palais de Venaco, en attendant le renfort qu'il avoit demandé au souverain Pontife. Nugulone investit cette place, & l'assiégea avec toute l'ardeur d'un Prince vaillant qui combat pour sa couronne. Ses travaux avançoient heureusement : il comptoit tenir son rival ; mais ces prospérités perfides ne faisoient que couvrir l'abysme où il alloit se perdre. Blanc & son frere Cinarco, réduits au désespoir, font une sortie vive sur les assiégeans, & ôtent au Roi une vie qui n'avoit été qu'un long amas d'infortunes. La terreur & la consternation passent dans le camp avec la nouvelle de sa mort ; chacun cherche sa propre sûreté dans la fuite. Abdel son fils, qui survivoit à tant de disgraces, essaye en vain d'encourager ses soldats, que la frayeur dispersoit. Il put à peine les rallier sur la montagne d'Aléria, aujourd'hui de Sanpiétro, où la crainte des renforts que Blanc attendoit de la Cour de Rome, & le découragement que la mort de son pere avoit jetté dans les esprits, le déterminerent à chercher de nouveaux secours auprès des Rois d'Afrique. Il se rendit à Tunis ; mais

Philippini Cyrnæus.

auparavant il mit le feu aux villes de Nebio, d'Aléria & de Mariana, dans l'intention de s'emparer plus aisément du Pays à son retour.

Cet incendie, qui nous a privés de plusieurs manuscrits & monumens qui eussent peut-être contribué à l'éclaircissement de cette histoire, ne lui procura aucun avantage. Il ne put reparoître que quatre ans après son départ, & ce ne fut que pour déplorer l'inutilité de ses tentatives. La loi du plus fort avoit prévalu pendant son absence. Blanc, secondé du Comte de Barcelonne, envoyé de nouveau par le Pape, avoit défait quatre mille Maures sur le mont Tenda, où ils étoient rassemblés, & donné le dernier coup à la domination Mauresque.

Le gouvernement de Blanc, qui étoit celui de la douceur même, fut agréable à ses nouveaux sujets; mais ils ne laisserent pas d'être malheureux, parce qu'ils étoient écrasés par les exactions des administrateurs de la Cour de Rome. Ces Officiers exigeoient d'eux, au nom d'une puissance si respectable *, non-seulement le cinquieme de tous les fruits, mais encore la dixme des enfans

* Philippini.

sans payable de cinq à cinq ans; de façon que si celui que le sort rendoit serf de la Cour Romaine venoit à mourir, il devoit être remplacé par celui de ses freres qui le suivoit immédiatement dans l'ordre de la naissance. On appelloit la premiere imposition, une redevance censive, & la seconde, un droit spirituel, une pénitence imposée sur les nouveaux convertis: rien n'étoit assurément plus contraire à l'esprit de la religion & à la bonté paternelle qui a caractérisé le plus grand nombre des Papes. Aussi ne faut-il pas toujours leur imputer ce que les préjugés & les passions ont pu inspirer à quelques-uns de leurs Ministres.

Malgré l'éloignement que des rigueurs aussi déplacées dûrent donner aux Maures pour notre religion; ceux qui avoient échappé de la bataille de Tenda, se voyant abandonnés de leur Prince, embrasserent la loi du vainqueur, & se firent Chrétiens. Mais ils mêlerent au Christianisme mille superstitions qui en corrompirent la simplicité. L'attachement à de vaines observances, une fanatisme décidé,

l'ambition la plus démesurée, sur-tout le brigandage & la cruauté, composoient le caractère de leurs mœurs. Blanc & sa postérité régnerent sans interruption, non toutefois sans inquiétude de la part des Sarrasins d'Afrique, qui jaloux de leur bonheur, troublerent souvent leur repos, & attaquerent leur puissance : ce furent leurs fréquentes invasions qui firent naître à un Seigneur Pisan, appellé le Comte Boniface, un de ces projets hardis qui ne peuvent être enfantés que par des héros. Il étoit (*a*) Gouverneur de l'Isle, pour Louis le Débonnaire, non qu'il y commandât en chef, les Colonne en étoient les Souverains ; mais, autant que l'examen des faits & leur comparaison avec l'ordre des dates me l'a fait connoître ; ce devoit être un fameux guerrier que l'Empereur avoit envoyé en Corse pour en soutenir les habitans & les défendre contre les irruptions des Sarrasins. Tout trembloit en Italie au nom de ces barbares ; ils

Exploits du Comte Boniface de Pise.

(*a*) M. le Noble, Relation de l'Etat de Gènes.

y veoient fondre de temps en temps comme des nuées fatales ; la Sicile particuliérement gémissoit alors dans leurs fers. Touché de son esclavage, ainsi que du péril commun à tous les Chrétiens du midi de l'Europe, Boniface, après avoir associé son frere Pertaire à son dessein, se transporte en Afrique avec une armée de Corses & de Toscans, attaque les Maures dans leurs foyers, les défait en quatre rencontres entre Utique & Carthage. Ceux qui opprimoient l'Italie, abandonnant alors leur conquête, accoururent pour défendre leur Pays : c'est ce que Boniface vouloit. Ayant rempli heureusement son objet, il revint triomphant en Corse, chargé des dépouilles des vaincus, * dont il fit construire Bonifacio. La renommée porta en tous lieux la gloire de son expédition, on le regardoit comme un autre Scipion qui avoit délivré l'Italie par la même hardiesse & la même bravoure. Il faut croire que ce grand homme étoit mort ou employé ailleurs, lorsque les Sarrazins reparurent en Corse quelques années après, il auroit empêché leur ravage & l'émi-

828. *Gio Batesta Marzo Laccio.*

* *Platine Vie de Grégoire IV.*

Pierre Cyrnæus. gration de ces familles qui, occupant les places voisines de la mer, allerent, pour éviter le fer & le brigandage des Barbaresques, occuper la Cité Léo-
850. nine, fauxbourg de Rome, où les reçut Leon IV, qui l'avoit fait bâtir.

Les Colonne, pendant ces révolutions, continuoient de s'asseoir sur le trône qu'ils avoient fondé. Blanc eut quatre successeurs qui furent ses descendans en ligne directe. Rolland, Rodolphe, Gui, & Henri surnommé le Beau Monsieur, *il Bel Messéré*, à cause de sa haute mine, & de son aimable figure. C'est lui qu'un Empe-
Philipini. reur, dont l'histoire ne rappelle pas le nom, fit Chevalier, & à qui, circonstance remarquable, il confirma la possession de la Corse, d'où l'on doit inférer que les Papes, selon l'opinion de ce temps, n'y avoient d'autre influence que celle de la protection. Le même Empereur accorda la même décoration militaire à plusieurs nobles de l'Isle, nomma des Juges généraux à l'instar de nos Comtes qui rendoient la justice en France sous la premiere & la deuxieme race de nos Rois, confirma les Barons dans leurs

Baronnies, & aux Cinarchesiens qui étoient les premiers Princes du Sang, tout le domaine que nous avons dit leur appartenir en vertu du partage qu'Hugues avoit fait en faveur de Cinarco son second fils, le chef de leur branche.

Henri étoit adoré de son peuple qu'il s'appliquoit de rendre heureux. On peut dire qu'il en fût le libérateur lorsqu'il lui eut procuré l'abolition de la dixme des enfans que Rome exigeoit *Philippini.* avec empire. Il avoit envoyé pour cet effet auprès du S. Siége l'Evêque d'Aléria, dont la capacité lui étoit connue. Le Pape, instruit par les éloquentes représentations du sçavant Prélat, se hâta d'abroger une loi odieuse qui déshonoroit la thiare, & dût marquer son indignation contre l'avarice des Officiers de la Cour Romaine, qui avoient osé établir une contribution exécrable aux yeux même des tyrans. La nouvelle en fut reçue avec des transports de joie; le nom de Henri voloit de bouche en bouche; on ne parloit que de ses vertus & de ses bienfaits, lorsque l'orgueil des Tralavetins amena une dispute que

suivit sa mort & celle de ses fils.

Le Comte Forté de Cinarca prétendoit que les châteaux de Tralaveto & de Cauro avoient été bâtis dans l'étendue de sa jurisdiction, & qu'ils en relevoient. Les Tralavetins s'opposerent aux prétentions de Forté, qui porta le procès devant Henri, afin qu'il le jugeât en qualité de Magistrat suprême. Ce Prince juste, accompagné de ses enfans, alla sur les lieux pour s'instruire plus exactement des moyens qu'on mettoit en cause. Les Tralavetins, pressentant que sa décision leur feroit défavorable, prévinrent son jugement, & le firent assassiner par un
1000. Sardiot, lorsqu'il examinoit les bornes
Philippini. de leur territoire; ils ne s'arrêterent point à ce forfait. Pendant que Forté poursuivoit le parricide, ils se saisirent eux mêmes des Princes qui étoient au nombre de sept, tous jeunes, hors d'état de se défendre, & leur ôterent la vie avec le fer détéstable qui avoit servi au meurtrier de leur pere.

Mort tragique de Henri, le dernier Colonne sur le trône.

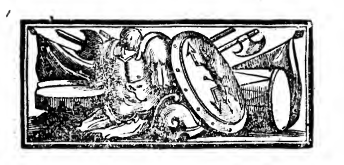
Ces noirs attentats firent horreur à tous les Corses, & exciterent la vengeance publique; les Comtes, Barons, Gentilshommes & leurs gens,

vinrent en foule de tous les cantons au palais de Venaco. La Comtesse veuve de Henri se mit à la tête de cette brave noblesse qui frémissoit de fureur. On alla attaquer les Tralavetins dans leurs châteaux, on mit le feu à celui de Tralaveto, & tous les assiégés y périrent dans les flammes; celui de Cauro fut rasé jusqu'aux fondemens. On y fit prisonnier le Châtelain Piso, qui échappa seul de la proscription; mais, en lui faisant grace, on le dégrada de noblesse; le nom de Talavetin lui fut interdit, & on condamna tous ses descendans à vivre dans l'obscurité de la roture.

Cependant le peuple étoit inconsolable d'avoir perdu le meilleur des Princes, chacun regrettoit en lui le pere de la patrie, & le bienfaiteur de tous les citoyens. Après que les larmes du cœur eurent exprimé la douleur publique, on supposa, par une tendre superstition bien propre à honorer la mémoire de Henri, qu'on avoit entendu au jour & au moment de sa mort, une voix qui disoit dans les airs : Il est donc mort le Comte Henri, ce beau Monsieur ! malheur à la Corse,

ses maux à l'avenir iront toujours croissans : *è morto il Contè Arrigo, bel Messéré ! è Corsica sarâ di male in peggio.*

Fin du Livre premier.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,

Depuis ses premiers habitans jusqu'aujourd'hui.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

La Corse tombe dans l'anarchie ; les Pisans y regnent ; les Génois en font la conquête ; leur politique ; leur ag-

grandissement ; leur souveraineté acquise légitimement par le suffage universel des Barons & des Communes ; ils résistent aux Papes, aux Pisans, aux Rois d'Arragon & aux Factieux ; cédent leurs droits à la Mahona ; siége de Bonifacio ; diéte générale de Lago-Benedetto ; où la Corse reconnoît pour sa Souveraine la maison de S. George qui achete les droits de quelques particuliers sur cette Isle, & les prétentions de la Cour de Rome ; révolutions causées par Thomassin de Campo Fregoso, par les Ducs de Milan & le Comte Gerard ; défaite & mort de deux fameux chefs de parti.

L'ÉVENEMENT fut conforme à cette prétendue prophétie qu'avoit imaginée un peuple superstitieux dans l'excès de la douleur que lui causoit la mort de son Prince. Une peste affreuse enleva la Comtesse veuve du dernier Souverain, & Dame Romaine de la maison Torquati. Forté, Comte de Cinarca, périt des traits de la même maladie. Alors son fils Antoine, dont la vacance du trône réveilloit l'ambition, voulut y monter comme issu de

Philippini.

Cinarco, second fils d'Hugues, & étant aux droits de Blanche son épouse, fille unique de Henri. Mâlaspina Pinasco y prétendit de son côté en qualité de neveu maternel du feu Comte. D'autres concurrens, fiers de leurs richesses, & les regardant comme les meilleurs titres, aspirerent à régner sur tous les autres, par la raison qu'ils étoient plus puissans & plus considérables. L'opposition d'intérêts mit les armes à la main des co-prétendans, & produisit des fureurs. La jalousie d'autorité eut des suites si violentes, que, malgré le respect dû à la mémoire de Henri, les Anticinarchesiens ruinerent le palais de Venaco, pour ôter aux regards de Blanche les traces de ses ancêtres, & briser le sceptre jusques dans les mains d'Antoine, qui avoit plus que personne le droit de le tenir. Les Seigneurs, qui n'avoient point de dessein formé, se cantonnoient dans leurs terres, où ils affectoient l'indépendance. Néanmoins, comme il n'y avoit aucun d'eux qui ne désirât de parvenir au plus haut rang, chacun cherchoit l'aggrandissement de son crédit dans l'augmentation de ses vassaux. On vit, ce qui arrive ordinairement

La Corse tombe dans l'anarchie.

dans les tems d'anarchie, des fortunes élevées tour-à-tour, & anéanties par la victoire. Les Barons, qui composoient la grande noblesse, ces descendans des Savelli, des Nasica, & autres Capitaines qui avoient aidé Hugues Colonne dans sa conquête, troublerent l'Isle par le choc de leurs jalousies & de leur ambition. Leurs châteaux devinrent des places d'armes sur lesquelles le peuple ne jettoit que des regards tremblans. Ecrasé par leur tyrannie, foulé par leurs discordes, ce peuple, qui dans tous les Pays a toujours été rendu si malheureux par les Grands, forma pour lors un gouvernement populaire sous le nom de Terres de Communes, & se choisit des chefs qui le protégeassent contre tant d'ennemis naturels. Tandis qu'il élevoit ainsi des barrieres capables d'arrêter ses oppresseurs, ceux du cap Corse, libres eux-mêmes sans obstacle, parce que les grandes maisons de leur Pays étoient éteintes, & qu'ils n'avoient plus de tyrans, résolurent de mettre leur petit Etat en République. Gènes, à qui ils s'adresserent pour avoir des loix, leur donna de sçavans Jurisconsultes; mais ces Magistrats eurent l'a-

dreſſe de ſe rendre les Seigneurs des Cantons qu'ils venoient inſtruire, & furent comme des pierres d'attente qui ſervirent dans la ſuite aux Génois pour l'édifice de leur ſouveraineté.

Pluſieurs années ſe paſſerent dans ce bouleverſement qui plaçoit les uns & déplaçoit les autres. Les Communes toujours attachées à leur liberté, & voulant s'en aſſurer davantage la poſſeſſion, demanderent à Grégoire VI des protecteurs plus puiſſans que ceux qu'elles avoient élus elles-mêmes. Le Pape leur envoya le Marquis di Maſſa di Maremma qui, rempli de ſageſſe & de valeur, vint à bout d'appaiſer les troubles, & mourut dans la ſeptieme année de ſon miniſtere, lorſqu'il achevoit à peine la pacification générale, trop tôt pour le bonheur de la Corſe; car les Barons, dont il avoit bridé la tyrannie, en renouvellerent les excès après ſa mort, & forcerent les peuples de s'adreſſer de nouveau au S. Siége, qui leur envoya ſucceſſivement cinq Gouverneurs dont l'un étoit de la maiſon Savelli. Ils conduiſirent les affaires avec une autorité peu reſpectée, & conſéquemment peu utile à l'Etat. On ſe plaignoit tantôt de leur

1071. *Philippini lib. II.*

grande jeunesse & de leur inexpérience; tantôt de leur avidité & de la hauteur de leur commandement; de sorte que, fatigué de ces plaintes importunes,

1091. 28 de Juin. *Fleury, Hist. Ecclésiast.* Urbain II céda la Corse à la République de Pise florissante alors, à la charge de payer au palais de Latran une pension féodale de cinquante livres, monnoie de Lucques.

Les Pisans y regnent.

Son regne fut au gré des nationaux, & favorable aux beaux arts; elle mit tant de douceur dans son administration, que chacun, par une heureuse illusion, ne croyoit suivre que ses volontés propres. On éleva par ses soins des ponts, des temples, & d'autres monumens rares sous les dominations tyranniques. Tel fut l'usage d'une puissance qu'elle consacra entiérement au bonheur des peuples & à la gloire du Royaume qu'on avoit dans toute son universalité soumis à son empire. Car elle y avoit des établissemens avant que le Pape lui en eût fait donation. Une de ses flottes, que le gros temps y avoit jettée, avoit envahi quelques places abandonnées à la merci du premier conquérant. On attribue à cette invasion l'origine de ses longues inimitiés avec Gènes qui, se voyant avec

dépit prévenue par sa rivale, ne respira plus que l'occasion de la chasser d'un Pays où elle vouloit seule donner la loi. Les Paroisses de Pievé & d'Istria mécontentes des Pisans, qui, pour des raisons extraordinaires, étoient forcés de leur imposer de nouvelles taxes, seconderent ses desseins envieux, & inviterent le commandant de deux galères Génoises qui rangeoient alors la côte à soutenir leur rebellion. Il leur prête secours, bannit les Magistrats, se rend maître des deux Seigneuries aspirant à de nouvelles conquêtes; mais la valeur de Guillaume la Rocca, à qui on eut recours, l'empêcha d'étendre plus loin le progrès de ses armes. Ce ne fut que long-temps après que ces deux Républiques s'ébranlerent avec quelque violence en Corse, lorsque les Génois eurent chassé de Bonifacio la colonie de Pisans qui s'y étoit formée, époque que j'ai rapportée à l'année 1195 sur l'autorité de Marzolaccio, dont la chronologie m'a paru plus exacte & mieux d'accord avec les événemens postérieurs que celle des autres écrivains.

1112.

Les Génois en font la conquête.

Philippini lib. II.

Un vaisseau Génois ayant abordé par hazard à Bonifacio, prit tout-à-coup

la résolution de s'en emparer à la faveur des réjouissances publiques qu'y causoit la noce d'un citoyen considérable. La joie n'est jamais soupçonneuse ; on ne se défia point des gens de l'équipage qui prirent terre, & l'on ne crut point qu'ils pussent être amenés par d'autre motif que celui d'une curiosité ordinaire en pareilles rencontres. Cependant les Génois, qui tenoient leurs armes cachées sous leurs habits, saisirent le moment favorable, massacrerent la garde du château, & tomberent sur les habitans surpris & désarmés qu'ils obligerent d'abandonner leur Ville.

1195.

Cet événement fit des sensations contraires sur les puissances Belligérentes. Pise le taxa de trahison honteuse, Gènes l'appella un heureux artifice ; elle mit garnison dans la place, & y envoya une colonie sous la direction d'un Podestar. Les priviléges lui furent prodigués ; on l'exempta de gabelle & de toute autre imposition ; on lui permit même de se gouverner par des loix qui lui fussent propres. * Le but de tant d'exemptions & de franchises fut d'y favoriser la population, & d'offrir un appas aux autres Cités ;

* *Braccellus dans son premier livre des guerres d'Espagne.*

artificieuse politique de laquelle ils eurent tout lieu de s'applaudir, & qui régla désormais leur démarche, ainsi qu'elle avoit inspiré leurs projets. Ils se déclarerent les protecteurs de la multitude qui, étant le plus grand nombre, est plus nécessaire aux conquérans; &, masquant leur ambition des dehors de la justice, ils parurent compatir aux besoins & aux souffrances du peuple.

Leur politique.

Ne voyant pas qu'on le trompoit, parce qu'il devient aveugle dès qu'on le flatte, le peuple, fier de ce nouvel appui, le réclama contre la noblesse qui l'accabloit de sa puissance, & accepta ses protecteurs pour Souverains. Il est vrai qu'une partie de cet ordre nomma dans la suite Comte ou Juge, le fameux Sinnucello de la Rocca, fils de Guillaume, célèbre à Pise par ses services militaires, & sa victoire sur un François nommé Lordan, le plus terrible des guerriers; mais ce Juge de la Rocca ayant trouvé en Corse deux partis qui s'opposerent également par envie à sa grandeur, celui des Génois & celui des Pisans, s'étoit rangé du côté du plus fort, après les avoir longtemps tous deux combattus, & avoit

Premier suffrage des Communes.
1217.

embrassé la cause de la République de
1259. Gènes. Des exemples de cette nature devoient avoir des suites sur des imaginations ardentes. Gènes en gagna beaucoup de partisans. Quelques années après la ville de Calvi, que les Avogari di Nonza ne pouvoient s'attacher ni défendre, frappée de ces progrès, & d'ailleurs éblouie du bon-
Leur aggrandissement. heur des Bonifaciens, résolut de se donner sous les mêmes conditions aux Génois, qui, en effet, la revêtirent de toutes les concessions dont ils avoient avantagé Bonifacio. Ces adroits Républicains, aggrandis sur les ruines de leurs rivaux, s'acheminoient ainsi à pas sûrs vers la Monarchie qu'ils envisageoient depuis long-temps, & qu'ils ne perdoient jamais de vue.

Lorsqu'ils eurent affoibli la noblesse par les mains du peuple, ils l'engagerent à se dépouiller elle-même sous le spécieux prétexte de la protéger. Les conjonctures étoient favorables à cet essai politique : car depuis l'extinction de la branche aînée des Colonne l'envie de dominer entretenoit parmi les Barons, comme nous l'avons dit, des divisions continuelles. Les uns considérant les révolutions ordinaires au

fort des armes, & craignant pour leur domaine, chercherent leur sûreté à l'ombre d'une Puissance capable de le leur garantir. Il fallut aux autres plus ambitieux un secours qui augmentât leur force, & autorisât leur brigandage. Entraînés par leurs besoins ou par leurs passions, plusieurs implorerent la protection de Gènes, & lui céderent la directité de leurs fiefs, pourvu qu'elle leur en laissât le domaine utile. Elle accorda volontiers une protection qui lui assuroit la source des droits seigneuriaux; en conséquence elle reçut dans la personne de ses représentans l'hommage d'Arriguccio, de Rineri de Cinarca & de quelques autres : mais l'événement qui l'intéressa davantage, fut le retour du Juge de la Rocca, qui, après avoir abandonné son parti, avoit été élevé par le peuple, dont il étoit l'idole, au généralat le plus étendu, & qui, malgré la décadence de sa fortune, conservoit encore un reste de son crédit immense. Il lui jura fidélité entre 1280.
les mains de Pierre-Mathieu Doria, *Philippini*
Podestat de Bonifacio, & lui promit *lib. II.*
un attachement éternel.

Elle avançoit ainsi à force de saga-

cité l'exécution de son dessein ; & ne donnoit rien au hazard de ce qui pouvoit être le fruit de sa prévoyance. Son objet pourtant étoit encore loin de l'état où elle se trouvoit, puisqu'il lui restoit à gagner l'universalité des Barons : écraser les foibles, & ménager les Puissans, furent les moyens qu'elle mit en œuvre pour y parvenir. Usant néanmoins de plus de finesse que de violence, engageant les Corses à se forger les chaînes qu'elle leur imposoit, exerçant son art à rapprocher avec profit les conjonctures. Elle les mena au point que tous les Barons, malgré leur aversion de toute dépendance, se déterminerent à la recevoir pour leur Souveraine. Luc Doria, qui eut dans cette occasion le titre de Vicaire général, reçut leur serment de fidélité. Le Notaire Jacques de Semenza fut chargé de l'inscrire & de l'insérer dans les fastes de Gènes. Telle fut la forme qu'elle donna à ce fondement du droit public. Il falloit cependant contenir cette nombreuse noblesse sujette à l'inconstance & à l'inquiétude. Le Maréchal Gottifredi, qui en eut la commission, s'en acquitta avec réussite, & laissa pour son

Leur souveraineté acquise légitimement par le suffrage des Barons. 1289.

Lieutenant, selon les ordres qu'il en avoit reçus, Guillaume II de la Rocca, qui, étant d'une grande maison, & déclaré hautement pour les Communes, paroissoit plus important & plus agréable à la République.

Il n'y avoit que les Pisans capables d'arrêter les accroissemens de sa puissance. Gènes & Pise, enrichies par leur commerce, étoient devenues des Etats considérables dans le monde; leurs prétentions respectives sur l'isle de Corse avoit, comme nous l'avons dit, allumé entr'elles une haine irréconciliable, elles se firent la guerre pendant plus d'un siécle. Le sort qui commença par favoriser les Pisans, finit par leur être désastreux. En vain les Papes interposerent leur médiation pour réconcilier ces deux Républiques: Innocent II eut beau ériger les Evêchés de Pise & de Gènes en Archevêchés, & donner à chacun pour suffragans quelques Evêques de Corse, cet arrangement propre à fixer l'ordre des jurisdictions Ecclésiastiques, laissoit toujours indécis le fond de la dispute que les armes d'Hubert Doria purent seules terminer. Je veux parler de cette victoire navale par laquelle il

détruisit les forces & les espérances des Pisans, & donna lieu à ce bon mot: que si dorénavant on vouloit voir
** Moreri.* Pise, il falloit aller à Gènes. *

Les vaincus forcés par leur défaite, abandonnerent la Corse aux victorieux par un traité solemnel. Mais plus aigris depuis leur impuissance, ils tâcherent de leur susciter des ennemis, & céderent à Urbain IV l'Isle qu'ils avoient reçue d'Urbain II. Cession nulle à tous égards; ils ne pouvoient pas disposer d'un Pays qu'ils n'avoient plus, & auquel ils avoient formellement renoncé. Rome ne se chargea point de leur vengeance. Les troubles qui, alors agitoient l'Eglise, ne permettant pas aux Papes de multiplier leurs soins, engagerent Boniface VIII
1303. à donner l'investiture de cette Isle à Jacques II Roi d'Arragon, qui envoya l'Infant Alphonse pour la conquérir; mais les Génois résisterent aux armes du jeune Prince, & l'obligerent de retourner en Castille. Guillaume de la Rocca, qui avoit embrassé son parti, fit de vains efforts pour le soutenir dans son expédition. Il fut lui-même immolé au ressentiment des Génois qui le punirent de son incons-

tance. Quoique l'invasion de l'Infant eût été sans aucun succès, elle ne laissa pas d'être funeste à la République, en ce qu'elle jetta de nouvelles semences de troubles, & réveilla l'humeur remuante des Barons. Mais les suites lui en furent avantageuses. Impatients de leur tyrannie, le peuple éleva au Généralat Sambuccio tiré de son ordre, & aussi distingué par son mérite qu'obscur par sa naissance. Les Barons n'oserent point se commettre avec un homme dont ils connoissoient l'habileté & la fureur dans les combats. Il mit à leurs passions des barrieres qui furent respectées. Cependant la crainte de ne pouvoir également dans la suite contenir l'impétuosité de ces torrens, le détermina à chercher des appuis. Il se soumit pour cette raison, & au nom des Communes, à la République de Gènes, à condition que les Corses ne payeroient que vingt sols par feu, sans aucune autre charge ni réaggrave. Elle leur conserva leurs priviléges, ainsi qu'elle avoit laissé aux Seigneurs leurs seigneuries, & leur envoya Jean Bocca-Negra en qualité de Gouverneur. Ce seroit ici le lieu de faire observer les premieres traces

1359. *Philippini lib. III.*

Nouveau suffrage des Communes plus authentique.

de législation qu'on y découvre plus distinctement, si je n'avois traité l'article des loix à part dans le dessein de le produire dans un plus grand jour ; je me contenterai de représenter la République souveraine de l'Isle de Corse par le suffrage libre & volontaire tant des Communes que des Barons. Elle fut bien traversée par l'élection de quelques Comtes, mais leur autorité illégitime & passagere étoit rarement générale. Ces Comtes, les uns nationaux, élus par un parti de Barons ou de peuple, les autres étrangers & introduits par leurs intrigues, étoient soutenus tantôt par les Rois d'Arragon, tantôt par les Républiques de Pise & de Toscane, quelquefois par les souverains Pontifes, souvent par la faction des Caporaux, (*a*) enfin par leur propre audace. Ils entretinrent une guerre presque continuelle contre la République de Gènes, qui,

(*a*) C'étoient des Gentilshommes nommés Caporali, parce qu'ils servoient d'Officiers Majors dans les nouvelles levées. Ils furent encore choisis pour être les Directeurs du gouvernement économique de l'Isle, & devinrent les chefs d'un grand parti.

excédée

excédde des dépenses qui en étoient la suite, abandonna ses droits à une compagnie formée alors sous le nom de *Mahona*. Elle étoit composée des chefs des plus puissantes maisons de Gènes, qui contribuerent de leurs propres frais à la pacification de l'Isle. Nous remarquerons que les troubles excités par ces intrigans leur furent toujours funestes. Le premier qui parut sur la scène étoit Henri de la Rocca, fils de Guillaume, héritier de ses passions. Ses liaisons avec la Cour d'Espagne, & la rapidité de ses conquêtes qui réduisirent les Génois aux seules places de Calvi, de Bonifacio & de S. Colomban, ne l'empêcherent point de devenir, comme son pere, la victime de l'ambition qui le dévoroit. Leonello Lomellino son successeur dans une carriere si dangereuse, n'y trouva pas la mort, il est vrai, mais il s'y couvrit de ridicule. Il avoit mis dans ses intérêts le Gouverneur François de Gènes alors soumise au Roi, en lui faisant accroire qu'il s'étoit ruiné dans la compagnie de la *Mahona*, pour avoir fourni à l'entretien de la Corse. Il s'en fit donner le gouvernement, & y parut accom-

Philippini lib. III.

Cession de l'Isle à la Mahona.

1401.

Philippini. pagné d'un faste royal, disant, avec une puérile affectation, que tous les habitans, les animaux, les fruits, lui en appartenoient en propre. Indignés de son arrogance, les peuples refuserent de le reconnoître, & l'obligerent de se retirer avec la honte d'avoir échoué dans son entreprise. C'est alors que Vincentello d'Istria, fils de Ghilfuccio d'Ornano, commençoit sa grande réputation; il s'avança vers la gloire à travers le tumulte des factions noires & rouges qui nâquirent de son temps, & malgré l'opposition des Caporaux qui lui furent quelquefois contraires, joua un rôle brillant & longtemps heureux: mais, par une fatalité toujours attachée aux ennemis de la
Philippini. République, il se vit dans sa vieillesse abandonné de la fortune, & fut enfin décapité à Gènes. Abraham de
1420. Frégose qui, dans ces entrefaites, avoit voulu s'approprier l'Isle dont on l'avoit fait gouverneur, expia dans la prison l'abus énorme de la confiance qu'on avoit mise en lui. La mort ou les disgraces étoient le sort de ces esprits ambitieux & entreprenans; mais Gènes n'avoit pas plutôt dompté un ennemi qu'il en pa-

roissoit d'autres : on en vit un cette même année du rang le plus élevé. Alphonse V, Roi d'Arragon, prétendant avoir droit à la possession de cette Isle, en vertu de l'investiture qu'il en avoit reçue du Pape, indisposé d'ailleurs contre Gènes attachée au parti de Louis d'Anjou, unit sa vengeance à son intérêt, & aborda en Corse avec une armée navale composée d'Arragonois, de Vénitiens & de Castillans, portés par treize galères & autant de vaisseaux de haut bord. Les intelligences qu'il entretenoit avec les plus factieux des Barons, donnerent des facilités à ses armes, il prit Calvi, & assiégea Bonifacio dont il barra le port avec une partie de sa flotte. Les habitans se défendirent jusqu'à l'extrémité avec un courage héroïque. Averti de leur belle défense & de leurs périls extrêmes, le Doge fit les derniers efforts pour les secourir à temps. Il engagea sa vaisselle & ses pierreries; on arma à la hâte sept gros vaisseaux, dont Jean-Baptiste Fregose eut le commandement. Le hazard des circonstances servit si bien l'amiral Génois, que, surmontant les difficultés qui paroissoient invincibles,

1420. *Philippini lib. III. Marzo-laccio.*

Siége de Bonifacio.

il jetta un convoi dans la ville de Bonifacio à la vue d'Alphonse, dont il rendit inutile par ce moyen la supériorité des forces navales. J'omets les ressources dont M. le Chevalier de Mailli dit qu'userent les Génois, parce qu'il m'a semblé qu'elles avoient un air romanesque. Quoiqu'il en fut des causes, l'événement est certain que le Roi d'Arragon leva le siége, & se retira en Sicile consterné du mauvais succès de son expédition, où quantité de gens de marque furent tués, entr'autres Oder de Lusignan, frere du Roi de Chypres. Les habitans de Calvi massacrerent la garnison qu'Alphonse avoit laissée, & se remirent sous la domination des Génois.

Echappée de ce péril, la République en rencontra un autre plus dangereux par les suites qu'il annonçoit, quoique
1447. *Philippini.* moins considérable en lui-même. Nicolas V venant d'être nommé au souverain Pontificat, envoya le frere Jacques de Gaïeta occuper, en qualité de Commissaire du S. Siége, les forteresses de Bastia, de Biguglia & de Corté. Ce Pape né Génois, & fort lié avec la maison qui dominoit alors dans sa patrie, céda à Louis Fregose,

qui vint le voir à Rome, ses droits sur la Corse, & les places qu'il venoit de faire occuper en son nom. Il étoit à présumer que Louis démembreroit cette possession des autres domaines de Gènes, & qu'il s'en feroit un Etat particulier. Les Fregoses ayant terrassé les Adornes, pouvoient en ce temps tout entreprendre; mais le bonheur de la République croissant à mesure de ses dangers, elle affermit ses droits, par ce qui sembloit devoir naturellement les éteindre.

Louis monta au rang de Doge vacant par la mort de son frere Janus, 1448.
& donna l'administration générale de *Philippini lib. III.*
la Corse, où il ne pouvoit rester, à Galéas de Campo Fregoso son cousin, qui eut l'adresse d'acquérir quelques places, ou d'en tenir quelques-unes en son nom. Un corsaire Catalan arrive au port de S. Florent, Galéas allarmé, & craignant qu'on ne lui enleve sa proie, se détermine à la remettre à la République. Louis imite son exemple, malgré son attachement excessif pour ses possessions, & tâche de faire oublier, par cet air de patriotisme, les cruautés qui avoient été le prix de sa fortune. Si Gènes avoit elle-même ar-

rangé les événemens, elle n'auroit pû se les rendre plus favorables. Cet endroit essentiel de l'Histoire mérite que nous entrions dans un plus grand détail.

Diéte générale à Lago-Benedetto. 1450.

La Corse, délivrée des ennemis du dehors, se voyoit déchirée par ses propres citoyens; de proches parens sans respect pour le sang qui les lioit, donnoient le scandale de ces animosités réciproques; les guerres qui en résultoient étoient sans fin, parce que Gènes n'en pouvoit appaiser le tumulte, embarrassée qu'elle étoit de ses intrigues, & partagée en plusieurs factions. Le besoin de délibérer sur le remede qu'on apporteroit à des maux toujours renaissans, fit convoquer une assemblée générale à Lago-Benedetto, où le vœu unanime de la nation fut de se soumettre à la maison de Saint Georges, (*a*) qui formoit avec la Ré-

(*a*) Cette maison, qui forme comme un Etat dans un Etat, est un dépôt sacré de toutes les facultés des Citadins, & fut établie de cette maniere. Le trésor de l'Etat se trouvant épuisé par de grandes & continuelles guerres, on résolut d'emprunter des sommes considé-

publique deux Puissances indépendantes l'une de l'autre dans le même

---

rables, & d'engagner les revenus des impôts publics; de sorte qu'au lieu d'assigner, comme l'on fait en France, des rentes sur les gabelles de la Ville, Gènes céda l'impôt même de la gabelle, & d'autres droits à ses créanciers, afin qu'ils pussent les recevoir, & se payer par leurs propres mains. Pour en faciliter l'exécution, on leur promit de former entr'eux un conseil de quatre cens Directeurs; de tirer de ce conseil un Magistrat, huit Protecteurs, & d'autres moindres Officiers qui prennent le soin de faire entrer aux coffres de S. Georges les impôts cédés, & d'en faire la répartition entre les créanciers de la République, chacun à proportion de son dû, avec pouvoir de juger souverainement, selon les loix de l'Etat, tous les procès civils & criminels qui naissent à ce sujet. La bonne foi est tellement gardée entre la République & cette maison, qu'en quelque nécessité où se soit trouvé l'Etat, on n'a jamais proposé de toucher à ces revenus sacrés, & que les rebelles même les plus criminels & les étrangers en guerre avec la République, ont toujours été réguliérement payés des intérêts de leur fond. Maxime, politique & sage, qu'on ne peut trop louer, & qui a si bien maintenu cette maison, que les deniers, non-seulement de tous les particuliers Génois, mais d'un nombre infini d'étrangers, y sont entrés, & qu'elle se trouve inépuisable d'argent & de crédit. *M. le Noble, Relation de Gènes.*

Etat. Son crédit & ses richesses, la sagesse de sa régie, & la fidélité connue de ses engagemens, donnerent lieu d'espérer aux Corses qu'ils seroient heureux sous son empire, & qu'ils y vivroient sous la protection des loix. En conséquence ils envoyerent une ambassade à Gènes pour rendre leur soumission plus solemnelle & plus authentique. Galéas s'y rendant en même temps que les Ambassadeurs, y proposa la vente de ses places & l'abdication de son gouvernement. Louis, entraîné par son exemple, offrit de renoncer à ses droits moyennant certains dédommagemens qu'il demanda aux acquéreurs. Il assembla le Sénat, & lui représenta qu'étant essentiel au bien commun & à la liberté publique menacée par le Prince Arragonois, que la Corse ne sortît point, de l'administration Génoise, il falloit, pour en empêcher l'aliénation, la céder à la maison de S. Georges recherchée par les insulaires, plus capable de maintenir son autorité, & de repousser les armes d'Arragon & de Naples, que la République appauvrie par ses malheurs; en même tems il déclara qu'il lui transportoit tous les droits que Ni-

colas V lui avoit cédés. Acceptant l'offre des insulaires, la renonciation de Louis, l'abdication de Galéas, & payant d'une grosse somme d'argent les cessions particulieres, la maison de S. Georges acquit une souveraineté que tout concouroit à rendre absolue & légitime. Ses administrateurs voulant donner une forme d'inamovibilité au gouvernement, réglerent avec les Ambassadeurs de Corse certaines loix & statuts qui s'observent encore de nos jours, disoit Philippini, *le leggi è capitoli con che Corsi havevano à governarsi i quali anco hoggi di s'osservano.* Les Corses, devenus ensuite mécontens de Gènes, ont prétendu, surtout dans les derniers temps, n'être que des sujets conventionnels, & n'être plus en conséquence tenus à leur serment depuis que leurs Souverains avoient violé les *pacta conventa*, & le concordat passé entre les deux nations. Il est certain que la maison de Saint Georges leur confirma leurs anciens privilèges; mais il n'est point vraisemblable qu'elle ait accepté la souveraineté qu'on lui offroit à une condition moins avantageuse que celle de la République, ni qu'elle ait ref-

La maison de S. Georges souveraine de Corse.

Lib. III.

traint son autorité autant que ses rebelles auroient voulu le faire accroire. A l'égard du concordat dont on rappelle le témoignage, je n'ai point rencontré dans l'histoire des vestiges suffisans pour le constater.

Les nouveaux Souverains firent prendre possession de la Corse par Jean-Baptiste Doria, qui reçut des Officiers de Galéas, Bastia, Biguglia & Corté ; de ceux de la République Calvi & Bonifacio. Il tint une assemblée à Biguglia où l'on ratifia les réglemens arrêtés à Gènes, mit des garnisons & des Commandans dans les places au nom de ceux qui l'avoient commis, & nomma pour son Lieutenant *Michelè dé Germani*, Evêque de Mariana. C'étoit un Prélat sage, capable d'affaires, instruit de celles de Corse, plein de droiture dans ses intentions, & de souplesse dans sa politique, porté à la paix, & d'un esprit conciliant. Le Doge Louis l'avoit donné à Galéas de Fregose pour l'éclairer de ses conseils, & pour guider sa jeunesse. Il entretint le calme dans la partie d'en-deçà, & appaisa au-delà des monts l'agitation des esprits qu'échauffoit le parti Espagnol. François &

Philippini lib. III. 1453.

Vincent d'Istria, Raphaël della Rocca, qui en étoient les arcs-boutans, cédant à ses insinuations & à ses bienfaits, prêterent serment de fidélité entre ses mains; de sorte que Selvago de Selvagi, le premier Gouverneur envoyé par la maison de S. Georges, trouva les difficultés applanies, & le vice-Roi d'Aragon dans la nécessité d'évacuer la Corse. S'il y resta encore quelques factieux, Doria, qui revint au printemps, les dissipa de sa seule présence; il n'eut qu'à se montrer au-delà des monts pour réduire Rolland d'Ornano, & devant S. Colomban pour soumettre Jean & Pierre de Casta qui lui en disputoient la possession: rien ne s'opposa plus à la maison de S. Georges, qui donna la loi sans contradiction dans toute l'étendue de l'Isle. Si le Roi d'Aragon, pensant d'y rallumer la guerre, envoya un 1454.
nouveau vice-Roi avec de l'infanterie, on en fut quitte pour avoir vu l'orage; il rappella bientôt son vice-Roi & ses troupes, & fit même sa paix avec Gè- *Philippini*
nes, afin de s'engager plus librement dans la croisade que Calixte III lui proposoit contre les Turcs de Constantinople.

Quelque tems après cette diversion, qui étoit des plus heureuses pour la République, l'Evêque de Mariana fut
1457. assassiné par des brigands à l'instigation du Piévan di Jovellina, qui plaidoit contre l'Evêque, & cherchoit par un si horrible meurtre à satisfaire sa haine injuste. On ne fait mention ici de sa déplorable catastrophe que parce que la mort d'un honnête homme en place est une calamité pour l'Etat qui le perd. Il fut honoré des regrets publics, dont la révolution suivante augmenta l'amertume, parce qu'on s'apperçut qu'il manquoit un personnage d'autorité, & un homme de bien. Si Germani eût vécu, Thomassin de Fregose n'auroit pas formé la cabale qui fut accompagnée de tant de troubles, & qui lui attira tant de malheurs. Ce Génois intrigant s'étoit rendu suspect à la maison de Saint Georges, qui le fit transporter & enfermer à Lerici. Il n'étoit pas homme à souffrir un affront sans en tirer vengeance : à peine fut-il élargi qu'il en chercha les moyens. La Corse, l'objet de son ambition, devint en même tems le théâtre de son animosité ; nombre de factieux, qui épouserent

Premiere révolution de Thomassin de Fregose. 1462.

sa cause, lui formerent un gros parti; mais ses liaisons avec Paul Fregose, Archevêque & Doge de Gènes, furent ce qui le rendit plus redoutable.

Ce Doge Archevêque, indigne de la dignité sacrée dont on l'avoit revêtu, & portant sous un caractere de religion l'ame d'un scélérat, excitoit la terreur publique autant par ses forfaits que par son audace à les commettre; il n'y avoit point de noirceur, point d'atrocité qui l'arrêtât dès que sa vengeance désiroit des victimes. Piqué des procédés de la maison de S. Georges envers Thomassin, il fit assassiner Agnolo Grimaldi, qui étoit membre de ce Conseil, & qui avoit le plus contribué aux humiliations de son parent. Mais ce meurtre, en vengeant Thomassin, lui devint funeste, parce qu'il occasionna une révolution qui le chassa de la Corse. Toutes les factions de Gènes se réunirent contre l'Archevêque; la haine, qu'inspiroient ses crimes & son odieuse domination, étoit si grande, que les Génois, pour se délivrer de son joug, se donnerent à François Sforce Duc de Milan. Ce Prince leur tendit la main, & faisant valoir en cette occasion les droits que

Louis XI lui avoit cédés sur Gênes & ses dépendances. Il envoya pour établir sa domination en Corse, François Monetto en qualité de Gouverneur, avec un corps de troupes capable de renverser ceux qui s'opposeroient à son investiture. On étoit bien éloigné de lui susciter des obstacles. Les Corses passionnés pour les nouveautés étoient ravis de vivre sous le meilleur des Princes : on accourut de toutes les parties de l'Isle pour lui promettre obéissance entre les mains de Monetto ; & Thomassin, abandonné de son parti, repassa en terre ferme, inconsolable de voir échouer ses espérances.

1464. *Philippini.*

Révolution du Duc de Milan.

Les cabales se turent sous une administration ferme & sage. Les Grands du Pays devenus de factieux courtisans, laisserent reposer ces armes parricides qu'ils avoient coutume de tourner contre leurs Souverains. La puissance des Sforce fut respectée & chérie tant que François vécut ; mais après sa mort Galéas son fils, qui n'avoit ni sa capacité ni la bonté de son caractere, montra que les vertus & les vices des Princes font la destinée des Etats. Tous les ressorts du gouvernement se relâcherent, il n'y

eut plus de subordination ; les noirs & les rouges, qui n'avoient rien à craindre des loix tombées sans vigueur, firent éclater leur haine mutuelle. La noblesse, mécontente de Galéas, effaça de son cœur l'attachement qu'elle avoit voué à François. L'augmentation de la taille acheva d'aliéner les esprits ; ce fut toujours l'écueil des gouvernemens divers sous lesquels la Corse s'est trouvée assujettie. Les Communes, allarmées de ces innovations bursales qui annonçoient une puissance arbitraire, nommerent pour Général Sambuccio d'Alando, neveu du grand Sambuccio, & Guiducio Dalberta, afin qu'ils veillassent tous deux à la conservation de la liberté. On en vint aux mains, il ne resta que le Vescovato où l'on reconnut les enseignes Milanoises. Tel étoit le triste état de cette Isle, quand on apprit que Galéas avoit été assassiné à Milan, dans l'église de S. Etienne, par les maris dont il avoit déshonoré les femmes. Sa mort ouvrit un nouveau champ d'intrigue & de révolution.

Prosper Adorne, instruit des desseins qu'on tramoit contre lui à Milan, séduit & encouragé par Ferdinand Roi

de Naples, ligué avec le Florentins contre la Duchesse, rappella aux Génois qu'ils étoient Républicains, & les détermina à reprendre leur indépendance. Elle fit marcher des troupes contre lui; mais les milices Génoises commandées par S. Severin les taillerent en piéces. A travers ces troubles, qui occupoient & inquiétoient la Duchesse de Milan, Thomassin entrevit qu'il pourroit se rétablir en Corse. Il y alla suivi de trois cens hommes, & se posta à Belgoder en
1477. Balagne, d'où il fit sçavoir aux Seigneurs, aux Caporaux & au peuple, qu'il ne les avoit jamais perdu de vue dans sa retraite, & leur promit, s'ils secondoient ses armes, de ne se réserver de la dominition que le soin de les rendre heureux. La noblesse ennuyée, le peuple las du gouvernement Milanois, dont ils avoient déja la plûpart secoué le joug, se rejetterent dans le parti de Thomassin. Il étoit intéressant par sa valeur & d'autres considérations; sa mere étoit originaire de Corse; les Fregoses formoient à Gènes un des partis dominateurs : d'ailleurs on aime tant à changer, le plaisir de l'inconstance débaucha tous

Philippini lib. IV.

Seconde révolution de Thomassin.

les esprits. La Duchesse, indignée de cette défection générale, fit passer deux mille hommes sous la conduite d'Ambrosino de Lunghignano, qui avoit le renom d'un des plus grands Capitaines de son tems. Thomassin n'eut pas plutôt appris son arrivée, qu'il décampa d'Ormessa où il se trouvoit, & vint prendre poste à Biguglia près des ennemis, pour faire montre de son courage, & soutenir sa réputation aux yeux des Corses. Cependant comme il ne vouloit rien hazarder, il résolut de s'y tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il eût rassemblé auprès de lui les détachemens qu'il attendoit de différens cantons, afin d'être mieux en état de gouverner la victoire. Mais le rusé Ambrosino devinant son dessein, prévint la jonction de ses renforts, & tomba tout-à-coup sur sa troupe avec tant de roideur, qu'il la tailla en piéces, & le fit prisonnier. On le conduisit sous bonne escorte à Milan, où une raison d'Etat fit abréger sa prison, & lui ouvrit, en faveur du nom qu'il portoit, la carriere qu'on avoit fermée à ses intrigues. Sortie de ses incertitudes, la Duchesse venoit de se résoudre à mettre

Philippini.

Révolut. de Gènes. Jean-Baptiste Fregose à la tête des affaires de Gènes, & à lui en livrer le château pour qu'il s'emparât de la Ville, & la gouvernât au nom du jeune Duc. Elle croyoit dans sa situation avoir besoin plus que jamais de s'attacher les Fregoses, tant pour relever son autorité à Gènes, que pour se soutenir à Milan contre le parti

Philippini. qui lui avoit disputé la Régence. C'est pourquoi non-seulement elle rendit la liberté à Thomassin, mais encore elle lui combla toute la mesure de son ambition en lui cédant la Corse, dont la conservation lui auroit été d'ailleurs à elle-même trop embarrassante & trop dispendieuse.

1480. Troisieme révolution de Thomassin. Thomassin n'apporta point dans sa nouvelle fortune toute la sagesse qu'il auroit dû recueillr de ses adversités. Trop fier de ses titres, il outra inconsidérément le joug de sa puissance, & crut pouvoir se dispenser de ménager la délicatesse des Caporaux, ainsi que les préjugés du peuple, vû qu'il ne devoit point son élévation à leurs suffrages. Les Corses opprimés se révolterent contre une autorité qu'ils méconnurent, parce qu'elle étoit altiere, & qu'ils détesterent, parce qu'elle

étoit tyrannique. Il fut contraint de ſe retirer à Gènes pour éviter leur fureur ; ſon fils Janus qu'il laiſſa à ſa place, imitant les mêmes défauts, rencontra la même deſtinée.

On propoſa alors de changer encore le gouvernement. Rinuccio de la Rocca, le principal fauteur de cette révolte, offrit l'Iſle au nom de tous à Jacques Seigneur di Piombino, qui, l'ayant acceptée, chargea ſon frere Gerard de Montagana de l'expédition qu'il ne pouvoit exécuter en perſonne. Gerard paſſa dans l'Iſle accompagné ſeulement de cent ſoldats, tant il comptoit ſur l'amour des inſulaires. Il avoit effectivement tout ce qui pouvoit lui gagner les cœurs ; une belle figure, beaucoup de douceur & d'affabilité, un grand état de maiſon, des équipages magnifiques & une troupe de comédiens, qui promettoit des fêtes & des divertiſſemens ſans nombre. Les Corſes, éblouis de ces airs de magnificence qu'ils ne connoiſſoient même pas auparavant, furent enchantés de Gerard, & lui donnerent la qualité de Comte, à condition toutefois qu'il les défendroit contre leurs tyrans.

1483. *Philippini lib. IV.*

Thomaſſin, inſtruit du ſuccès de ſon

Révolution du Comte Gerard.

rival, reconnut, mais trop tard, les erreurs de sa conduite passée. N'étant plus à portée d'y remédier, parce qu'il avoit perdu la faveur du peuple, il voulut qu'elles profitassent à sa patrie, & se raccommoda pour cet effet avec la maison de S. Georges, à qui il vendit deux mille écus d'or les places qui lui restoient. Cette occasion de rentrer en ses anciens Etats ranima l'ancienne vigueur de cette Puissance, qui envoya dans l'Isle en qualité de Commissaire Général, Panmoglio, homme résolu & capable de faire un coup de main. Il répondit à toute l'idée qu'on avoit de son habileté. Secondé de la puissante maison de Casta, & à la faveur de quelques discours adroits qui mirent les esprits en considération, il fit déserter le parti de Gerard, & fortifia le sien des transfuges.
1483. Il restoit cependant encore à ce Prince assez de partisans pour disputer sa cause; mais il se laissa tellement saisir d'une terreur panique, qu'il voulut absolument abdiquer. Rinuccio, dont cette foiblesse traversoit les vues, s'y opposa de toutes ses forces, & lui conseilla de mieux espérer de la fortune, à qui il avoit tant d'obligation.

Il est toujours inutile de donner des conseils aux ames foibles, lorsqu'elles ont besoin de courage. Plus propre à semer des agrémens au milieu de sa Cour qu'à braver les dangers de la guerre, Gerard ne consentit qu'à regret de donner bataille; &, comme il ne pouvoit communiquer à ses soldats une valeur qu'il n'avoit pas lui-même, il fut battu & obligé de se retirer à Piombino, où il montra l'instabilité des Puissances qui ne sont soutenues que par des factions.

La Corse, rendue à ses maîtres véritables, goûta quelque bonheur jusqu'en l'année 1488, qu'une horrible peste lui moissonna ses habitans. La 1488.
cessation de cet épouvantable fléau amena celui de la guerre; il n'y avoit presque point d'intervalles entre les afflictions publiques. Deux hommes, qui avoient déja manifesté leur rebellion, la soutinrent alors avec une nouvelle fureur, & embraserent l'Isle par leur entêtement & leurs discordes. Tous deux actifs, courageux, intrigans; infatigables dans les combats, capables de tout supporter excepté le repos & l'indépendance. Quelquefois un intérêt commun les réunit; souvent

l'intérêt particulier les divisa ; tantôt soumis, tantôt rebelles au gouvernement, selon que les circonstances les nécessitoit à la soumission, ou laissoit un libre essor à leur indomptable caractere. Après quarante-deux ans de troubles ou de faux calme, après différentes actions dont le succès fut inégal, & dont le récit seroit superflu, ils succomberent & furent entiérement défaits, Giovan Paolo da Lecca par Ambroise Negroni, & Rinuccio della Rocca par André Doria. Les administrateurs de S. Georges accorderent une pension considérable à Negroni en reconnoissance de ses services, & lui érigerent une statue de marbre qu'ils firent placer dans leur palais ; & l'illustre André Doria, dont nous aurons occasion de parler dans le Livre suivant, sortit de la Corse pour de plus brillans exploits, & devenir l'ornement de sa patrie. On n'eut plus rien à craindre des deux rebelles qu'ils avoient abattus ; mais, dans leur chûte, ils conservoient encore leur humeur turbulente, & faisoient toujours, sinon des efforts, au moins des tentatives pour brouiller les affaires. Ils eurent le sort ordinaire de ceux qui

troublent le repos des Etats. Rinuccio fut assassiné par des paysans qui, voyant 1511.
l'impossibilité de le contenir, voulurent en délivrer la nation, & Giovan Paolo refusé de Léon X, à qui il avoit demandé du secours, ne put supporter cette humiliation ni la tranquillité où il se voyoit réduit : il mourut de chagrin. *Philippini lib. V.* 1515.

Il est aisé de voir par la seule induction des faits qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur, quels sont les titres de possession de la République de Gènes par rapport à la Corse; qu'y étant entrée les armes à la main, elle s'y est étendue par artifice, établie d'une maniere incontestable par le suffrage universel tant des Barons que des Communes; il est vrai qu'elle a été traversée par les prétentions injustes des Rois Espagnols, l'ambition inquiéte des Barons, la concurrence & l'animosité des partis, par ses propres dissensions; mais elle a enfin surnagé au-dessus des orages formés pour sa ruine.

Induction des faits qui démontrent les droits de Gènes sur la Corse.

En même temps qu'on a démontré les droits de Gènes sur la Corse avec l'impartialité qu'on s'est prescrite, on a tâché de faire voir l'ancienneté de

leurs fondemens avec la précision de l'histoire. Si les auteurs Génois leur donnent une plus ancienne origine, ils ne peuvent s'appuyer que sur de fausses suppositions, & sont d'autant moins excusables de recourir à ces vaines hypothèses, qu'ils ont en leur faveur des époques sûres & les meilleures preuves testimoniales. A la vérité les Ultramontains ne sont point de cet avis, & ne regardent les Génois que comme des usurpateurs d'une souveraineté qui appartient de droit au S. Siége; mais pour peu qu'on discute les faits, on s'apperçoit de leur partialité & de leur méprise. Les uns soutiennent que Constantin a donné la Corse au Pape Silvestre, ainsi que les autres Isles de l'Occident. Ils confondent étrangement les faits historiques & les principes de la jurisdiction Pontificale. La thiare n'a reçu aucun droit temporel sur les insulaires occidentaux, & Constantin n'a jamais donné de souveraineté à l'Eglise, encore moins celle de la Corse, puisqu'elle échut au partage de Constans l'un de ses fils. D'autres rapportent que Pepin ayant conquis cette Isle la donna au S. Siége à perpétuité & à titre de Royaume. Mais ils

ils tombent dans un anachronisme grossier : car c'est Charles Martel, & non Pepin, qui a conquis la Corse. Or, on n'a jamais soupçonné le premier, qui dépouilloit le clergé de France, d'avoir fait des donations aux souverains Pontifes. C'est plutôt, ajoutent quelques-uns, le fruit de la libéralité de Charlemagne, ainsi qu'en fait foi une lettre de Léon III à cet Empereur. Mais c'est encore un sentiment hasardé, & fondé uniquement sur des opinions particulieres. Il est avéré que ce Prince confirma la donation de la marche d'Ancone & de l'Exarcat de Ravennes faite par Pepin à l'Eglise, qu'il l'accrut de la terre de Sabine, du duché de Spoléte, & de quelques autres places; mais on ne trouve point dans les bons Historiens qu'il ait de même disposé de la Corse. Quant à la lettre de Léon III, elle est réputée fausse & désavouée par les meilleurs Chronologistes. Il y en a enfin qui font honneur de cette donation à Louis le Débonnaire, & ceux-là sont démentis contradictoirement par les faits. Il est constant, dit M. le Noble, que le Comte Boniface fut Gouverneur de la Corse pour Louis en 828 ; qu'elle

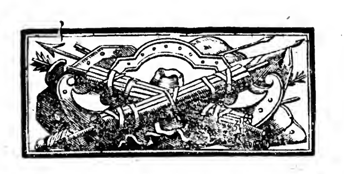
entra, ainsi que Gènes, dans le partage de Lothaire, fils aîné de cet Empereur, & que ses successeurs en jouirent ou en qualité de Seigneurs domaniaux, ou comme suzerains jusqu'à la mort de Charles le Gros, arrivée en 888, tems auquel les descendans de Charlemagne cesserent de régner en Italie. Une chose qui acheveroit de prouver la fausseté de la donation alléguée par les Papes, c'est leurs incertitudes & leurs variations à ce sujet. Les uns, comme Léon III, reconnoissent tenir la Corse de Charlemagne, tandis que les autres, comme Urbain II, prétendent l'avoir reçue de Constantin. Si la contradiction de leurs principes ne les a point empêché de déduire à leur profit les mêmes conséquences, s'ils ont menacé les Génois d'excommunication, & donné à d'autres Puissances l'investiture de leur domaine, c'est qu'ils étoient alors entraînés par l'erreur de leur siecle, & trompés par les fausses décrétales qui prédominoient à la Cour de Rome. A Dieu ne plaise cependant que l'on confonde ici l'exactitude que je devois apporter au récit des faits avec ces indécentes déclamations, dont on vou-

droit ébranler la puissance temporelle & légitime des Papes. « Bien loin, » dirai-je avec un Historien philoso-» phe, d'être de l'avis de ceux qui » ont déclamé contre la grandeur de » la Cour de Rome, & qui voudroient » ramener les Papes au temps où les » chefs de l'Eglise étoient réduits à » la puissance spirituelle & à la seule » autorité *des clefs*, je pense qu'il » étoit nécessaire, pour le repos gé-» néral de la chrétienté, que le saint » Siége acquît une puissance tempo-» relle : tout doit changer en même » tems dans le monde, si l'on veut » que la même harmonie & le même » ordre y subsistent. Le Pape n'est plus, » comme dans les commencemens, le » sujet de l'Empereur ; depuis que » l'Eglise s'est répandue dans l'uni-» vers, il a à répondre à tous ceux » qui y commandent, & parconsé-» quent aucun ne doit lui comman-» der ; la religion ne suffit pas pour » imposer à tant de Souverains ; & » Dieu a justement permis que le Pere » commun des fidéles entretînt par » son indépendance le respect qui lui » est dû : ainsi donc il est bon que le » Pape ait la propriété d'une puissance

M. le Président Henault, abrégé chronol. de l'Hist. de France, p. 120, dern. édit.

» temporelle, en même temps qu'il a
» l'exercice de la ſpirituelle, mais
» pourvu qu'il ne poſſéde la premiere
» que chez lui, & qu'il n'exerce l'autre
» qu'avec les limites qui lui ſont preſ-
» crites.

Fin du Livre ſecond.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,

DEPUIS ses premiers habitans jusqu'aujourd'hui.



LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Causes de la révolution appellée de Sanpietro ; expédition de Paul de Termes ; celle de Jourdain des Ursins ; paix

de Câteau-Cambresis ; mort tragique de l'illustre Vannina d'Ornano ; descente de Sanpietro de Bastelica en Corse ; ses guerres ; sa fin déplorable ; belle action d'Anton Paduan de Caseneuve ; retraite d'Alphonse d'Ornano en France ; tranquillité de la Corse.

IL s'est passé deux siecles presque toujours orageux, depuis l'avénement de la République de Gènes à la souveraineté de Corse jusqu'aux années que nous allons parcourir ; mais les troubles, qui ont affoibli son autorité, n'ont pû renverser les fondemens de sa puissance. Les révoltes y étoient plutôt des partis que des conspirations ; les invasions des Princes Espagnols n'étoient point soutenues ; les Papes n'employoient que les armes spirituelles. Les Ducs de Milan, qui gouvernerent la Corse, la posséderent dans un sens, moins comme Dominateurs que comme Engagistes. Mais la grande révolution que nous allons exposer aux yeux des lecteurs, la mit aux prises avec un puissant Roi, & donna à sa souveraineté, dont elle fut alors dépouillée, de si grandes secousses, qu'elle s'en

eſt reſſentie long-temps après ſon rétabliſſement. L'importance de ces événemens mérite que nous en développions les cauſes, que nous faſſions connoître celui qui les mit en œuvre, & fut l'ame de l'entrepriſe.

Cauſes de la révolution appellée de San-pietro.

La maiſon de S. Georges, fatiguée des cabales & des mouvemens continuels dont la Corſe étoit agitée, adopta un ſyſtême de ſévérité, avantageux peut-être, s'il eût été tempéré par la douceur & conduit par des hommes ſages; mais qui n'eut que des ſuites funeſtes, parce que les Commiſſaires généraux le porterent à une affreuſe tyrannie. Au lieu de contenir la nobleſſe on la dépouilla de ſes droits; au lieu de réprimer le peuple, on l'accabla de ſervitude; les diſtinctions de la naiſſance & les priviléges des Baronnies furent anéantis & diminués; l'induſtrie déja foible tomba tout-à-fait, parçe qu'elle ne reçut plus de vie des canaux du commerce qu'on y avoit fermés; on tarit les anciennes ſources des connoiſſances humaines; on refuſa d'en ouvrir de nouvelles; on précipita les Corſes dans l'ignorance pour les priver des reſſources de leur génie, & dans la miſére pour les forcer

à la dépendance, & leur ôter le pouvoir de se révolter; peut-être aussi afin que, réduite à la pauvreté, cette Isle n'excitât plus l'ambition des Princes voisins. On appréhende dans les autres Etats la division des esprits, ici on en craignoit la concorde : les Gouverneurs brouilloient les citoyens entre eux, & attisoient leur haine mutuelle, afin qu'occupés de leurs querelles, ils fussent détournés de porter leur vûe sur l'administration. Les Génois conservoient, à la vérité, leur puissance, mais ils régnoient sur des sujets malheureux.

Une politique si dure & des traitemens si rigoureux aliénant l'affection des Corses, formerent dès-lors cette antipathie nationale qu'ils ont encore aujourd'hui pour les Génois. Ils rongerent leur frein tant qu'ils ne purent le briser; mais, sitôt qu'ils virent à leur tête un chef capable de les soutenir, ils eurent horreur d'être un peuple d'esclaves, & secouerent un joug qui leur étoit devenu trop odieux. Ce chef, que la fortune leur suscita, & qu'ils desiroient depuis long-temps, étoit un de ces hommes extraordinaires fait pour de grands événemens,

& pour changer la destinée des Etats ; d'une hardiesse intrépide, d'un caractere entreprenant, familiarisé avec les périls, encouragé par les obstacles, joignant à un génie plein de ressource une éloquence forte, qui entraînoit plus les esprits par autorité, qu'elle ne les gagnoit par persuasion. C'étoit le fameux Sanpietro de Bastelica, né en Corse, élevé en Italie chez les Médicis, & devenu célebre en France ; en un mot, la gloire & l'espérance de sa nation.

François I le fit Colonel de trois régimens, & puis de sept enseignes Corses. On le connoissoit dans les armées Françoises par la singularité prodigieuse de ses exploits ; il donna des marques si étonnantes de valeur au siége de Perpignan, où il accompagna 1542.
M. le Dauphin, que ce Prince, saisi d'un noble enthousiasme, tira incontinent la chaîne d'or qu'il avoit au col pour l'en décorer, & lui permit de porter la fleur de lys dans ses armes.
Comblé de gloire, il retourna dans sa 1546.
patrie, où il osa demander en mariage Vannina d'Ornano, fille de François d'Ornano & de Françoise

d'Istria. Quoique sans naissance, il avoit acquis par sa valeur un si grand nom, qu'il se rendit digne d'épouser cette demoiselle qui étoit de la plus haute qualité, & qui tiroit son origine des Conquérans & des anciens Souverains du Pays. Peu après son mariage, le Gouverneur Jean-Marie Spinola, qui le trouvoit trop redoutable pour un particulier, connoissoit son attachement pour la France, & le soupçonnoit de cabaler avec César Fregose, le manda sous prétexte d'affaires à Bastia, où il le fit mettre en prison. Elle eût été infailliblement son tombeau sans la protection de Henri II, qui, se hâtant de le réclamer, le retira de cette situation dangereuse. Après son élargissement, il passa en Piémont au secours de Cazal, l'ame remplie d'animosité contre les Génois, dont il se rappelloit à tout moment la tyrannie. Mille projets de vengeance roulerent dans son esprit : il choisit le plus analogue aux intérêts de sa passion & aux vues du Roi son maître. Il lui écrivit que rien ne lui seroit plus utile que de conquérir la Corse, & lui offrit ses services qui, dans cette conjoncture, devenoient

essentiels, eu égard à la considération dont il jouissoit dans sa patrie. Le Roi, piqué contre les Génois qui favorisoient l'Empereur, goûta le projet de Sanpietro. C'étoit une belle occasion de faire revivre les droits des Rois ses ancêtres sur Gènes, & un chemin libre qu'il trouvoit pour faire passer ses troupes de Marseille en Toscane. La résolution en fut prise; il lui envoya ordre de quitter l'armée du Seigneur de Brissac, & d'aller porter à Sienne la commission qu'il le chargeoit de remettre à Paul de Termes, depuis Maréchal de France, destiné à commander en chef l'expédition. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, on y tint un conseil de guerre, où Sanpietro & les vieux Capitaines qui le composoient, exaltant les avantages de la conquête qu'on avoit en vûe, furent cependant d'avis qu'on en différât l'exécution à l'année suivante pour avoir le temps de prendre des mesures mieux concertées. Termes, qui s'ennuyoit d'être sous le commandement du Cardinal Hippolyte, fit voir au contraire qu'on n'avoit pas besoin de si grands préparatifs; que les insulaires étant

presque tous François d'inclination ; on s'empareroit aisément de leur Isle, de sorte qu'il fixa d'autorité le départ de l'armée. Les flottes combinées * des François & des Turcs qui avoient passé l'hiver à Chio, & qui eurent ordre de favoriser sa descente, arriverent sur les côtes d'Italie au temps qu'il le désiroit. La flotte Turque étoit composée de soixante galères, sous la conduite de Dragut de Rais, fameux Corsaire & favori de Barberousse. La Françoise en avoit trente-six, commandées par Iscalin Adhémar Polin, Baron de la Garde. Il s'embarqua accompagné de Saint-Severin, Duc de Somma, qui avoit onze enseignes d'Italiens, de Valleron qui commandoit six compagnies Françoises, & de plusieurs autres Capitaines illustres, de Sanpietro, de Bernardino Corso d'Ornano, ennemis de la faction Génoise.

* *M. de Thou.*

Expédition de Paul de Termes.

La prise de Bastia devoit ouvrir la campagne ; Termes y détacha * le Duc de Somma & Sanpietro avec quatre galères. Le Gouverneur de la ville refusa de se rendre ; mais Sanpietro ayant fait entendre aux habitans qu'on venoit les tirer de la servitude, & que le Roi les rendroit heureux, ils reçu-

* Le 25 Août 1553.

rent les aſſiégeans dans la citadelle, & ſe tournerent contre le Gouverneur qui chercha ſon ſalut dans la fuite. Termes arrivant le lendemain avec le gros de ſon armée, eut la ſatisfaction de voir les chemins remplis de Corſes qui, revenus de la frayeur des Turcs, raſſurés par les promeſſes de Sanpietro, attirés par ſa réputation, venoient ſe ranger à ſon parti, & proteſtoient qu'ils ne vouloient vivre & mourir que pour la France. Un grand Seigneur qui s'appelloit Jacobo de Mare, prit alors parti dans nos troupes. Ce ſpectacle augmenta la confiance du Général autant qu'il flatta ſon amour-propre; les choſes commençoient à tourner comme il les avoit prédites. Il donna ſans délai ſes ordres pour s'emparer preſqu'en même temps des places qui avoient garniſon. L'infanterie Italienne ſoumit S. Florent, Valleron avec ſes compagnies de Gaſcons réduiſit Corté. La ſeule vue de la flotte Ottomane fit déſerter Portovecchio, Sanpietro avec ſes Corſes prit Ajaccio d'emblée & la livra au pillage. Après ces différentes expéditions heureuſes & rapides, le Duc de Somma & Auréle Frégoſe allerent en porter la nouvelle à

la Cour, & marquer en détail au Roi le succès de ses armes.

Il n'y avoit que la ville de Bonifacio qui, à cause de ses fortifications, résistoit à la rage de Dragut, & lui coûtoit six cens hommes de perte; mais elle se rendit à l'éloquence de Nas, * Capitaine Provençal, qui, s'approchant des murs de la ville assiégée, représenta si adroitement aux habitans les suites terribles de la colere des Turcs, qu'il les engagea à implorer la clémence du Roi. Ils capitulerent, & c'est ce qui nous priva du secours des Ottomans le reste de la campagne; car Dragut, qui ne faisoit la guerre que pour piller, fut très-mécontent d'une capitulation qui lui déroboit l'espoir du butin: on lui donna bien quelques contributions pour l'appaiser lui & ses janissaires, mais il ne se crut pas dédommagé; &, sous prétexte de l'approche de l'hiver, il fit voile par dépit vers les côtes de Barbarie, après avoir néanmoins insulté & pillé, contre le droit des gens, les habitans & la garnison de la ville rendue.

* *De Thou.*

Termes se consola de son départ en considérant le nombre de ses conquêtes. Il fit prêter le serment de fi-

délité aux insulaires, ordonna de fortifier les places conquises, & réunit toutes ses forces contre Calvi, la seule qui restoit aux Génois, & dont les galères d'Iscalin Adhémar vinrent bloquer le port. Il s'étoit déja emparé du fauxbourg, & avoit investi la ville, goûtant d'avance le plaisir d'avoir fini si promptement une expédition aussi glorieuse, lorsque l'adresse de Christophe Pallavicin fit tout-à-coup changer la fortune. Gènes l'avoit envoyé avec quatorze cens hommes pour observer les ennemis, & tâcher de prolonger le siége, n'osant porter ses espérances plus loin. Mais Pallavicin attaqua si à propos les assiégeans, qu'il les poussa hors de leur ligne, & ravitailla Calvi. Cet avantage, qui fit reprendre courage aux Génois, leur permit d'achever l'armement qu'ils préparoient. On en donna le commandement à André Doria, qui avoit alors plus de quatre-vingt sept ans, regardé dans ces circonstances comme la ressource de la nation, ravi de servir ses concitoyens avant de terminer sa longue vie, & oubliant le nombre de ses années, comme si l'amour de sa patrie lui avoit rendu sa premiere vigueur.

Auteur des Révol. de Gènes.

En attendant que l'armement fût achevé, on dépêcha Augustin Spinola avec vingt-six galères & trois mille hommes de débarquement. Augustin, digne par ses talens militaires de préparer les voies à Doria, fit lever le siége de Calvi, à Termes qui se retira dans les montagnes de Sanpietro d'Accia, où il avoit pratiqué des retranchemens, & où il étoit contraint de se cantonner, parce que ses troupes étoient beaucoup diminuées, & qu'il manquoit absolument de munitions.

Instruit de sa retraite, André Doria pressa le départ de la flotte, & vint relâcher à S. Florent, qu'il sçavoit être médiocrement pourvû, & qu'il résolut d'assiéger par terre & par mer. Il amenoit avec lui des forces considérables, trente galères, quatorze gros vaisseaux, douze mille hommes de bonnes troupes, toute sorte de munition de guerre, d'abondantes provisions, & par-dessus tout, son expérience. Avant de commencer les travaux du siége, il fit prendre Bastia, afin de mettre les derrieres de son camp en sûreté. Ses vues étant remplies, il tourna tous ses moyens contre S. Florent, sans que la grandeur ni la

1553 vers la fin de Novemb.

variété de ses soins fût un trop pesant fardeau pour son âge. Termes harceloit ses détachemens. Jourdain des Ursins, qui commandoit la place, le fatiguoit par de fréquentes sorties; il fit face à tout, & força la ville de se rendre, après avoir fait construire un ouvrage au milieu du marais par où elle recevoit de nuit les vivres que les paysans lui apportoient de la part de Termes. Il est vrai que nos revers le servirent plus que son génie propre; notre armée délabrée & dépourvue, étoit hors d'état de risquer des batailles; la tempête avoit dispersé la flotte qui venoit de Marseille au secours de S. Florent; les ennemis interceptoient presque tous nos convois. Ainsi des Ursins réduit aux abois, sans munitions & sans ressource, n'avoit pas d'autre parti à prendre que de capituler. On accorda à ses troupes les honneurs de la guerre, à condition qu'elles ne porteroient de six mois les armes contre l'Empereur, contre les Génois, ni contre la République de Florence, qui avoit secouru les Génois dans cette guerre. Des Ursins donna pour ôtages Valleron & Agapeto, les plus distingués de ses Officiers. On transporta les

Révolut. de Gènes.

1554.

François à Antibes, & les Génois entrerent dans S. Florent; mais on vit auparavant ce que peut le courage uni au désespoir.

Bernardino d'Ornano, que Doria n'avoit pas voulu comprendre dans le traité, non plus que les autres bannis par le gouvernement de Gènes, sort de la ville avec quelques compagnons de sa destinée, force les lignes de circonvallation, perce les bandes Espagnoles, tue ceux qui osent l'arrêter, & s'échappe des mains de ses ennemis, qui l'eussent condamné aux galères, comme ils firent ceux qui ne purent imiter son courage.

Quelque avantageuse que fût à la République la prise de S. Florent, elle ne valoit point ce qu'elle avoit coûté. Il avoit péri sous les murs de la place, où l'air est contagieux, dix mille hommes presque tous de maladie, pendant trois mois que dura le siége. Ce qui est surprenant, & qui donne une grande opinion de l'habileté d'André Doria, c'est d'avoir dérobé les malheurs qui arrivoient dans son camp à la pénétration des Généraux François. Cet art de cacher sa foiblesse réelle sous un faux appareil de puissance, est un des

plus grands talens d'un Général. Doria le possédoit dans un éminent degré ; il se rendoit ainsi maître des événemens, & surmontoit les obstacles de la nature par la force de son génie. Il continua d'user de sa fortune ; &, marchant à la tête d'un corps de troupes que la République lui avoit envoyé, & d'une multitude de Corses qu'il s'étoit attirés par la publication de l'amnistie, il vint droit à Corté, dont il prit le château par la perfidie du Commandant la Chambre, qui, pour cette trahison, fut pendu à Marseille. Il comptoit marcher ensuite à Ajaccio, & eût bientôt enlevé aux François toutes leurs conquêtes si des ordres supérieurs ne l'eussent arrêté dans sa course. Mais la flotte Ottomane ayant reparu sur les côtes d'Italie, l'Empereur, dont il restoit toujours Amiral, le rappella pour la combattre.

Cette diversion fit le bonheur des 1554.
François. Termes reprit Corté après un siége de trois mois, & rendit à nos armes toute leur considération. Les Corses, qui avoient suivi la fortune, revinrent avec elle dans notre parti ; & les Génois, renfermés dans Calvi,

Bastia & S. Florent, n'oserent plus tenir la campagne. Sanpietro fut une des principales causes de cette révolution ; il devenoit tous les jours plus célebre & plus recommandable auprès des Corses, qui, déposant leur obstination naturelle, plioient sans répugnance au gré de ses desirs ; mais sa gloire & son crédit lui firent tort, parce qu'il en devint plus altier & plus présomptueux. C'étoit un grand homme de guerre, mais peu courtisan, d'une humeur féroce & inflexible, incapable de modération & de ces ménagemens délicats, dont l'amour propre des hommes rend entr'eux l'usage nécessaire. Il avoit offensé, par sa hauteur & ses propos indiscrets à Vescovato, Paul de Termes, qui, assez circonspect pour contenir son ressentiment, fut aussi assez sensible pour en écrire en Cour, & en demander satisfaction. On rappella Sanpietro, sous prétexte de lui communiquer de nouveaux projets sur l'isle de Corse ; il ne rabattit rien de sa fierté. Il triompha à Paris des mauvais succès qu'eut son Général pendant son absence, & des mécontentemens des insulaires, qui, toujours intraitables au sujet des impôts,

Philippini.

abandonnerent en assez grand nombre nos enseignes, parce que Termes, sans argent, & obligé de payer ses troupes, avoit fait des levées sur eux: il est vraisemblable encore qu'ils voulurent venger la disgrace de Sanpietro. 1555.

Le ministere n'entra pas davantage dans la brouillerie de ces deux fameux Capitaines; mais, sentant toujours mieux par la continuation de la guerre avec l'Empereur, l'importance de la possession de la Corse, il envoya à Paul de Termes mille hommes avec diverses munitions, & lui promit de nouveaux secours. Ce Seigneur fit une seconde fois le siége de Calvi sans succès, parce que la breche de la Courtine où il tenta l'assaut, n'étoit point praticable, & que Doria, revenu avec quarante-quatre voiles de Livourne, ayant chassé dix-sept galères Françoises du port de Calvi où elles secondoient les opérations de notre Général, acheva tout-à-fait de rompre ses mesures. Termes alors renonça à la poursuite d'un dessein dont, vû ses forces actuelles, il trouvoit l'exécution impossible. Pendant qu'il songeoit à d'autres entreprises plus conformes à la médiocrité de ses moyens, il reçut *Philippini.*

ordre de paſſer en Piémont pour y commander l'armée Françoiſe. C'étoit un des plus ſages & des plus habiles Généraux de ſon temps ; les Hiſtoriens en font le plus grand éloge : il conſerva l'eſtime & la faveur de nos Rois, malgré les malheurs qu'éprouverent ſes armes ; ſa rare prudence paſſa en proverbe, comme l'intrépidité d'Oſſun ; il étoit né pauvre, & parvenu aux premieres dignités : il ne mourut point riche.

Expédition de Jourdain des Urſins.

Jourdain des Urſins, qui le remplaça dans le commandement général de la Corſe, ſe flatta d'y être heureux, & d'attaquer Calvi avec plus de ſuccès, parce qu'il avoit plus de reſ-

1555. ſources. En effet, les flottes Turques & Françoiſes lui débarquerent chacune trois mille hommes, & une nombreuſe artillerie. Il fit dreſſer onze pieces de

De Thou. canon vis-à-vis la porte de la ville, trois autres contre les murs de la citadelle, & une batterie de ſix canons & de deux coulevrines ſur le rivage de la mer, pour battre de revers les aſſiégés. On ouvrit la tranchée ; * les Gaſcons monterent les premiers à l'aſſaut, & leur attaque fut impétueuſe ; mais il étoit deſtiné que cette ville

* Le 10 d'Août.

seroit l'écueil des armes Françoises; nous fumes repoussés trois fois de suite, & perdîmes trois cens de nos soldats; on nous enleva trois drapeaux. Les assiégés se défendirent avec une intrépidité étonnante sans distinction de sexe ni d'âge. Les femmes combattoient pêle-mêle avec les hommes ; on les voyoit autour de la brêche rouler des pierres sur les assiégeans : plusieurs en y perdant la vie, laisserent des preuves de leur inviolable fidélité pour leurs maîtres. (*a*)

Révolut. de Gènes.

L'entreprise manqua par la faute des Turcs, qui, ayant refusé le premier jour de soutenir les François à l'assaut, se contenterent le lendemain de troubler l'air par des cris confus, & quelques décharges de mousqueterie ; on espéroit cependant de les déterminer à mieux agir, & d'emporter la place, lorsque Dragut fit tout-à-coup sonner la retraite, & rapporter ses canons à bord de ses vaisseaux. Des Ursins & le Baron de la Garde accoururent pour

(*a*) C'est depuis cette époque qu'on voit sur la porte de Calvi cette inscription : *Calvese sempre fidele.*

le prier de changer de résolution, & lui faire considérer que la ville ne pouvoit tenir long-temps contre leurs efforts réunis, combien sa démarche
Philippini. nuiroit à sa réputation, & déshonoreroit la parole du Sultan. Il consentit de demeurer encore quelque temps en Corse, mais pourvu qu'on levât le siége de Calvi, & que l'on entreprît celui de Bastia. Des Ursins fut ainsi obligé (*a*) d'aller camper devant cette derniere ville, espérant de la prendre, & de réparer par cet avantage l'affront que nos armes avoient reçu. Ici mêmes efforts & mêmes disgraces, les Turcs resterent encore dans une inaction affectée, qui fit échouer l'expédition :

(*a*) Les habitans de Calvi, selon une opinion qui subsiste encore parmi eux, voyant leur ville réduite à l'extrémité, exposerent, la nuit qu'ils croyoient recevoir l'assaut, un crucifix sur le rempart, & resterent en prieres en attendant l'ennemi. Ayant trouvé le lendemain le siége levé à leur grand étonnement, ils regarderent cette délivrance comme miraculeuse. Le même crucifix fut consacré dans une chapelle de la cathédrale où il est encore enfermé sous un rideau derriere le chassis. On ne le montre au peuple qu'avec six cierges allumés.

dition : on interpréta diversement les motifs d'une conduite si extraordinaire. Philippini, contemporain des événemens que nous racontons, croit que Dragut étoit piqué contre des Ursins de ce qu'il ne l'avoit point invité à la premiere attaque de Calvi, qu'il auroit voulu d'ailleurs qu'on lui eût promis de lui donner une somme d'argent, & de lui abandonner les personnes & biens à discrétion après la prise de la ville. C'étoit un corsaire fameux par ses talens, & encore plus par ses pirateries, conduit par un orgueil insolent & une avidité brutale. Il fit route vers le Levant; & des Ursins, après avoir fait par-tout ce que l'on peut attendre d'un grand & brave Capitaine, finit malheureusement, 1555.
& avec la plus vive douleur de ses mauvais succès, une campage dont les apprêts sembloient lui promettre une meilleure fortune.

Dégoûtés par nos malheurs, les Corses abandonnerent la plûpart notre parti jusqu'au retour de Sanpietro qui nous les regagna par ses insinuations. Nous fimes avec leurs secours des exploits qui eurent moins de solidité que de promptitude. Les moindres motifs

ébranloient ces insulaires inconstans ; ils quitterent de nouveau les François, & retournerent encore une fois à eux dans moins d'une année.

Pendant ce spectacle de vicissitude, l'Espagne en donna un à l'Europe aussi frappant qu'inoui. Charles-Quint, fatigué de sa grandeur, pour laquelle il avoit sacrifié le repos de sa vie, résolu de finir ses jours dans la retraite, céda l'Empire à son frere Ferdinand, le Royaume d'Espagne & ses Etats d'Italie à Philippe son fils, & conclut * avec la France une trève de cinq ans, nécessaire aux arrangemens de son abdication. La Corse, quoique comprise dans cette trève, ne voulut point y avoir égard ; mais comme nos troupes se tinrent sur la défensive, les divers partis rallentirent leur animosité mutuelle. Au bruit des armes succéderent les soins de la justice. Pierre de Panisse de la ville d'Avignon, homme considérable & d'une grande autorité, arriva à Ajaccio accompagné de deux fameux Docteurs en Droit. Il étoit envoyé par le Roi en qualité de Président Général des Tribunaux de Corse, avec pouvoir d'y réformer les abus, d'établir des judicatures, & de juger les

* 1556, le 5 de Février.

Philippini.

causes en dernier ressort. Il y rédigea un corps de loix de concert avec des Ursins, Sanpietro, & l'assemblée générale de la nation qui se tint à Vescovato; on y convint d'établir, sous l'agrément du Roi, un conseil de régence à Corté.

C'est dans ce temps de relâche, & pendant qu'on écoutoit les loix, que Sanpietro, dont l'ame ardente ne reposoit point, conçut un projet qui lui attira un refus mortifiant. Il proposa à la Cour d'établir un vice-Roi en Corse, & demanda de l'être. Son ambition n'avoit rien de déraisonnable, ç'eût été la récompense de ses exploits & de la supériorité de ses talens; mais, parmi le nombre de ses partisans, il trouva des envieux dans sa patrie qui, prenant un ton de mépris aussi ridicule qu'injuste à l'égard de cet homme célébre, ne cessoient de dire que Sanpietro n'étoit point fait pour un si haut rang. Ces Corses, jaloux de sa fortune, étoient quelques Seigneurs des premiers du Pays. Le ministere, craignant qu'ils ne refusassent de reconnoître sa vice-Royauté, & qu'ils n'excitassent de nouveaux troubles, préféra des Ursins, qui avoit 1557.

l'avantage de briguer à la Cour; on le revêtit en cette occasion du cordon de l'ordre de S. Michel, qui ne se donnoit alors qu'au mérite & à la naissance. Sanpietro n'en put dissimuler son dépit; il s'attacha à traverser toutes les entreprises de son rival. Leurs brouilleries auroient eu des suites encore plus fâcheuses, si un heureux événement ne les avoit prévenues. Ce fut le traité de paix que Henri II & Philippe II conclurent *par leurs Plénipotentiaires à Câteau-Cambresis, où, parmi d'autres intérêts d'Etat, on régla la destinée de la Corse. Il y fut stipulé que les Génois accorderoient un pardon général aux insulaires qui avoient suivi le parti des François, & ne les inquiéteroient jamais pour cette raison; que les François restitueroient toutes les places qui étoient en leur pouvoir. On remplit de part & d'autre ses engagemens. Grimaldi & Saoli, nouveaux Commissaires du banc de S. Georges, vinrent prendre possession des places évacuées, & des Ursins partit pour rendre compte au Roi de l'exécution de ses ordres. Les Génois traiterent d'abord avec douceur les Corses, qui, rassurés par ces marques

* 1559, le 2 d'Avril.

Paix de Câteau-Cambresis.

de bonté, prêterent l'hommage, & parurent avoir étouffé leur ancienne antipathie. Mais c'étoit un feu mal éteint qu'une imprudence du gouvernement ralluma. Les Commissaires Rebuffo & Imperiali, qui avoient succédé aux deux premiers, ayant, dans une assemblée de tous les Seigneurs qu'ils convoquerent près de Bastia, 1560.
demandé à chacun un état estimatif de ses biens & de ses terres, indisposerent les esprits par cette innovation qui parut suspecte à des gens toujours en garde contre la tyrannie. Sanpietro, qui n'avoit pas voulu profiter de l'amnistie, indigné contre la paix générale, craignant le ressentiment des Génois & les suites de leur derniere démarche, toujours irrité contr'eux, & ne respirant que la guerre, se rendit en France pour éviter leurs persécutions, & leur attirer de nouveaux troubles. La Mort de Henri II, celle de François II, la minorité de Charles IX, mirent sur ses pas des obstacles invincibles. Catherine de Médicis, fort mécontente des Génois qui n'avoient pas voulu déférer à ses instances en faveur des Fieschi qu'elle protégeoit, promit d'appuyer Sanpietro.

Mais les guerres inteſtines lierent ſa puiſſance ; il ne put en obtenir que quelques ſommes d'argent dont la ſource tarit enſuite au fort de ſes beſoins. Moins il avoit de moyens, plus il oſoit entreprendre ; il vint à bout tant par ſes intrigues que par le crédit de la Reine, de négocier un traité entre Philippe II & Antoine de Bourbon Roi de Navarre, par lequel ce dernier cédoit la Navarre à Philippe, qui s'obligeoit de lui donner la Sardaigne, & de l'aider à conquérir la Corſe. En attendant que ce traité pût avoir lieu, Sanpietro paſſa en Italie, où il fit tous ſes efforts pour engager le Pape, & Côme, Duc de Florence, à s'emparer de la Corſe. Il agitoit toutes les Cours de ſes négociations importunes, promenant par-tout ſa haine & ſes intrigues. Refuſé des Princes Chrétiens, il eut recours aux infidèles, & ſe rendit en Afrique auprès de Dragut de Rais, qui lui conſeilla d'aller à la Porte Ottomane. Il s'y tranſporta, rien n'étoit difficile à ſa paſſion, & fit remettre au Divan des lettres de recommandation du Roi de Navarre.

Mais, pendant qu'il négocioit avec

les Bachas, les Génois traitant avec ſa femme, tâchoient de s'en rendre maîtres, ainſi que de ſes fils. Auguſtin Bazzica-Lupo, qui alloit ſouvent de Marſeille à Gènes, & Michel Prêtre, à qui Sanpietro avoit confié le ſoin d'Alphonſe & d'Antoine-François ſes enfans, furent les inſtrumens dont ſe ſervit la politique Génoiſe. Ils repréſenterent à Vannina, femme de Sanpietro, qu'il étoit de ſon devoir d'aller à Gènes faire ſa ſoumiſſion au Sénat, & d'y déclarer qu'elle déſapprouvoit la rébellion de ſon mari. Vous y ſerez à portée, ajouterent-ils, de ménager la grace de votre époux, & la fortune de vos enfans. Vous n'avez pas d'ailleurs d'autres moyens de racheter les biens dont la félonie (*a*) de Sanpietro vous a privée. Peut-être que Vannina ne compta pas beaucoup ſur ces eſpérances; mais une femme légere & volage, qui haïſſoit un mari ſombre, impérieux, brutal, & devoit faire des vœux continuels pour

(*a*) Les Génois, malgré le traité de Câteau-Cambreſis, avoient retenu les biens de Sanpietro.

une vie plus libre, n'étoit point difficile à persuader; elle envoya ses effets les plus précieux à Gênes, & partit secrétement de Marseille sur une
De Thou. petite barque accompagnée d'Antoine-François, l'un de ses fils, & du Prêtre Michel, chargé de la conduire. Quoiqu'elle eût répandu le voile du mystere sur son départ, Antoine de Saint-Florent, ami & confident de Sanpietro, en eut connoissance; il la poursuivit sur un brigantin avec tant de vîtesse, qu'il l'atteignit près d'Antibes. Les suborneurs prirent terre, & se sauverent dans les détours des montagnes. Vannina demeura au pouvoir de Saint-Florent, qui la confia au Seigneur du lieu. Ce Seigneur la fit transporter elle & son fils à Aix en Provence.

Sur ces entrefaites Sanpietro ayant
1562. sçu la mort d'Antoine de Bourbon tué au siége de Rouen, renonça à des négociations qui, n'étant plus soutenues du Prince Navarrois, eussent été sans fruit, & quitta Constantinople. Ce fut à Alger qu'il apprit l'évasion de sa femme; à cette nouvelle il entra dans une si grande fureur, qu'il tua dans le moment Pierre-Jean Calvese son

domeſtique, parce qu'il s'étoit permis ſur cet événement délicat des réflexions indiſcretes. Après avoir immolé cette victime, il s'embarque précipitamment, l'eſprit troublé de penſées sombres, continuellement ſollicité par ſa jalouſie au crime qu'elle lui ſuggéroit. Il aborde à Marſeille, vient à Aix, de nuit, à la maiſon où l'on gardoit ſon épouſe, & demande qu'on la lui remette entre les mains. Le Parlement, rempli de ſageſſe & de douceur dans ſon adminiſtration, s'y oppoſa, afin qu'une femme d'un ſang auſſi illuſtre ne fût point abandonnée à la vengeance d'un époux féroce, capable de porter ſa colere aux derniers excès. Mais Vannina, plus courageuſe que ne le ſont ordinairement les perſonnes de ſon ſexe, déclare, malgré ſes noirs preſſentimens, qu'elle veut retourner avec ſon mari : ils viennent donc enſemble à Marſeille ; on friſſonne en ſe repréſentant leur entrevue, & le ſilence de leur voyage. Sanpietro animé d'une nouvelle fureur en entrant dans ſa maiſon qui, étant encore démeublée, rappelloit la fuite de Vannina, a peine à contenir ſon emportement. Mais, accoutumé de lui parler *De Thou.*

en termes respectueux à cause de sa haute naissance, il lui reproche son infidélité sans se répandre en injures, & lui dit, avec le sang froid de la colere, qu'un crime de cette espèce ne peut être expié que par la mort. Après ces courtes & terribles paroles, il la laisse enfermée avec ses femmes de compagnie pendant trois jours, * après lesquels il vient lui annoncer qu'il faut mourir, & fait signe à ses esclaves d'exécuter ses ordres cruels. Vannina, suspendant leurs bras homicides, se tourne vers son époux : » Puisque, lui dit-elle, mes jours » doivent finir avant le terme que la » nature leur avoit prescrit, je veux » avoir la consolation de rendre mon » ame à Dieu, non entre les mains » de ces viles personnes, mais dans » celles de l'homme que je n'ai choisi » pour mon mari qu'à cause de sa va- » leur : donnez-moi vous-même le » coup fatal qui doit m'ôter la vie ; » réduisez votre sévérité à m'accorder » cette derniere grace. » Elle espéroit qu'il frémiroit de commettre un si affreux attentat, & que, par ce moyen, elle pourroit échapper du péril. Cet artifice attendrissant ne put rien sur

* *M. le Chevalier de Mailli.*

l'ame de Sanpietro ; il croit que sa femme est sincere dans la demande qu'elle lui fait de cette triste faveur, ose consentir d'être son bourreau ; & se mettant à ses genoux pour lui demander humblement pardon, cet époux dénaturé. l'appelle encore sa Dame, selon sa coutume, lui dénoue ensuite ses jarretieres, insensible aux larmes qui coulent des yeux de Vannina, à ces larmes qui ont tant de pouvoir sur les cœurs ; il lui passe l s liens funestes autour du col, & l'étrangle inhumainement. *

Mort tragique de l'illustre Vannina d'Ornano.

Le bruit de ce meurtre courant de quartier en quartier, remplit la ville d'horreur ; on frémit au récit d'une action si détestable. La renommée la publie dans la Capitale & dans tout le Royaume ; on l'apprend avec étonnement ; on la raconte avec indignation : les femmes, que les suites d'un exemple si pernicieux font trembler, dévouent le coupable aux tourmens, & peignent son crime des plus noires couleurs. Il se rend cependant en diligence à Paris, afin de prévenir les rigueurs de la Justice ; il y paroît un objet d'exécration à tout le monde. La Reine mere, qui l'estimoit pour ses talens,

* *L'Auteur des Révol. de Gènes.* *Le Chevalier de Mailli.* *Corneille.* *Moreri.*

refuse de le voir, les mains encore fumantes du sang de sa noble épouse. Découvrant alors sa poitrine, & montrant les blessures qu'il avoit reçues au service de France, il dit aux courtisans : qu'importe au Roi & au Royaume de sçavoir comment Sanpietro s'est comporté avec sa femme, pourvu qu'il ait bien servi Sa Majesté. Ces paroles prononcées avec hardiesse par un homme qui en effet avoit rendu de grands services au Roi, imposerent aux courtisans, & il obtint qu'on ne lui fît point son procès, tant la réputation de sa valeur lui donnoit de considération.

De Thou.

Sa haine pour les Génois accrut depuis cette horrible catastrophe; il les regardoit comme les séducteurs de sa femme, & leur reprochoit d'être la cause de sa mort; aucune digue ne put désormais arrêter ce naturel implacable, que tant de puissans motifs excitoient. Il écrivit à Aurele Frégose attaché au Grand Duc, & le pria de déterminer ce Prince à protéger son entreprise : Côme rejetta ses prieres, & Fregose sa confiance. Abandonné de tous, il ne perdit pas courage, & commença tout seul, en soulevant la

nation, une guerre dont l'issue lui fut fatale, mais la plus terrible que les Génois eussent essuyée. Avant de l'entreprendre, il envoya Antoine & Paris de S. Florent pour ranimer le zèle de son parti, & pour mesurer clandestinement les murs de Bonifacio où il vouloit faire une descente. Il eut des contre-temps fâcheux qui l'empêcherent pendant près de trois ans de mettre son dessein à exécution, sans que ce long intervalle pût refroidir l'ardeur de la passion qui le dévoroit. Enfin lorsque les Génois ne se méfioient plus de ses surprises, il descendit avec vingt-cinq François & douze Corses au golfe de Valinco, où, à l'imitation d'Hugues Colonne, il renvoya la galère qui l'avoit porté de Provence, comme pour dire aux compagnons de sa fortune que leur salut seroit dans leur épée, & non dans l'espoir d'une fuite honteuse. Istria abandonnée, tombe sous sa puissance; il brûle la tour de Venzolasca, dont il fait la garnison prisonniere, s'avance dans le fond de l'Isle, entre dans Vescovato, en harangue les habitans au milieu de la place publique, & les entraîne à son parti par la force de son

Descente de Sanpietro en Corse.

Le 12 de Juin 1564.

Le Chevalier de l'Hermite.

diſcours, qu'il eſt cependant obligé d'interrompre pour repouſſer les Génois qui viennent le ſurprendre. Il les met en fuite, les pourſuit juſques vers Corté, & les y bat à platte couture. Chaque jour donne de nouvelles allarmes à ſes ennemis, & augmente le nombre de ſes partiſans. Pluſieurs Corſes illuſtres, qui s'étoient retirés à Rome, viennent le joindre, & combattre ſous lui pour la liberté de leur patrie. La plûpart de ceux qui étoient reſtés le ſervoient déja par leurs armes, leurs intrigues, quelquefois par leur fortune, entr'autres, Rolland d'Ornano & Achille de Campocaſſo; mais Achille, quoique brave dans les combats, étoit de ces ames foibles, irréſolues, incapables d'aimer autant que de haïr, manquant de caractere, ſans force pour la vertu, comme ſans courage pour le crime. Séduit par les Génois, il leur promit d'aſſaſſiner Sanpietro. Mais, arrêté par ſes remords au moment qu'il alloit exécuter ſon projet déteſtable, il lui en fit l'aveu, & le toucha par ſon repentir. Ils renouerent tous deux les liens de leur amitié commune, à laquelle Achille fut de nouveau infidèle pour repaſſer

dans le parti des Génois. Cependant Fornari, Commandant pour la République, qui, depuis deux ans, étoit redevenue souveraine de l'Isle par la cession de la maison de S. Georges, Fornari mit à prix la tête de Sanpietro. Deux fois il essaya de marcher contre ce dangereux Général, deux fois il suspendit sa marche, & jugea à propos enfin de se replier sur Bastia, à cause de la fidélité peu sûre de ses soldats, presque tous Corses. Sanpietro fondant pour lors sur son arriere-garde, lui défit, malgré sa résistance vigoureuse près de Borgo, onze compagnies de gens de pied & quatre de cavalerie; étant le premier au combat, comme dans les occasions il étoit le dernier en retraite, quoiqu'âgé de soixante & quinze ans. La défaite de Fornari le rendit maître de la campagne; il prit d'emblée Portovecchio; & ses Lieutenans ne manquerent Saint Florent, où ils avoient des intelligences, que par un de ces hasards qui trahissent les projets les mieux conduits.

Vivement allarmée de ses progrès, la République rappella Fornari, & envoya sous les ordres d'Etienne Doria quatre mille hommes tant Alle-

mands qu'Italiens, avec quantité de
Ses guerres. munitions. Il comprit qu'avec ce nouveau chef & plus fort & plus habile, il auroit encore plus besoin de précaution que de hardiesse. Doria à la tête de six mille hommes étoit plus redoutable que Sanpietro ne le pouvoit être avec douze mille qu'il avoit, à la vérité, mais tous exilés ou paysans, n'ayant la plûpart qu'une zagaye pour armes; c'eût été pour un homme de guerre une leçon bien instructive d'observer ces deux généraux se faire par systême une guerre de chicane, & exercer, pour se tromper réciproquement, toute la souplesse de leur esprit, & les ressources de leur art. Le Génois s'efforçoit d'attirer le Corse en plaine, & d'y engager des actions générales, dans lesquelles il auroit eu un grand avantage avec ses vieilles milices. Le Corse, par une raison contraire, s'appliquoit à garder les hauteurs des montagnes dont il connoissoit les détours, & à ne point exposer en terrein égal ses troupes peu instruites aux évolutions des combats contre des troupes aguerries & disciplinées. Doria l'emportoit souvent dans les rencontres, mais c'étoient de pe-

tites victoires qui ne décidoient rien, & coûtoient peu aux vaincus Sanpietro le harceloit, & lui causoit des pertes plus réelles par des incursions subites, & par une circonspection affectée, qui, en traînant les choses en longueur, faisoit consumer les troupes Génoises de maladies & d'épuisement. Doria passoit pour bien entendre la guerre, Sanpietro avoit plus de génie & d'expérience; il ne fut jamais si grand que dans ces dernieres années qu'il dompta son impétuosité par une conduite mesurée dont il ne s'écarta point, & qui l'auroit fait triompher sûrement sans les disgraces de la fortune.

En effet, des indispositions survenues à Doria, & le dépérissement de son armée, le contraignirent de la reconduire en garnison, & de laisser le champ libre à Sanpietro, qui en profita pour faire des expéditions, & accroître la confiance des siens. Il prit le fort de Belzodero, le poste de Sartène & le château de Corté; mais ces succès multipliés ne furent que les avant-coureurs de ses pertes. Doria ayant rétabli sa santé, & reçu des renforts considérables, ouvrit la campagne nonobstant l'hiver qui commen-

çoit à se faire sentir, ravit à Sanpietro toutes ses conquêtes, & alla jusqu'à Bastelica, lieu de sa naissance, abattre ses maisons. Ce ravage fut le signal de la guerre qu'il déclara à toute la nature; les arbres, qui font l'ornement & les richesses de ce Pays, tomberent sous le fer du soldat; &, dans le prin-
1585. temps, il fourragea les bleds & toutes les autres semences qui nourrissoient les espérances du laboureur. La raison d'état par laquelle il prétendoit justifier ses excès, étoit qu'il falloit ainsi forcer les rebelles à se rendre & abréger une guerre ruineuse à la République; c'est pourquoi la cruauté étoit de tous ses projets, de toutes ses résolutions, il fit pendre tous les rebelles qui tomboient entre ses mains. Mais les Corses, loin d'en être plus portés à la soumission, en devinrent plus furieux dans leur révolte; &, pour user de représailles, inventant de nouveaux supplices, ils livrerent leurs prisonniers à la morsure des chiens les plus féroces. Un Capitaine Génois, déchiré par les dents terribles de ces animaux, fut le premier malheureux qui donna cette sanglante tragédie. Comme s'il n'y eût point eu assez de maux qui dé-

ſolaſſent la Corſe, elle ſe diviſa en plusieurs partis; les noms preſque oubliés des factions noire & rouge furent renouvellées; on s'entrepourſuivit avec autant d'acharnement que le fanatiſme en inſpire dans les guerres de religion. Cependant, malgré ces diviſions qui traverſoient les deſſeins de Sanpietro, diminuoient ſa puiſſance & troubloient ſes manœuvres, il impoſoit encore aux forces de la République. La belle retraite qu'il fit à Pancrario de Mariana, fit conſidérer les lumieres de ſon art; ſon embuſcade de Luminanda, où, ſans la trahiſon d'un moine Franciſcain, il eût écraſé les troupes que Doria ramenoit, faiſoit tout craindre de ſon génie ardent, lors même qu'il venoit d'éprouver des malheurs; car c'eſt alors qu'il concevoit des deſſeins plus hardis, ordinairement plus irrité qu'abattu par ſes diſgraces : rien donc ne put vaincre ſon opiniâtreté inſurmontable; rien ne put le détourner de ſon entrepriſe, ni le défaut d'argent & de munitions que Catherine de Médicis (*a*) ceſſa

1556. *De Thou.*

(*a*) Ce fut pour recevoir ces munitions, & les legers ſubſides, que les vaiſſeaux de France

de lui fournir, ni la disette affreuse que causoit le ravage du Pays & le défaut de culture, & à laquelle il ne put remédier, ni la supériorité constante des armes Génoises, tant sous Doria que sous Vivaldo son succes-
*En 1566. seur, * ni la désertion de ses Officiers qu'il avoit d'abord ménagés, & qu'il rebutoit par la dureté de son commandement, ni le dégoût général de ses troupes, (*a*) qui, ennuyées d'une guerre longue & malheureuse, pensoient enfin à l'abandonner; mais il succomba sous les coups du ciel, & la voix du sang de Vannina fut exaucée.

Raphaël Justiniani, qui commandoit dans Ajaccio, ayant appris du traître Vitelli que Sanpietro devoit sortir de

---

lui apporterent, que Sanpietro fit construire dans cette année 1566, un port à Sagone.

(*a*) Il fit ordonner dans un conseil de douze personnes que la nation avoit formé pour le seconder, les mêmes impôts que les Corses avoient coutume de payer aux Génois; ce moyen, auquel la nécessité le réduisoit, avoit beaucoup refroidi le peuple à son égard, quoique les charges fussent un peu plus modérées que celles qu'on acquittoit envers la République.

Vico avec une légere escorte, forma le dessein de l'enlever, & se porta pour cette exécution derriere une coline proche de sa retraite avec un gros détachement, où se trouverent Michel-Ange, Jean-Antoine & Jean-François d'Ornano, beaux-freres de Sanpietro. Il ne s'apperçut de l'embuscade que lorsqu'il n'étoit plus temps de l'éviter; mais il eut la présence d'esprit de crier à son fils Alphonse, qui le suivoit, de se sauver promptement, & piqua des deux pour fuir lui-même. Jean-Antoine, courant à lui, l'oblige de faire volte-face; ils combattent seuls; tous deux se tirent leur coup de pistolet & se manquent; une troupe de mousquetaires Génois survient; Vitelli lui tire dans ce moment par derriere un coup d'arquebuse qui le renverse de son cheval. Alors Michel-Ange & Jean-François mettant pied à terre, le percerent de mille coups, lui couperent la tête, * & la porterent à François Fornari Gouverneur de l'Isle, qui résidoit à Ajaccio. Ainsi mourut avec le titre * de vaillant, actif & hardi Capitaine, le plus implacable ennemi des Génois; un grand homme s'il avoit été sage, un héros s'il avoit été humain.

Sa fin déplorable.

* 1567, Janvier.

De Thou. Philippini. Metello.

* *Monluc.*

Fornari fit tirer le canon de la place, sonner les cloches de la ville, & ordonna des feux de joie dans les rues, ne pensant point que ces réjouissances étoient l'éloge de Sanpietro ; & tournoient au déshonneur de la République. Il distribua des récompenses à tous les soldats du détachement qui apporterent quelques morceaux du corps de ce malheureux Général. Des Historiens * racontent que les Allemands dévorerent ses entrailles pour venger par cette action plus qu'inhumaine leurs camarades qu'il avoit fait brûler vifs. Une vengeance brutale emportoit ses ennemis au-delà des atrocités ordinaires. Michel-Ange d'Ornano son beau-frere, non content d'avoir trempé ses mains dans son sang, eut encore la bassesse d'aller demander au Sénat la somme d'argent promise à l'auteur de ce meurtre : l'imagination frémit de se reposer sur ces horribles détails.

* *Auteur des Révol. de Gènes.*

La plûpart de ceux qui formoient l'escorte de Sanpietro eurent le temps de s'échapper avec son fils, excepté Léonard de Caseneuve, Seigneur de Tyzani près de Corté, son frere d'armes, & son Lieutenant général, qui fut pris dans la même embuscade ;

mais il eut le bonheur de tomber entre les mains de ses neveux qui, n'étant ennemis que de sa faction, lui conserverent la vie. La suite de son histoire offre des scènes infiniment touchantes & tragiques. Il fut conduit par ordre du Sénat aux prisons de Bastia, le pays natal de son épouse Boutafecoco, issue du sang des Colonne, & où la tendresse filiale imagina pour le délivrer une de ces actions héroïques qui, honorant l'humanité, méritent d'occuper le premier rang parmi celles que l'histoire a soin de transmettre aux âges futurs. Une servante de Leonard, qui venoit lui apporter à manger, avoit seule la liberté de le voir dans sa prison; l'entrée en étoit sévérement défendue à toute autre personne, & sur-tout à ses parens. Ces loix cruelles n'arrêterent point le courage d'Anton Paduan le plus jeune de ses fils. Touché de l'état de son peré, & du danger de mort où sa réputation l'exposoit, il conçut le dessein de le délivrer, & l'exécuta avec cette adresse & cette générosité dont la seule vertu est capable. Il apprend en peu de jours à raser, se revêt des habits de sa servante, entre comme

Belle action d'Anton Paduan de Caseneuve.

elle la tête couverte d'un linge, & chargé d'une corbeille qui contenoit des plats, traverse toutes les portes de la prison, sans que les gardes s'apperçoivent de son déguisement, il embrasse son pere, coupe ses fers, le rase avec promptitude, change ses habits contre les siens, le fait évader pour qu'il aille rallier l'armée de son parti, & demeure prisonnier à sa place. *

* *Le Chevalier de l'Hermite.*

On voudroit pouvoir omettre l'issue malheureuse qu'eut la démarche de cet intéressant libérateur, & laisser dans un oubli profond le traitement impie & barbare qu'on lui destina, mais la vérité de l'histoire impose la loi de ne rien dissimuler.

Les Génois, frappés des embarras & des nouveaux troubles qu'ils prévoyoient que leur causeroit Leonard de Caseneuve échappé de leurs mains, ne furent plus capables d'admirer l'action sublime d'Anton Paduan. Ils rendirent un arrêt inoui jusqu'alors dans le monde, & condamnerent à mort un fils dont le seul crime étoit d'avoir risqué ses jours pour sauver ceux de son pere. Les circonstances les plus cruelles accompagnerent le supplice du jeune héros;

héros ; il fut transféré au château de Tyzani lieu de sa naissance, & le patrimoine de ses ancêtres, où tant d'objets, qui avoient droit d'intéresser son cœur, augmenterent l'amertume de son sacrifice, on le fit pendre à une fenêtre du château qu'on démolit, après en avoir brûlé les papiers & les meubles. *

* *Le Chevalier de l'Hermite.*

Abymé dans la douleur par la mort d'Anton Paduan, de ce fils tendre & infortuné à qui il devoit le jour qu'il voyoit encore, Leonard rappella toutes les forces de son ame souffrante pour le venger. Il rassembla ses partisans, les intéressa à son dessein ; mais en même temps, la générosité étoit la vertu des Caseneuve, il leur persuada de choisir le jeune Alphonse d'Ornano pour remplacer Sanpietro son pere dans l'emploi de Commandant Général. Ils l'élurent unanimement ; deux mille des plus déterminés jurerent de le soutenir jusqu'au dernier moment de leur vie, & de consumer leurs biens pour sa gloire & pour la liberté commune ; mais quoiqu'il n'eût que dix huit ans, il sçut mettre des bornes à son ambition ; &, assez sage pour sacrifier au repos de sa patrie la gloire d'y com-

mander. Il fit, deux ans après son élection, son accommodement avec la République par la médiation de Georges Doria, Commissaire général, &
De Thou. de Jérôme-Leon Anconitano, Evêque de Sagone. La capitulation portoit que bien qu'il ne pût de quelque temps revenir en Corse, il n'en seroit point censé banni, & qu'il lui étoit libre d'emmener avec lui ses principaux partisans.

Leonard de Caseneuve, & quelques autres de ses amis, le suivirent en

1569. Retraite d'Alphonse d'Ornano en France.

France, avec huit cens Corses qu'il fit enrégimenter. Charles IX, dont il avoit été enfant d'honneur l'attacha au service de sa couronne par des faveurs distinguées, qui lui servirent de degré pour en mériter de plus grandes. (*a*).

Pendant les premieres années de son séjour en France, les Corses, tentés encore de rebellion, envoyerent * le Capitaine Valere de la maison Blanche à Côme de Florence, pour lui offrir la souveraineté de leur Isle ; mais leurs avances étant rejettées de Côme

* *Le Chevalier de Mailli.*

(*a*) Voyez l'histoire de la noblesse de Corse tome II.

qui aimoit mieux conserver la paix que d'acquérir des Etats, ils rentrerent dans leur devoir, & s'attacherent de bonne foi à la République, qui fixa leur inquiétude par la douceur de son ministere. Le Gouverneur qu'elle leur envoya fut une preuve de ses bonnes intentions; c'étoit Augustin Doria, le meilleur de ses citoyens, le plus doux & le plus juste des hommes. Son début annonça son caractère; il convoqua une assemblée générale, où l'on résolut d'entretenir à Gènes un Résident Corse chargé des affaires de l'Isle, & autorisé à porter immédiatement les plaintes de la nation au Sénat. On choisit dans cette même diéte douze nobles Corses, dont deux devoient à tour de rôle accompagner le Gouverneur, & l'assister de leurs conseils. Doria, convaincu du mal que peuvent faire les gens en place mal intentionnés, préparoit ainsi des entraves à leur concussion, voulant étendre ses bienfaits dans l'avenir par une ambition ordinaire aux grands hommes.

L'illustre & ancienne maison de Doria a produit un grand nombre de fameux guerriers, dont les exploits ornent les annales de Gènes. Le plus

célèbre est André Doria, Généralissime d'Espagne, dont on voit la statue dans le palais du Doge. Les Philosophes, justes appréciateurs du mérite, placeront Augustin à côté de lui à cause de son amour pour l'humanité, vertu précieuse qui, lorsqu'elle est éclairée, égale les plus beaux talens. Il fit fortifier & embellir de plusieurs maisons la ville de Bastia, qui depuis est devenue la plus riche & la plus peuplée de l'Isle. Gènes, qui connoissoit sa sagesse & sa grandeur d'ame, favorisa toutes ses vues, & envoya, conformément à ses représentations, une colonie à Portovecchio pour y réparer les ravages du mauvais air, & des guerres passées.

Lorsqu'il eut mis l'ordre dans l'administration, & favorisé la population trop négligée, il songea à la sûreté publique, & ordonna, pour garantir ces insulaires des invasions des Turcs, la construction de dix-sept forts, qu'on peut regarder comme des monumens de sa prévoyance & de la bonté de son cœur. Le souvenir de ses vertus causa long-temps les regrets du public, sur-tout pendant la terrible famine dont cette nation fut affligée en 1582,

& où le clergé se distingua par de généreux efforts, mais où les Ministres Génois montrerent une politique impitoyable. Le Banc, ou la maison de S. Georges n'étoit plus alors souveraine de Corse, la République, ainsi que nous l'avons rapporté, en avoit repris le gouvernement le 9 Juin 1562, & y avoit envoyé deux Commissaires, Julien Saoli & François Lomellino, qui en prirent possession, y firent des réglemens pour la régence, & reçurent l'hommage de toutes les places fortes & des Seigneurs du Pays. Non-seulement la maison lui retroceda ses droits sur cette Isle, mais elle s'obligea à une certaine somme pour fournir aux dépenses qu'en exigeoient l'entretien & la conservation. Des auteurs prétendent que les intrigues de quelques Seigneurs & marchands de Gènes, qui lui reprochoient de favoriser les révoltes par la douceur de son gouvernement, & l'abandon de son ancien systême, déterminerent le Sénat à revendiquer cette souveraineté; mais on croit que le trop grand crédit d'Hector de Fiesque, qui étoit pour lors Gouverneur de la maison, avoit le plus contribué à ce nouveau changement. Les

Corses en furent au déſeſpoir, & c'eſt ce qui en jetta un grand nombre dans le parti de Sanpietro. Quoiqu'il en ſoit des cauſes des derniers troubles, l'Iſle jouit, depuis la retraite d'Alphonſe, d'une longue tranquillité. Ses habitans marquerent pour la République autant de zèle que de ſoumiſſion ; la guerre qu'elle eut à ſoutenir ſous le gouvernement du Doge Alexandre Grimaldi contre le Duc de Savoye, les mit à une épreuve dont l'iſſue leur fut honorable ; ils prévinrent les ordres, même les invitations du Sénat ; & les principaux d'entr'eux ayant levé à leurs dépens quantité de troupes, allerent défendre le territoire Génois avec leur valeur accoutumée, & mériterent en cette occaſion d'être appellés l'épée & le bouclier de la République.

Tranquillité de la Corſe.

1672.

Fin du Livre troiſieme.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,

DEPUIS ses premiers habitans jusqu'à nos jours.



LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Les causes, les circonstances & les premiers effets de la rébellion de 1729; expéditions du Baron de Wathendonck & du Prince Louis de Wirtemberg; congrès de Corté; son infraction; quatre chefs sont emprisonnés; leur délivrance; nouvelle révolte appaisée par l'habileté d'Ottavio-Grimaldi, & rallumée par l'imprudente sévérité de Felix Pinelli; mauvais état des affaires des Génois qui sont réduits à se tenir dans leurs places maritimes.

Depuis la soumission d'Alphonse d'Ornano jusqu'à la rebellion de 1729, fameuse par ses circonstances & ses suites, renouvellée plusieurs fois, à peine assoupie au moment que nous écrivons; les Génois ont régné en Corse sans interruption & sans trouble. Dans cet espace, qui a été d'environ un siecle & demi, il ne s'est passé de mémorable que quelques événemens dont nous avons fait mention dans le dernier Livre, & l'établissement de la colonie Grecque, dont nous rendrons compte à la fin de cet Ouvrage. Le reste, qui consiste en de petits & obscurs détails, n'a point paru digne d'être présenté au public, ni d'intéresser son attention.

Les mêmes causes générales, mais portées plus loin, qui ont produit la révolution de Sanpietro, ont enfanté celle dont nous allons faire l'histoire. C'étoit l'avilissement des Nobles, leur exclusion des emplois & des dignités, l'interdiction du commerce, l'éloignement des sciences & des arts, l'ignorance, la hauteur & l'avarice des premiers Magistrats, assez lâches pour vendre la justice, & autoriser à prix d'argent les assassinats & le brigandage,

Les causes de la rebellion.

révolution de Sanpietro, ont enfanté celle dont nous allons faire l'hiſtoire. C'étoit l'aviliſſement des Nobles, leur excluſion des emplois & des dignités, l'interdiction du commerce, l'éloignement des ſciences & des arts, l'ignorance, la hauteur & l'avarice des premiers Magiſtrats, aſſez lâches pour vendre la juſtice, & autoriſer à prix d'argent les aſſaſſinats & le brigandage, ainſi que d'autres déſordres dont la République a prétendu ſe juſtifier, en diſant que les uns étoient la ſuite des guerres civiles, ou d'une ſévérité néceſſaire, & en imputant les plus inexcuſables à la mauvaiſe conduite de ſes Officiers. Il eſt vrai que la plûpart des Gouverneurs & des Commiſſaires Généraux qu'elle y envoyoit tous les deux ans, occupés à s'enrichir, &, livrés à leurs paſſions, incapables d'une adminiſtration active, ſuivie & déſintéreſſée, abuſoient également de la patience des Corſes & de la confiance du Sénat. Il y a dans l'ordre moral des gouvernemens, comme dans la claſſe des choſes naturelles, des temps de diſette & des temps d'abondance, Gènes manquoit alors de ſujets. Peut-être auſſi que le luxe & l'eſprit de pareſſe qui

Les cauſes de la rebellion.

ont gagné ses citoyens, y ont corrompu les mœurs, éteint l'émulation, & énervé l'ancienne & bonne constitution de la République si brillante dans le treizieme & le quatorzieme siecle.

Outre ces causes générales qui, depuis long-temps, agissoient sur le naturel de ces insulaires, & affoiblissoient leur subordination, il s'en forma de particulieres qui, unies aux autres, & leur donnant plus d'activité, tirerent les choses de leur route naturelle, & opérerent l'entier renversement des principes; telles étoient la prorogation arbitraire des impositions établies en 1715 pour des avances qui depuis avoient été remboursées, l'usurpation des Communes situées entre le Liamone & le Tavignan, l'établissement des gabelles, & la défense de faire du sel à l'étang de Diane, selon que les Corses l'avoient anciennement pratiqué. L'indifférence avec laquelle on écoutoit les plaintes du public, faisoit naître tous les jours des mécontentemens nouveaux, les Pieves de Bozio-Moriani & de Tavagna furent les plus impatientes du joug; les femmes se révolterent dans le village de Bozio; on assomma à coups de pierres

les collecteurs des tailles qui, las de ne faire que des courses infructueuses & des emprisonnemens inutiles pour tirer de l'argent d'un peuple qui n'en avoit point, avoient pris le mauvais parti de vouloir leur enlever leurs ustensiles de ménage. On traça par ce coup hardi le chemin de l'indépendance; & un événement qui, en toute autre occasion, seroit demeuré dans l'obscurité, acheva de les exciter à la révolte, à laquelle ils n'étoient déja que trop enclins. On fit pendre à Final, place des Génois en terre ferme, quelques soldats Corses dignes des derniers supplices. Les parens des coupables, qu'on avoit exécutés, crierent à l'oppression; la nation, prévenue qu'on lui avoit fait outrage, se persuada que son honneur étoit intéressé; on murmura tout haut, les plus courageux déciderent l'irrésolution des plus timides, une ardeur égale s'empara des citoyens; &, au milieu du tumulte, chacun réclamoit sa liberté. Il n'y avoit que des ménagemens extrêmes qui pussent, dans ces circonstances délicates, appaiser les esprits. Alexandre Saluzzo étoit parvenu à les contenir pendant la durée de son gouver-

1729.

nement à force de sagesse & de douceur ; mais Felix Pinelli qui lui succéda, croyant devoir embrasser un autre plan de conduite, les irrita par son excessive dureté. C'étoit un homme fier & sévère à outrance, voulant dans les affaires emporter tout de hauteur, & pensant que trop de facilité envers des rebelles n'aboutit qu'à leur faire naître de nouvelles prétentions. Ainsi, lorsque les Corses lui demanderent la liberté de faire du sel, & la suppression des nouvelles taxes qui, quoique modiques en elles-mêmes, leur étoient insupportables à cause de leur pauvreté, il rejetta leurs propositions avec mépris ; &, faisant des exécutions militaires pour les obliger de payer les nouveaux impôts, il mit par ces violences le comble à leur désespoir. Le soulevement fut général ; on alluma sur les montagnes des feux dont ces peuples sont convenus pour être les signaux de la guerre civile ; on sonna par-tout le tocsin, les vallées retentirent du bruit des cornets, qui sont des instrumens d'un son rauque, & à l'usage des Pâtres des montagnes pour rassembler leurs troupeaux : ils s'en servent dans l'occasion comme de

1729.

Ses circonstances & ses premiers effets.

ſignaux. Excités par ces cris de diſcorde, les payſans & les bergers viennent en foule enfoncer le dépôt des armes que la République avoit établi pour le cas de deſcente imprévue; ils y prennent des moyens de ſatisfaire leur fureur, choiſiſſent un chef; & marchent au nombre de quatre mille vers la Capitale, malgré la frayeur qu'ils avoient d'une comète horrible qu'ils diſoient avoir vue la nuit précédente, & malgré les repréſentations des douze députés du Royaume qui, ſe trouvant à Baſtia, vinrent au-devant d'eux les conjurer d'épargner les horreurs de la guerre à leur patrie commune; mais nulle conſidération n'arrête leurs emportemens, ils vont aſſiéger la ville. *Terra-Vechia* (a) eſt priſe auſſi-tôt qu'attaquée; ils inſultent le château, (b) & bravent avec des cris inſolens le Gouverneur qui s'y étoit

(a) On appelle à Baſtia *Terra-Vechia* la partie de la Ville qui n'eſt point fortifiée, & n'eſt entourée que de murs, leſquels ſont en fort mauvais état, & fort bas.

(b) Appellé *Terra-Nuova*; il eſt fortifié, c'eſt la citadelle.

retiré. Les habitans consternés doutent s'ils doivent craindre pour leurs jours, ou seulement pour leurs fortunes. La confusion est si grande, qu'on ne prévoit que des catastrophes; M. Mari, Evêque d'Aléria, arrive au milieu de ce trouble, le premier bruit de la révolte avoit réveillé son zèle, il accouroit dans le dessein de calmer ces agitations dangereuses, rempli de cette confiance dont les bons citoyens sont animés en pareille rencontre, parce qu'ils font plus d'attention aux avantages qui peuvent résulter de ce qu'ils entreprennent, qu'aux difficultés de l'entreprise. Il harangue les rebelles, son caractère est sacré & imposant, on l'écoute, il les flatte, les adoucit, les persuade & les oblige de sortir de la Ville, en leur promettant qu'il ira communiquer leurs griefs au Sénat, & qu'il en rapportera dans trois semaines des réponses satisfaisantes. Rien ne fait mieux voir combien l'éloquence, unie à la religion, a de pouvoir sur les cœurs; il sembloit qu'une main divine agissoit invisiblement; ces hommes, un moment auparavant si furieux, devenus alors doux & paisibles, se retirerent dans les mon-

tagnes pour y attendre l'accompliſſement des promeſſes du Prélat. Il ſe rend en effet à Gènes, où il tâche d'inſpirer au gouvernement les moyens de conciliation qui lui avoient paru les plus ſortables aux circonſtances actuelles; mais il ne réuſſit pas auſſi bien dans cette commiſſion qu'auprès des mécontens. Le Sénat, trop prévenu en faveur du choix qu'il avoit fait, ſe contenta de blâmer Pinelli, dont le rappel étoit néceſſaire, & d'envoyer quelques troupes en Corſe avec Véneroſo, chargé d'y faire les fonctions de Commiſſaire Général & de Négociateur. 1730.

Lorſque les rebelles ſçurent qu'on refuſoit de tenir la parole dont l'Evêque Mari s'étoit rendu garant, & qu'on abuſoit de leur crédulité, ils deſcendirent tumultueuſement de leurs retraites, s'emparerent des poſtes qu'ils avoient abandonnés, publierent un manifeſte où ils exhaloient leur animoſité, & annonçoient qu'ils ſe porteroient aux dernieres violences ſi on ne prévenoit dans ſix ſemaines par des ſatisfactions convenables les effets de leur reſſentiment. Malgré leurs menaces & la peinture énergique que

l'Evêque d'Aléria avoit fait de l'état malheureux des affaires, le Sénat persista dans sa premiere résolution, comptant que Venerofo rameneroit les esprits par ses talens & par l'autorité que lui donnoient ses anciennes dignités & sa grande réputation. Il est vrai que si le succès eût été possible, personne n'en eût été plus capable que ce respectable Sénateur ; outre sa qualité d'ancien Doge, il avoit de plus été Gouverneur de l'Isle, & avoit alors traité les Corses avec le plus parfait désintéressement & une bonté de pere. On y parloit encore de la douceur de son administration ; car le souvenir des gens de bien ne s'efface point, ainsi que le montra un événement aussi honorable pour sa vertu, que digne d'être consacré dans l'histoire. Les rebelles, campés sous les murs de Bastia, n'eurent pas plutôt appris son arrivée dans cette Ville, qu'ils s'en éloi-
1730. Le 19 Avril. gnerent par respect pour ce grand homme ; & afin de lui faciliter l'ouverture des conférences. Il prit leur démarche pour un bon augure de sa médiation, & leur fit signifier incontinent, que le Sénat leur accorderoit une amnistie, pourvu qu'ils voulussent

mettre bas les armes. Ils lui répondirent qu'ils ſe déſarmeroient volontiers; mais ils mirent à leur obéiſſance des conditions ſi outrées, qu'il en fut effrayé pour les ſuites, & prévit dès-lors que leur déférence ſe borneroit à ſa perſonne, & à quelques témoignages reſpectueux. Il fit cependant de nouvelles propoſitions qui furent également reçues avec honneur, & rejettées avec force; après avoir épuiſé les négociations, il voulut eſſayer des armes, on battit ſes détachemens. Déſeſpéré enfin de voir l'inutilité de tant de ſages meſures, il demanda ſon rappel au Sénat, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit prolonger ſon ſéjour en Corſe ſans y compromettre la dignité de la République, qui, eû égard à l'obſtination inſurmontable des rebelles, devoit plus eſpérer de ſes ſoldats que de ſes Sénateurs.

Tandis qu'il ſe préparoit triſtement à ſon départ avec le regret, ordinaire aux gens vertueux, de n'avoir pas fait tout le bien qu'il avoit voulu, & qu'il s'étoit propoſé de faire, il conçut tout-à-coup, & comme par inſpiration, le projet d'aller trouver les rebelles; c'étoit la bonté de ſon cœur qui le lui

ſuggéroit; il ſe rend donc à leur camp ſans garde & ſans ſuite, ç'eût été une témérité pour bien d'autres; mais la vertu bienfaiſante ne trouve que des amis. Il ne peut retenir ſes pleurs dès qu'il apperçoit les Corſes. « Mes en-» fans, leur dit-il, d'un air de bonté » en s'approchant d'eux, profitez de » la clémence du Sénat, rendez-vous » à mes conſeils; vous me connoiſſez » & vous ſçavez que je ne reſpire » que votre bonheur. » Touchés de la préſence & des procédés généreux du grand Veneroſo, les rebelles mêlerent leurs larmes aux ſiennes, & n'oſerent interrompre ſon diſcours. Lorſqu'il eut fini, ils marquerent leur indignation de ce qu'on les avoit mis dans la néceſſité de lui réſiſter; & Pompiliani, qui étoit leur chef depuis le commencement de la révolte, lui fit enſuite cette réponſe remarquable : » Vous êtes, Seigneur, trop vertueux » pour être l'organe de nos oppreſ-» ſeurs; votre droiture & le nom glo-» rieux de Pere de la patrie, que vous » avez ſi juſtement mérité par votre » bon gouvernement, feront éternel-» lement gravés dans notre ſouvenir. » Soutenez un titre ſi beau, on nous

» poursuit comme des criminels, parce
» que nous voulons être libres ; pro-
» tégez un peuple opprimé ; si le soin
» de vos biens & de vos dignités est
» le seul motif qui vous rappelle au-
» près des tyrans, daignez régner ici,
» nous reconnoîtrons votre autorité
» paternelle, & nous vous obéirons
» avec la même docilité & le même
» amour que nous vous avons montré
» pendant votre heureuse administra-
» tion. » Venerofo ne répondit à ce discours, qui auroit été une grande tentation pour des ambitieux, que par un silence modeste & sublime ; il se retira en gémissant sur les malheurs qui alloient inévitablement arriver ; ce fut le plus beau triomphe de sa vertu. S'il n'y avoit jamais eu de Gouverneurs despotes, négligens, avides & injustes, on peut conjecturer qu'il ne seroit point arrivé de rebellion en Corse, quand on considére l'amour & le respect que ces insulaires témoignerent pour Venerofo & pour les autres Gouverneurs comme lui humains & vertueux ; il en étoit si aimé, qu'on prétend qu'il devint suspect aux Génois, & fut rappellé avant le terme ordinaire de son administration. On

mit à sa place le sieur Grouppello, qu'il avoit avec lui en second; mais ce Commandant, qui n'avoit ni le même titre ni la même autorité, & qui ne tint point la même conduite, remit l'agitation dans les esprits, & augmenta les troubles.

L'autorité, l'habileté, la force ayant été employées infructueusement, les Génois, qui n'avoient plus de moyens, imaginerent des ruses. Le Président
1730. de Bastia écrivit une lettre insidieuse à Pompiliani, dans laquelle, après avoir vanté la bonté de sa cause, & marqué combien il souhaitoit se déclarer pour elle; il l'assuroit qu'il avoit corrompu la garnison, & qu'il lui ouvriroit de nuit les portes de la place. » Vous n'au» rez, ajoutoit-il, qu'à venir dans la » Ville pour déterminer le reste des » citoyens que vous ne manquerez pas » d'entraîner par votre éloquence na» turelle, & l'estime qu'on a de votre » personne. » On n'omit, en lui rendant cette lettre, aucune des circonstances qui pouvoient écarter les soupçons. Pompiliani donna d'abord dans le piége; mais des affaires survenues, & un je ne sçai quel pressentiment l'ayant empêché de se rendre à Bastia

le jour nommé, il y envoya à ſa place Fabio Filinghiery ſon Lieutenant, avec une eſcorte de quatre cens hommes. Les portes leur furent ouvertes au ſignal convenu ; ils s'avancerent avec ſécurité : mais à peine eurent-ils pénétré dans la Ville, qu'ils furent inveſtis par une foule innombrable d'habitans & de ſoldats, & maſſacrés tous, à l'exception de Fabio qu'on prenoit pour Pompiliani, & qu'on avoit ordre de réſerver à une mort plus affreuſe. On le conduiſit devant le Conſeil pour lui arracher le ſecret de ſon parti ; mais on n'en put tirer aucune parole ; quelque promeſſe qu'on lui fît de le ſauver de la rigueur du ſupplice, il refuſa conſtamment de faire une déclaration qui eût été une foibleſſe, il regarda l'appareil des tourmens & le dernier terme de ſa vie, avec une intrépidité de héros. On l'arquebuſa comme rebelle, ſon cadavre fut traîné dans les rues, enſuite écartelé, & ſa tête expoſée à toutes les portes, afin d'intimider ceux de la rebellion qui conſidéreroient cet objet effrayant. Mille voix cependant apprennent aux Corſes le maſſacre de Baſtia, & en ſollicitent vengeance. La fille de l'in-

fortuné Fabio, ainsi que les meres & les épouses de ceux qui avoient péri dans cette triste aventure, viennent éplorées se jetter aux pieds de Pompiliani, & lui marquer leur désolation extrême. Saisi de pitié & d'horreur, car le sort de Fabio étoit l'image de la destinée qu'on lui préparoit, livré aux agitations de la colére, il jure dans sa fureur qu'il se vengera de la maniere la plus terrible. Cinquante Corses résolus vont par ses ordres mettre le feu à la maison du Président; il porte lui-même toutes les horreurs de la guerre aux environs de Bastia, d'Ajaccio & de Calvi; mais on craignoit plus encore la suite de ses projets que la violence de ses irruptions, parce qu'il passoit pour avoir encore plus d'habileté dans ses mesures que d'impétuosité dans son humeur. Il avoit acquis de l'expérience dans les troupes étrangeres où il avoit servi avec distinction; son génie étoit plein de ressources, son ame pleine de force; ses ordres étoient pour ses soldats des loix inviolables. Il avoit les talens militaires, & autant d'autorité parmi les siens que de réputation parmi les ennemis. S'il avoit sçu éviter les piéges

que les Génois lui dressoient, il auroit pu abattre leur puissance; mais, moins heureux qu'il n'étoit habile, il tomba entre leurs mains, & on le fit prisonnier dans le temps que ses services importoient davantage à sa faction. 1730.

Son malheur, dont on ignore les particularités, fut pour les mécontens une perte que l'incapacité d'Alvaradino son successeur rendit plus sensible; c'étoit un homme borné qui avoit usurpé l'estime publique dans le fracas de la sédition, où la premiere circonstance entraîne; il ravagea les dehors des villes Génoises, conformément au plan de Pompiliani; mais il étoit hors d'état de l'exécuter, encore moins de se décider par lui même dans de nouvelles conjonctures: comme on peut en juger par l'acceptation qu'il fit contre toute raison, d'une suspension d'armes absolument nécessaire, & uniquement avantageuse aux Génois. Elle leur donnoit le tems de préparer les machines que leur politique vouloit mettre en œuvre. Ils avoient chargé depuis quelque temps le Marquis Doria leur Ministre à Vienne, d'y solliciter l'appui de l'Empereur. Ce Prince étoit

intéressé à protéger Gènes, le rempart de ses Etats d'Italie; mais l'arrangement des préliminaires, & quelques discussions longues à finir dans le cours de la négociation, causerent une si grande lenteur dans le ministere Allemand, que les Génois furent obligés de temporiser avec les Corses. Alvaradino ne pouvoit donc se conduire avec plus de maladresse qu'en accordant cet armistice dont il ne tiroit aucun avantage, & qui secondoit tous les desseins de ses ennemis. Ils profiterent de sa faute avec la même habileté qu'ils avoient eue pour l'y engager, & envoyerent dans cette Isle ce qu'ils avoient
1730. de plus considérable dans le Sénat. Jean-Baptiste Grimaldi & Charles Fornari, que leur mérite recommandoit autant que leur naissance, y furent envoyés avec le titre de Commissaires Généraux, & le pouvoir de traiter
1731. avec les mécontens. Mais toutes ces démarches trompeuses n'avoient pour objet que d'amortir l'ardeur des Corses, & d'attendre que la Cour Impériale ayant terminé ses indécisions eût accordé les troupes auxiliaires qu'on lui demandoit par un nouveau Ministre qui étoit le Marquis Pallavicini.

Pendant

Pendant cet intervalle, les rebelles, impatiens du repos qui faisoit violence à leurs passions, agiterent une question théologique, désirant sçavoir, pour contenter les inquiétudes de leur superstition plutôt que les délicatesses de leur conscience, si la guerre qu'ils avoient entreprise étoit approuvée par la loi; ils convoquerent une assemblée à laquelle on invita les Théologiens de tous les ordres, & quelques Ecclésiastiques séculiers. L'avis du Chanoine Orticoni, ancien Vicaire général d'Aléria, & qui présidoit au Conseil, entraîna les suffrages; il fut décidé que la guerre pouvoit se faire légitimement sur ce principe captieux; qu'elle est juste pour ceux à qui elle est nécessaire, & même sainte, lorsqu'il ne leur reste d'espoir que dans les armes (*a*). Le peuple, qui trouve de la justice dans tout ce qui est en sa faveur, applaudit à une décision qui flattoit son ressentiment; persuadé qu'il alloit combattre sous la protection spéciale du Dieu des ar-

Questions théologiques.

1731.

(*a*) *Justum est bellum quibus necessarium & pia arma quibus nisi in armis spes est.*

mées, il devint plus courageux en devenant plus fanatique. On ne pouvoit lui parler de la suspension d'armes sans exciter sa fureur. Alvaradino, qui l'avoit résolue, ne lui parut plus qu'un traître, & un homme sans talent & sans esprit; la multitude emportée n'est guere capable de ménagement; elle le révoqua avec mépris de son emploi, pour nommer à sa place Philibert Evaristo Ciatten.

Sous ce nouveau Général, plus zélé & plus habile, les affaires changerent
1731. de face. Il soumit Algagliola, fit le blocus de Calvi, & jetta une si grande consternation dans Bastia, que plusieurs doutant d'y être en sûreté, se retirerent à Caprara ou à Gènes. C'est de tous les Généraux Corses, celui qui a commandé l'armée la plus nombreuse : elle étoit de trente mille hommes. Une autorité si grande le rendit glorieux, & lui fit prendre dans ses ordonnances le titre de Général des véritables Corses pour le salut des peuples & la défense des opprimés, comme pour déclarer que ceux qui lui étoient unis, étoient seuls les vrais enfans de la patrie, & pour abjurer solemnellement tous les anciens rap-

ports de sa nation avec la République de Gènes. S'il consentit à un armistice de quelques semaines qu'on lui proposa, c'est parce qu'il étoit favorable à son parti, & nécessaire aux travaux de la campagne. La guerre se ralluma ensuite avec la même ardeur, il n'étoit point de contre-tems capable d'affoiblir la résolution que les Corses avoient prise de se délivrer de la nation Génoise, ou d'en adoucir tellement le joug, que leur dépendance ne différât point de la liberté. Occupés de cette raison d'état, qui étoit leur plus grand intérêt & leur premiere passion, ils chercherent de nouveaux Souverains, ou plutôt, selon leur façon de penser, de nouveaux Protecteurs. Dans cette vue, ils députerent à Rome le Chanoine Orticoni, qui avoit particuliérement leur confiance, afin d'offrir au Pape la souveraineté de leur Isle ; & s'il la refusoit, de lui demander sa médiation entr'eux & les Génois. On étoit prévenu que le souverain Pontife ne sortiroit point de l'impartialité que lui imposoit sa qualité de Pere commun, supposé qu'il ne voulût point faire revivre les anciennes prétentions du

Saint-Siége sur la Corse. Il accepta la
1731. derniere proposition, qui ne convenoit pas moins à ses sentimens qu'aux bienséances de sa place. La République, avertie qu'il vouloit bien se rendre leur médiateur, lui envoya des Plénipotentiaires; mais les conférences, qu'on tint à cette occasion, ne donnerent point de facilités aux intentions pacifiques du saint Pere. Aucun des partis ne procédoit avec sincérité; les Génois vouloient amuser les Corses, & les Corses tromper les Génois. Pendant que leurs Agens traitoient de la paix, ils se faisoient eux-mêmes la guerre la plus vive & la plus opiniâtre. Les Insulaires bloquoient les Villes principales. Ils recevoient fréquemment de Livourne des convois chargés de toute sorte de munitions : on disoit que l'Espagne fournissoit l'argent, & la France les vaisseaux; que la premiere prétendant à la Corse pour Dom Carlos, l'autre s'étoit obligée à soutenir
1731. ses prétentions Sur ces bruits, Gènes publia une ordonnance qui défendoit à tous vaisseaux de nation quelconque, sous peine de mort pour les gens de l'équipage, de confiscation pour les

navires, de commercer avec l'Isle de Corse, & d'y jetter l'ancre, excepté devant Bastia, Calvi, Ajaccio & Bonifacio. En conséquence, ses galères ayant rencontré, en croisant sur les côtes de la Toscane, un bâtiment François qui portoit soixante Corses, du canon, & d'autres munitions destinées aux rebelles, le prirent, après un combat de trois heures, & le menerent à la Spezza. Nous taxames ce coup hardi de témérité, autant que la loi, qui y avoit donné lieu, nous avoit paru peu sage & indiscrete. M. Campredon, résident de France à Gènes, s'en plaignit avec la dignité qui convenoit à la grandeur de notre Monarque, & laissa entrevoir de près la vengeance qu'il en tireroit. Mais la République empêcha que ce démêlé n'eût d'effets plus funestes, en ordonnant qu'on relâchât le navire. Mortifiée par la Cour de Versailles, elle se servit de ses humiliations même, pour persuader l'Empereur de la protection secrette que la France & l'Espagne donnoient aux rebelles de Corse. Charles VI, qui se défioit de ces deux Puissances, & craignoit qu'elles ne portassent la guerre dans le

Démêlés entre les Génois & la Cour de France.

Milanez, ou à Naples, conclut un traité avec Gènes, par lequel il s'engageoit d'autant plus volontiers de lui subjuguer la Corse, qu'il fermoit par ce moyen les deux portes de l'Italie aux Espagnols & aux François.

Le Gouverneur de Milan fut chargé de composer, parmi les troupes Allemandes qui étoient en Lombardie, un corps d'environ quatre mille hommes, & de les envoyer en Corse comme troupes auxiliaires. Elles arriverent le 9 Août, dans le port de Bastia, formées de cinq bataillons, de cinq compagnies de grenadiers & de cent-vingt houssards, commandées par le Baron de Wachtendonck. Le Colonel Véla, homme actif & d'une valeur brillante, joignant le lendemain ses huit cens Génois aux Impériaux, ouvrit la campagne en forçant les rebelles de lever le blocus, qu'ils faisoient en vain faute d'ingénieurs & de canoniers. On les mit en déroute; quatre cens hommes renversés sur la place, quatre pieces de canon enlevées, cinquante prisonniers servirent comme de trophées aux vainqueurs. L'embrasement de Cardo, de Furiani,

1731. 9 Août.

Expédition du Baron de Wachtendonck.

celui de Monte Riccipello, tous lieux où les rebelles avoient pratiqué des magasins, furent les fruits de cette premiere victoire.

On marcha tout de suite vers Saint-Florent pour l'assiéger, & on étendit les troupes dans la plaine de Barbaggio. Mais les rebelles ayant évacué ce poste, ainsi que les autres du nord, les préparatifs du siége furent inutiles. Les Génois occuperent Saint-Florent, & Wachtendonck retourna à Bastia, où il fit publier un pardon concernant tous ceux, aux chefs près, qui se soumettroient avant le terme de six semaines. L'exception qu'il mit dans l'amnistie, empêcha de beaucoup que l'acceptation ne fût générale. Bien loin de se soumettre, la plûpart des mécontens s'étoient retranchés derriere les montagnes de Vescovato, résolus de n'en sortir que pour faire des incursions, & dresser des embuscades, conformément au plan de défense imaginé par Sanpietro, le plus sage & le plus sûr contre des troupes disciplinées.

A cette manœuvre, Wachtendonck comprit qu'il auroit besoin de renfort; &, sur ses représentations, le Gou-

verneur de Milan lui envoya deux mille hommes d'infanterie, avec cent cinquante houssards, & la République, quelques compagnies de grisons. Il se mit en marche avec son armée, fortifiée de ce nouveau corps de troupes, pour entreprendre de forcer les retranchemens des rebelles. Effrayés moins de son approche, que du ressentiment que son mauvais succès causeroit à l'Empereur, les mécontens députerent au Général Autrichien quelques-uns de leurs chefs pour l'arrêter par de fausses négociations. Comme il avoit ordre d'épuiser toutes les voies de douceur, il reçut leurs députations, malgré l'avis contraire des Officiers Génois; &, après avoir balancé avec eux les divers moyens les plus propres à un accommodement; il dépêcha un courier à Vienne, chargé du résultat de leurs conférences. La réponse de

1731. 28 Octobre.

l'Empereur ayant été contraire aux vues des rebelles, qui persévéroient à vouloir que l'on comprît leurs chefs dans l'amnistie, il continua sa route non vers Vescovato, d'où sa prudence le détourna, mais vers San-Pellegrino, poste important & plus aisé à conquérir. Il lui arriva, à son retour,

une affreuſe diſgrace. Les rebelles lui laiſſerent paſſer le Golo, au pont de pierre appellé *Ponte-Golo*, & vinrent le lendemain, au nombre de quatre ou cinq mille, ſe porter ſur les hauteurs, des deux côtés de la riviere. Preſſé par le manque de vivre de retourner à Baſtia, il revint par le même chemin, & fut obligé, pour forcer le pont, d'attaquer les rebelles. Il perdit douze cens hommes, & finit par faire une capitulation honteuſe, ſignée de l'Abbé Caſtinetto, un des plus redoutables chefs de la révolte, afin d'obtenir un paſſage avec ſes ſept bataillons & ſes drapeaux.

Depuis cette tragique aventure, il fit de Biguglia un poſte conſidérable, dont il ſentoit la néceſſité, & convint avec les rebelles d'une ſuſpenſion d'armes de trois mois, pour travailler dans cet intervalle à plier leur infléxibilité par des négociations mieux concertées. Mais il les trouva également obſtinés dans leur révolte. Piqué de leur réſiſtance, il réſolut de les attaquer par un endroit ſenſible, & de ravager leurs champs les plus précieux. Les troupes de l'Empereur & celles de la République ſe diviſerent en pluſieurs corps, 1731.

pour étendre leur dévastation. Mille ravages furent les tristes monumens de cette expédition funeste aux deux partis, & peut-être davantage aux Impériaux. Ces derniers furent souvent battus, même avec la supériorité du nombre, particuliérement à Campo di Loro, où vingt-un bergers repousserent deux cens houssards, soutenus de six cens hommes, tant Grecs que Génois (*a*). Les échecs que les Autrichiens essuyerent en plusieurs rencontres, joints aux maladies causées par la rigueur de l'hiver qui duroit encore, par la disette des vivres & la mauvaise qualité des nourritures, avoient si fort diminué le nombre de leurs troupes, qu'ils furent obligés d'abandonner la plûpart de leurs postes. Les mécontens aussi-tôt les occuperent, sur-tout celui de Saint-Florent, où Giafferi, qu'ils avoient fait leur Général, établit sa résidence. Il y reçut bientôt après, avec une agréable surprise, quelques Dames de la Cour Espagnole, dont la tempête avoit trou-

(*a*) Voyez le Précis des Mœurs des Corses *article* Courage.

blé la navigation. Quatre galères, faisant partie de la flotte qui escortoit Dom Carlos en Toscane, & que le mauvais temps avoit dispersée au cap Noli, relâcherent à Saint-Florent. Une de ces Dames étoit la Comtesse de Saint-Estevan, épouse d'un des Ministres du Prince; Giafferi, charmé d'avoir une occasion de plaire à la Cour d'Espagne, les conduisit au château sur lequel le pavillon Espagnol fut arboré pendant trois jours qu'elles y demeurerent.

Depuis cette visite, qui n'étoit pourtant que l'effet du hasard, les Génois ne douterent plus des relations des Corses avec la Cour de Madrid. Ils en marquerent leur inquiétude à l'Empereur, qui se résolut à envoyer dans cette Isle, au printems suivant, un secours plus puissant que les deux premiers, sous les ordres du Prince Louis de Wirtemberg, afin qu'il agît avec vigueur & succès, tant pour l'honneur des armes Impériales, que pour terminer plus promptement une rebellion qui retenoit des troupes bientôt nécessaires en Italie. Le bruit de ces 1732.
arrangemens donna une nouvelle chaleur aux armes des rebelles; ils se re-

muerent de tous les côtés, cherchant à gagner du terrein, & à opposer de nouvelles barrieres aux Impériaux. Ciaccaldi prit, avec deux mille hommes, Olmettina. Charles Alexandrini traversa le torrent de Pilinazzo, à la tête de quatre mille, pour aller surprendre Biguglia, & s'emparer de San-Pellegrino. Il échoua dans ces deux projets. Wachtendonck le fit avorter en couvrant à propos ces deux places; mais ensuite il succomba sous la fortune & la valeur de l'infatigable Giafferi, qui remporta sur lui une victoire devant Sartène.

Sartène, capitale d'un district de ce nom, dans la partie ultramontaine de la Corse, fidéle à la République, avoit résisté aux promesses & aux présens du Général. Indigné de voir toutes ses mesures manquées, Giafferi fit dessein de la réduire par la force des armes; il assemble un corps de sept mille hommes, & part, après avoir adressé au ciel des vœux publics, & entendu le sermon véhément du Jésuite Eustache Alvaradino, sur la nécessité & le mérite de combattre pour la patrie & la liberté. Il sçavoit combien les motifs de religion donnent d'en-

thousiasme à la valeur des soldats. On arrive devant Sartène à sept heures du matin ; ses généreux habitans, qui veilloient à la sûreté de leurs foyers, s'étoient mis hors de leurs murs en ordre de bataille, & faisoient bonne contenance. Le courage suppléoit au nombre, & d'ailleurs ils attendoient du secours de Wathendonck. On les attaque avec ardeur, ils se défendent avec intrépidité ; le combat se donne avec cet acharnement qu'on voit dans les guerres de parti. Ceux de Sartène, accablés du grand nombre, & obligés de plier, se retirent dans leur Ville, entraînant leurs prisonniers avec eux, parmi lesquels étoit Piccioli, l'ami du Général. A peine sont-ils rentrés, que voici l'armée des Génois & des Impériaux, forte de trois mille quatre cens hommes qui avoient débarqué à Campo-Moro. Sans sortir de cette tranquillité d'esprit, qui caractérise l'héroïsme des grands Capitaines, Giafferi se dispose à les recevoir, place mille hommes devant la Ville, pour s'opposer aux sorties des habitans, & range en bataille le reste de sa troupe. On le chargea de toutes parts ; le Baron de Wathendonck, car on croit 1732.

qu'il s'y trouvoit en personne, les Colonels Arnaud & Véla le prennent, les uns de front, les autres en flanc; il fait face à tous, leur résiste, & les repousse avec perte. Son ame passe dans celle de ses soldats; ils combattent de pied ferme, comme de vieilles milices expérimentées dans les manœuvres des batailles; Wathendonck s'étonne de leur résistance & du bon ordre qu'ils observent; il feint de fuir pour les mettre en desordre, & les battre avant qu'ils puissent se rallier. Giafferi s'apperçoit du piége, & l'évite; les Allemands reviennent à la charge, redoublent leur feu; le carnage est grand, les premiers rangs des Corses s'éclaircissent; il y a de la confusion, mais ils se raniment: &, s'élançant dans le rang des ennemis le poignard (*a*) à la main, ils les renversent, passent sur le ventre de ceux qu'ils ont couchés par terre, poursuivent les fuyards l'espace d'une lieue, se saisissent du Colonel Arnaud tombé

(*a*) Les poignards dont les Corses font usage, sont très-larges, à deux tranchans, & se terminent en pointe comme les lancettes. Ils sont plus longs que les couteaux de chasse.

de cheval, & font prisonniers ou tuent tous ceux qui n'ont pas le temps ou la force d'éviter leur fureur.

Les Sarténiens, qui avoient combattu avec une valeur admirable, voyant la déroute des troupes auxiliaires, se résolurent, dans cette extrémité à quitter leurs maisons, & tâcherent de s'ouvrir un passage à travers les ennemis; mais Giafferi les repousse dans la ville, & entre après eux. Le courage qui les animoit, cede à la frayeur qui les abbat; chacun appréhende la colere du vainqueur; les femmes & les enfans viennent se jetter à ses pieds, & lui demander grace. Ce jour étoit trop beau pour le souiller d'aucun acte de cruauté; il se laissa fléchir, en faveur de son ami Picciolo qu'il retrouvoit, & parce qu'il vouloit d'ailleurs goûter les deux plus doux plaisirs d'une grande ame, celui de vaincre, & celui de pardonner. Nous aurons encore occasion de parler de Giafferi; la victoire qu'on vient de décrire, fait l'éloge de ses talens & de sa bravoure.

Les Génois, désespérés de la défaite des Impériaux, s'en prirent à ceux qui, par leur secours, fomentoient

1742. l'audace des Corses, & brûlerent un bâtiment François, qui, ayant mouillé à la baie de Giralatte, leur avoit versé des munitions de guerre; cette nouvelle insulte faite au pavillon d'une Puissance si respectable, étoit de nature à leur attirer des désagrémens plus fâcheux. Le Roi s'étoit contenté autrefois des excuses que la République lui fit par le ministere du Marquis Doria, & de la restitution de la charge du navire. Mais, en cette occasion, il envoya quatre vaisseaux de guerre à Gènes, pour dicter impérieusement les réparations qu'il exigeoit, dont la principale fut que, le Sénat, par une ordonnance expresse, publiée & affichée dans tous les lieux de son ressort, défendroit à tous les sujets de la République de visiter à l'avenir, & dans aucun cas, les bâtimens François.

1732. Le 4 d'Avril. Expédition du Prince de Wirtemberg.

Cependant le Prince de Wirtemberg débarque à Calvi avec six mille quatre cens hommes, accompagné du Prince de Culembach, Général de bataille, & du Comte de Schmettau, Général d'artillerie. La vivacité de son courage ne souffre point de délai; il campe avec Culembach auprès de Calvi, fait occuper au Général Schmettau les hau-

teurs du Nebio, laiſſe Wathendonck dans la partie de Baſtia, & le Colonel Véla au voiſinage d'Ajaccio. Avant d'en venir aux armes, il publie, au nom de l'Empereur, une déclaration datée de Calvi, dans laquelle il offre aux rebelles l'auguſte médiation de Sa Majeſté Impériale, & un pardon général accordé par la République, à condition qu'ils remettront les armes dans l'eſpace de cinq jours; faute de quoi ils ne peuvent s'attendre qu'à des traitemens ſévères; on leur fait enviſager les récompenſes de leur ſoumiſſion & la punition de leur entêtement, que l'Empereur garantira, les unes de ſa parole ſacrée, & ſoutiendra les autres de ſa puiſſance.

Si la déclaration du Prince eût été rendue ſans altération aux payſans, ils n'auroient point héſité de ſe rendre; mais les chefs leur en firent des interprétations infidéles, & les ennivrerent d'eſpérances chimériques; tantôt c'étoit un armement qu'on préparoit pour eux en Eſpagne, tantôt les Algériens ſe diſpoſoient à les ſecourir; ils cherchoient, par ces menſonges politiques, les uns à garder un commandement qui flattoit leur vanité, & ſoutenoit leur

1732. Le 4 d'Avril.

fortune, les autres à satisfaire leur aversion pour les Génois, & le fanatisme de leur liberté. Egarés par les discours des chefs, non-seulement ces peuples rejetterent les avances de paix qu'on leur fit, mais ils porterent la folie jusqu'à insulter les Impériaux; on ne garda plus alors de ménagemens à leur égard. L'expiration de l'amnistie, fut le commencement
1732. Le 23 d'Avril. des hostilités. M. de Wirtemberg fit marcher deux corps de troupes, l'un vers Algayola, & l'autre contre le village de Calenzana, & envoya un Colonel Allemand, avec trois cens hommes & cent houssards qui débarquerent au golfe de Valinco, pour pénétrer jusqu'à Ajaccio, & soumettre l'au-delà des Monts. Il échoua dans ces trois entreprises. Ses troupes furent battues vers Algayola, & à l'attaque de Calenzana; le Seigneur Luc d'Ornano arrêta à Olmetto le Colonel Allemand, & le força de se rembarquer avec sa troupe, & de se rendre à Ajaccio par mer; le Général Schmettau essuya un échec aux montagnes de Lento & de Tenda. Cependant, malgré ces pertes, le Prince de Wirtemberg conquit en peu de tems presque toute la Balagne;

&, s'étant joint au Général Schmettau sur la hauteur de San-Nicolao, il pénétra sans obstacle dans le fond du pays, dont il se rendit maître. Les jours qui suivirent ces différentes actions, furent bien déplorables par les dégâts que l'on fit aux champs, les rebelles en voyoient la désolation de la cime de leurs rochers sans en paroître émus, tant l'enthousiasme dont on avoit sçu enflammer leur esprit, leur prêtoit de force ; mais, lorsqu'ils eurent appris que l'armement d'Espagne ne regardoit que la ville d'Oran ; & que les offres des Algériens se réduisoient à quelques froides politesses, ils regarderent d'un œil bien différent les malheurs qu'ils venoient d'éprouver. Autant ils avoient été obstinés dans leur résistance, autant furent-ils empressés à se soumettre.

La Balagne fut la premiere des provinces qui envoya ses Peres des Communes faire leurs soumissions au Prince de Wirtemberg. Alors Giafferi, & les plus sages de son conseil, voyant qu'il falloit fléchir sous la loi de la nécessité, & que l'exemple de cette province alloit causer une révolution générale, voulurent, en y coopérant eux-

mêmes, s'en faire un mérite auprès du
1731. Prince Allemand. Ils lui envoyerent une
Le 8 de Mai. députation de huit principaux chefs, dont il écouta les propositions, avec
Congrès de Corté. qui il convint d'une trève, & arrêta de tenir un congrès à Corté. On se donna des ôtages, & les Plénipotentiaires se réunirent, le jour qu'on avoit fixé, à la Ville qui étoit le rendez vous général. Les Princes de Wirtemberg, de Culemback, de Waldeck, les Comtes de Ligneville & de Lowestinc; le Baron de Wathendonck; les Généraux Schmettau & de Lowendal, y étoient au nom de l'Empereur. Camille Doria, Jérôme Vénéroso, Rivarola, nouveau Commissaire général qui avoit remplacé M. de Grimaldi & Fornari à l'arrivée de M. de Wittemberg, François Gropallo qui commandoit en second, & avoit seulement le titre de Gouverneur, s'y trouverent de la part de la République. Giafferi s'y rendit avec dix de ses Lieutenans. Le Prince les accueillit gracieusement, & donna, pendant le souper où il les retint, le titre de Colonel aux deux plus considérables : distinction qui applanit des difficultés qu'il auroit fallu combattre, & prouva que les grands gagnent plus par leur affabilité que par

leur empire. L'Évêque d'Aléria fut invité au congrès, dont on ouvrit la premiere ſéance au château, avec les cérémonies accoutumées. Après la lecture de l'acte de garantie de l'Empereur, de l'amniſtie générale de la République, des pleins pouvoirs des Plénipotentiaires; le Prince de Wirtemberg, M. de Rivarola & Louis de Giafferi, prononcerent chacun un diſcours où ils firent valoir les droites intentions des Puiſſances qui les avoient commis. Je rapporte celui de Giafferi, parce qu'il renferme une belle réflexion.

» L'exemple des peuples de Corſe, » dit-il, doit apprendre aux Souve- » rains à ne point opprimer leurs ſu- » jets; mais à ſe les attacher par de » bons traitemens, & à ſe ſouvenir » que, partageant avec eux la qualité » d'hommes mortels, ils ſont origi- » nairement égaux; la diſtinction où » le ſort les a placés n'eſt point vaine; » les Souverains ſont élevés au-deſſus » des peuples par la force des Loix, » mais ils doivent s'y ſoutenir par des » ſentimens de juſtice & d'humanité; » la modération eſt leur plus fort ap- » pui, la tyrannie la choſe la plus con- » traire à leurs intérêts; &, en vou-

» lant trop étendre leur autorité, ils
» vont toujours à leur ruine.

On continua les autres conférences avec la même politesse & le même succès; les Génois défendirent leurs droits, les Corses leurs priviléges; &, malgré les protestations de quelques villages de la partie méridionale que les chefs d'un commun accord rappellerent à des sentimens pacifiques, on conclut le traité dont nous remarquerons deux articles essentiels. Le premier, qui en devoit être comme la garantie, portoit qu'il y auroit à Bastia une chambre Impériale; à laquelle on pourroit appeller dans le cas où la République n'observeroit point exactement les articles convenus. Le second renfermoit la promesse que les chefs, déterminés par l'autorité du Prince de Wirtemberg, firent avec serment de rendre aussi tôt, après la séparation de l'assemblée, des lettres qu'ils avoient à Vescovato, où l'on espéroit trouver des preuves de la trahison de quelques Génois.

1732. A peine le traité fut signé, que le Marquis Rafaëlli, Secrétaire des rebelles, n'osant compter sur le pardon de Gènes, ni sur la parole des Officiers de la République, disparut pour se

mettre à l'abri des violences qu'il craignoit de leur part, & pour lesquelles il sçavoir que les Puissances ne manquent point de prétextes. Mais les Génois jugerent qu'il s'étoit sauvé avec son porte-feuille, afin de n'être pas obligé à rendre les lettres que les Généraux de la rebellion avoient promis de faire tenir au Sérénissime Gouvernement. Sans chercher d'autres preuves que ces apparences où ils fondoient leurs préventions, ils mirent sa tête à prix, & firent arrêter quatre principaux des chefs, Giafferi, Ciaccaldi, Aitelli, & Simon Rafaëlli, frere du Secrétaire, dont on les accusoit d'avoir conseillé & favorisé l'évasion. Ils furent d'abord mis en prison à Bastia, ensuite transférés à la tour de Gènes, & de-là à la forteresse de Savone. Il y eut autant d'opinions différentes sur cet événement, qu'avoient d'intérêts divers ceux qui y prirent part. Les Génois disoient, pour justifier leur conduite, qu'elle étoit nécessaire à la sûreté du gouvernement; que dans toutes les bonnes administrations on s'assuroit des gens suspects, & que d'ailleurs la raison d'etat étoit supérieure à toutes les autres raisons. Les Autrichiens regardoient l'emprisonnement

1732. Le 17 de Juin.

des chefs, comme une infraction manifeste au traité, de la maniere la plus contraire au droit des gens; & l'infraction de ce traité qu'ils avoient garanti, comme une injure à la médiation de leur maître. On prétend que le Prince de Wirtemberg, malgré les honneurs & les présens qu'il reçut à Gènes, n'y dissimula point l'impression désavantageuse que cette voie de fait laissoit dans l'esprit de tous les Officiers de l'armée Allemande, & prévint le Sénat que l'Empereur lui demanderoit l'élargissement des chefs, comme une satisfaction dûe à l'honneur de sa parole sacrée. Les Corses, dont le traitement qu'on faisoit à leurs chefs aigrissoit la haine, n'appelloient plus les Génois que des persécuteurs & des tyrans, ils leur reprochoient d'avoir commis à Corté, en chargeant des fers les plus considérables de leur nation, une lâcheté infâme, qui les couvroit de dèshonneur aux yeux de toute l'Europe. Le feu de la rebellion jettoit par-tout des étincelles, & menaçoit d'un nouvel embrasement. Il arriva une émeute populaire à Ajaccio, où Wathendonck, demeuré dans l'isle avec le reste des troupes Allemandes qu'on avoit trans-

portées

portées en Toscane, reçut de Dom Mario une lettre séditieuse conçue en ces termes : « Le Seigneur Baron de » Wathendonck est averti, pour en » informer tous ceux à qui il appar- » tient de le sçavoir, que si dans un » mois, à compter du 26 Juillet 1732, » les Seigneurs Giafferi, Astelli, Ciac- » caldi, & le Révérend Pere Rafaëlli, » injustement détenus à Gènes, ne » sont pas remis en pleine liberté, & » dans la possession de ce qui leur a » été promis par le traité conclu avec » le Seigneur Prince de Wirtemberg, » on peut compter que les mêmes » confédérés, qui ont soutenu avec » tant de zèle & de gloire les inté- » rêts de leur chére patrie, sçauront » bien la venger des nouvelles contra- » ventions de la République de Gè- » nes, qui n'est pas digne d'avoir les » Corses pour sujets. C'est de quoi le » Seigneur Baron de Wachtendonck » est averti par Dom Mario.

Quelque grande que fût la fermentation dans les esprits, Gènes pensoit moins aux moyens de les calmer, qu'aux raisons spécieuses qui pourroient, au jugement des Cours, légitimer ses procédés envers les insulaires, & prin- 1732.

cipalement les faire goûter au ministére Autrichien. Elle lui adressa un mémoire par la voie du Marquis Pallavicini, où elle tâchoit de prouver que les quatre chefs étoient des criminels d'Etat, que le bon ordre obligeoit de retenir en prison pour assûrer la tranquillité publique. Mais les Ministres de Vienne, qui voyoient cette affaire sous une autre face, demeurerent dans les premiers sentimens qu'ils en avoient conçus, & désavouerent même plusieurs allégations contenues dans son mémoire. Rien ne leur paroissoit si injuste que de punir les chefs d'une faute qu'ils n'avoient point commise, de les rendre responsables des actions de Rafaëlli, & de vouloir qu'ils eussent enfreint le traité en favorisant son évasion, puisqu'il n'étoit pas prouvé qu'ils en fussent les complices. Pourquoi exercer sur eux une domination dure & arbitraire dans le tems qu'il falloit plutôt user d'insinuation? Etoit-ce afin que, pour se racheter, ils engageassent Rafaëlli à rendre les papiers secrets dont la République étoit intéressée d'avoir connoissance? Mais son dessein étoit déja rempli, puisqu'on les avoit trouvés à

Vescovato chez un ami du Secrétaire à qui, en partant, il les avoit confiés. De semblables réflexions déterminerent l'Empereur à exiger, nonobstant les intrigues du Sénat, & avec des expressions absolues, que le traité de Corse conclu sous sa garantie & signé des Plénipotentiaires de la République, fût observé dans toute sa teneur, & que les chefs fussent mis en possession des graces qu'on leur avoit promises en récompense de ce qu'ils avoient déterminé à la soumission nombre de leurs partisans; aux menaces de l'Empereur, se joignit la volonté du Roi de France, qui fit dire à Doria, envoyé de Gènes à sa Cour, qu'il désiroit qu'on délivrât de prison les chefs des Corses pour lesquels il vouloit bien s'intéresser.

Pendant qu'on agitoit leur liberté avec des raisons politiques, Jacoboë, homme inconnu jusqu'alors, parut à la tête de deux mille montagnards au-delà du Gradaccio & du Golo, pour la venger par les armes. Il auroit acquis de la célébrité s'il avoit eu le temps de soutenir la hardiesse de son début; mais le premier instant de son exaltation se rencontra avec celui de 1732.

sa chûte, il fut pris prisonnier & conduit à Bastia, où Wathendonck attendoit depuis long-temps les ordres de l'Empereur, & où il faisoit des efforts pour appaiser la discorde. On monta jusqu'au premier fil de ce dédale de faction, & l'on arrêta quelques citoyens de Gènes soupçonnés d'avoir des liaisons suspectes avec les mécontens, & convaincus par les papiers du Marquis Rafaelli. Les plus considérables étoient le Major Gentile noble Génois, & Lanfranchi riche Banquier.

1733. Cependant les Corses demandoient à hauts cris la liberté de leurs chefs, & la République le libre exercice de sa puissance. Comme on ne se résout pas aisément à revenir sur ses pas, lorsque les démarches ont été publiques, elle ne consentit que par force, & sur de nouvelles menaces de l'Empereur, à élargir ces prisonniers, illustres par l'intérêt que prenoient à eux les plus grands Princes de l'Europe; on les conduisit en plein Sénat où ils firent leurs soumissions, mais où ils refuserent les récompenses promises à Corté, craignant jusqu'aux bienfaits de la République. Giafferi, qui avoit d'abord accepté le vice-commande-

1733. Au mois de Mai.

Leur délivrance.

ment de Savone, & trois mille six cens livres de pension, les abandonna pour passer au service de Dom Carlos, l'Abbé Astelli passa à Livourne, Ciaccaldi alla en Espagne, & Rafaëlli, accompagné du Chanoine Orticoni, ci-devant Agent des Corses en Italie, se réfugia à Rome, où le Pape, qui connoissoit son mérite & son érudidition, le fit Auditeur du Tribunal de *Monte-Citorio*. Le Marquis de Rafaëlli son frere, qui, depuis sa proscription & l'embrasement de sa maison de Vescovato, s'étoit retiré à Florence, y avoit été fait un des Secrétaires du cabinet du Grand Duc, avec douze cens écus de pension.

Après ce dénouement, Wathendonck reçut un réglement de régence pour l'Isle, consistant en XVIII articles qu'on avoit insérés pour leur donner plus d'autorité dans un acte de garantie Impériale. Les plus remarquables sont, « Que certains impôts se- 1733.
» ront abolis; Qu'on n'exigera rien
» des habitans sous prétexte des gros-
» ses dépenses que la République a été
» obligée de faire à l'occasion des
» troubles, que les Corses peuvent pré-
» tendre aux honneurs & dignités sé-

» culieres & eccléſiaſtiques, de même
» que les autres ſujets de la Républi-
» que; Que les charges de Capitaines
» des ports à Baſtia & à Ajaccio, ſe-
» ront conférées à des nationaux; Que
» la nobleſſe Corſe ſera conſidérée à
» Gènes ſur le même pied que celle des
» autres Domaines de la République,
» & qu'il y aura un Orateur Corſe à
» Gènes pour porter au Sénat les plain-
« tes & requêtes de ceux qui ſouffri-
» roient quelque oppreſſion. »

La garantie de l'Empereur finit en ces termes : » C'eſt pourquoi,
» afin de répondre aux vœux com-
» muns de la Séréniſſime Républi-
» que de Gènes, & à ceux des ha-
» bitans de l'Iſle de Corſe, Nous dé-
» clarons qu'en vertu du préſent acte,
» nous prenons ſur nous la garantie de
» tout ce qui eſt contenu dans la nou-
» velle forme de gouvernement ci-
» deſſus. Nous promettons ſous notre
» parole d'Empereur & d'Archiduc,
» de faire enſorte que les Corſes goû-
» tent en ſûreté & en abondance les
» fruits de la bénignité de la Répu-
» blique envers eux, & qu'à ce nou-
» vel établiſſement il ne ſoit fait au-
» cune contravention par ceux aux-

» quels le gouvernement du Royaume » de Corse sera confié à l'avenir ; ou » si pareille chose arrivoit, contre no- » tre attente, nous nous engageons » d'obliger la République à y porter » un prompt reméde, si elle ne le fait » pas d'elle-même, après en avoir été » priée par des requêtes soumises. Dé- » clarons en outre que toutes ces choses » n'auront lieu qu'autant que les Corses » garderont à leurs Souverains la fi- » délité qui leur est dûe. En foi de » quoi nous avons donné les présentes » Lettres signées de notre main, &c. »
Lorsque ce réglement & ce diplome impérial eurent été publiés dans toutes 1732. les Villes & Bourgades, Wathlen- Le 5 de donck partit avec le reste des Impériaux, Juin. passa par Gènes & se retira en Allemagne.

L'accommodement qu'on venoit de terminer ne parut point solide à ceux qui approfondissoient le caractère des deux peuples, & voyoient que, sous un air de concorde, la division restoit au fond des cœurs. Personne n'étoit content de sa destinée ; les Génois murmuroient des circonstances qui les avoient forcés à une paix désavanta- geuse ; & les rebelles, de ce qu'on n'a- voit pas, dans le réglement, statué

sur tous leurs griefs, & qu'on s'y servoit à leur égard d'expressions humiliantes. Ils y devoient pourtant trouver une ressource contre la tyrannie; si quelqu'un avoit eu raison de s'en plaindre, ce devoit être plutôt les Génois qui voyoient qu'on y avoit compromis leur souveraineté. Toutes les fois que les Princes composent avec des sujets rebelles, c'est toujours au détriment de leur puissance. L'esprit de vengeance, qui fait un des principaux traits du caractère des Corses, étoit le ressort qui les faisoit agir; la détention des chefs & les délais affectés qu'on avoit mis à leur élargissement, avoient offensé la nation. Les habitans d'Orezza éclaterent les premiers, & firent renaître les anciens troubles que le Sénat de Gènes accrut en recevant d'une maniere peu honorable Ginestra, député des Corses pour lui faire des remontrances. Piqué d'avoir été traité avec si peu de considération, & trop passionné pour excuser la froideur du Sénat en faveur des affaires multipliées qui partageoient alors son attention, Ginestra fit, par dépit, soulever les montagnards dès qu'il fut retourné en Corse.

Nouvelle révolte. 1733.

Gènes y envoya Jérôme Pallavicini pour succéder à Rivarola, &

tâcher de ramener les esprits par de sages ménagemens, en se méfiant toutefois de quelques cantons plus suspects que les autres. Il crut devoir être moins condescendant que sévère, & il ne réussit dans aucun des moyens qu'il employa. Ayant fait arrêter François Alexandrini, & poursuivre Jean-Jacques Castinetto, qui s'étoient signalés dans la premiere rebellion, qu'il accusoit de lier de nouvelles intrigues dans le cap Corse pour en faire soulever les habitans, & leur fournir des armes, il fut obligé de relâcher Alexandrini, parce qu'il l'avoit fait saisir dans un lieu d'immunités, il ne put atteindre Castinetto, & il éprouva dans la suite que la sévérité non-seulement échoue dans les troubles civils quand elle n'a pas la force en main, mais qu'elle acheve d'en augmenter le désordre.

En effet, les rebelles firent sonner plus haut leurs mécontentemens; &, voyant que leur parti étoit devenu plus nombreux, ils se déclarerent par des démarches qui n'étoient plus équivoques: car ils s'emparerent de la Balagne & de l'ancien retranchement de Vescovato, où ils arborerent, sur la plus 1733. élevée des montagnes, l'étendart d'A-

ragon. Des noms fameux & illustres, Dom Pedro d'Ornano, Ginestra, Castinetto, Maldini, & plusieurs personnes de la maison Gentile, parurent à la tête de cette nouvelle confédération, qui commença de se signaler par deux petits avantages près de Rostino, & se fortifia par la prise de Corté, où il y avoit une garnison de sept cens hommes avec six grosses piéces d'artillerie. Ce fut Maldini qui eut la gloire de cette conquête, pour laquelle il avoit conduit sept mille paysans, & fait transporter trois petits canons, dont, à la vérité, il ne sçavoit point faire un usage avantageux; mais ayant assez de bravoure pour se passer de cet art destructeur, il força après dix jours de siége la ville & le château de se rendre par capitulation, permettant généreusement à la garnison de se retirer à Sanpellegrino avec ses bagages.

La République sur cette nouvelle se hâta d'envoyer un corps de trois mille hommes pour défendre ce poste, ainsi qu'Ajaccio, & pour mettre Pallavicini en état de faire face aux rebelles; mais si c'étoit assez de ces troupes pour garantir les places d'insulte, elles n'étoient point suffisantes

pour risquer des combats dans des lieux difficiles & contre des ennemis fortifiés. Pallavicini, qui n'eut aucun succès, parce qu'il ne pouvoit rien entreprendre, fut rappellé sur la fin de l'année, & remplacé par Hugues Fiesque & Pierre-Marie Justiliani, 1733.
qui parurent moins comme Commissaires Généraux, qu'en qualité de députés & de négociateurs. Ils étoient autorisés par leurs instructions à pourvoir à toutes les plaintes qu'on pourroit leur faire, à accorder un cinquieme amnistie & d'autres graces, selon qu'ils en verroient l'utilité ; mais les chefs actuels de la rebellion, poussés par de mauvais conseils & par une présomption aveugle, oserent dédaigner leurs avances, & leur répondre que l'Empereur ne pouvant, dans la situation présente de ses affaires, soutenir sa garantie, ils ne vouloient rien traiter de nouveau qui ne fût garanti spécialement par les maisons de Bourbon & de Savoye ; craignant encore que les peuples ne se laissassent gagner par les offres qu'on leur faisoit, & que, venant à un pour-parler avec les Sénateurs, ils n'en sortissent détrompés de toutes les fausses idées au

moyen desquelles il les avoient entraînés à la révolte, ils firent aussi-tôt publier une ordonnance portant peine de mort contre quiconque iroit se présenter aux deux Commissaires Généraux.

L'esprit de vertige les avoit si fort égarés, qu'ils ne respecterent pas plus les Princes de l'Eglise, pour qui leurs égards alloient jusqu'à l'adoration, que ces Envoyés de Gènes, d'ailleurs si vénérables par leurs hauts rangs & leur caractère de Ministres de paix. Ils avoient enlevé des amas de grains déposés à Bosaïa, & les avoient transportés dans les retraites qui receloient leur brigandage. L'Evêque d'Aléria, indigné de ces violences commises dans son Diocèse, employa les armes spirituelles contre tous ceux qui y avoient participé, & les priva de la Communion de l'Eglise. Cet exercice redoutable d'un pouvoir sacré, qui, en des jours plus tranquilles eût allarmé leur conscience & atterré leur esprit, ne fit dans ce temps de confusion que provoquer leur colere. Si le Prélat n'avoit songé à s'enfuir & passé par mer à Bastia, il eût été exposé à la brutalité de cent montagnards qui furent détachés pour se saisir de sa personne.

L'Evêque d'Aléria excommunie les rebelles.

1734.

Ils ne connoissoient pour principes qu'une indépendance effrénée ; plus on traversoit leurs démarches, plus ils outroient leurs prétentions & plus ils se faisoient de partisans : car la révolte est une contagion qui fait les plus grands progrès avec une extrême promptitude. On accusoit Giafferi, Ciaccaldi, Astelli, revenus dans l'Isle, d'y souffler par-tout la discorde, & de sacrifier le bien public à leurs vengeances particulieres. Ils ne désavouoient pas leurs mouvemens ; mais ils disoient qu'ils n'avoient pour objet que leur légitime défense ; que les fréquentes infractions des Génois au traité de Corté les dispensoient d'y être eux-mêmes fideles ; &, voulant user de récrimination, ils imputoient aux rigueurs que Pallavicini avoit exercées, le changement des cœurs & le retour de la guerre. Il est vrai que ce Commissaire général avoit commencé ses fonctions par manquer aux engagemens pris par M. de Wirtemberg, particuliérement à celui de ne demander les tailles ordinaires qu'un an après, & il voulut les exiger dès le mois de Septembre 1733. Quoiqu'il en fût des raisons de leur conduite,

1734. Giafferi redevint Général. On lui forma un Conseil de douze chefs inférieurs, & un Capitaine du Régiment de Naples, lui amena quantité d'Officiers débauchés des troupes d'Espagne, ainsi que beaucoup d'armes & de munitions. Les Génois, qui craignoient le ressentiment de Giafferi autant que son génie, entreprirent de l'enlever, afin d'abattre d'un seul coup la révolte; mais ils furent malheureux dans leurs complots, on décela leurs menées; & le traître, qui devoit servir d'instrument à leur dessein, fut surpris & immolé à la fureur publique.

Au milieu de ces agitations, on a peine à le concevoir, les Corses penserent à faire un corps de loix qui remédiât au désordre de l'administration, & convoquerent une consulte générale où ils élurent trois nouveaux Généraux, trois Maréchaux de camp, & un Auditeur général qui étoit un Avocat d'entr'eux nommé Sebastien Costa. Mais, par une contradiction plus bisarre que surprenante, quand on connoît l'inconstance des peuples conduits par leurs passions, tandis qu'ils prenoient des mesures pour se gouverner eux-

Puffendorff. Hist. de l'Univers, nouv. édit.

mêmes, ils résolurent de se donner à l'Espagne, comme s'ils avoient été embarrassés de leur liberté. Le Chanoine Orticoni, connu par son habileté & sa hardiesse, fut député à Madrid, & eut commission d'y produire d'anciens titres, suivant lesquels leur Isle devoit appartenir à l'Espagne. La Cour de l'Escurial, convaincue apparamment de leur fausseté, & peu touchée de la soumission d'un peuple lié à une autre Puissance, congédia le député Corse sans avoir entamé avec lui de négociations; de sorte que, rebutés de tous côtés, ils se replierent sur eux-mêmes, & formerent un nouveau plan de gouvernement qui passa en loi à l'assemblée générale du 30 Janvier. 1735.

Il étoit composé de XXII articles, & tenoit du Monarchique & du Républicain. On s'apperçoit toujours que les peuples, ainsi que les particuliers, retracent leurs caracteres dans leurs actions : de-là vient que les Corses plus superstitieux que dévots, & dont la religion est toute extérieure, commencerent leur nouveau code par le réglement d'une pratique pieuse. Ils élurent pour leur Protectrice l'Immaculée Conception de la Vierge, &

réglerent que son Image seroit empreinte sur les armes & les drapeaux, & sa fête célébrée dans tout le pays par des salves de mousqueterie & de canon, conformément aux volontés de la jonte. Après avoir rempli leur espéce de dévotion, ils songerent à leur passion favorite, & ordonnerent que, pour abolir toutes les traces du gouvernement Génois, on brûleroit publiquement leurs loix & leurs statuts devant la nation assemblée, dans le lieu où le jonte du nouveau gouvernement établiroit sa résidence, & qu'on confisqueroit leurs terres, fiefs & étangs au profit des Primats. Leur vengeance satisfaite, ils prirent soin des intérêts de leur vanité, & prodiguerent les noms les plus pompeux à ceux qui occuperoient les premiers emplois. André Ciaccaldi, Hyacinte Paoli & Dom Louis Giafferi, élus Généraux dans la diéte antérieure, furent dans cette occasion nommés & reconnus Primats du Royaume, avec le titre d'Altesse Royale, &, de peur qu'on n'attachât point à ces nouveaux titres l'idée & la considération qu'on vouloit qu'ils attirassent, on déclara que ceux qui oseroient les mépriser ou les

tourner en ridicule, seroient traités de rebelles & punis de mort. J'omets les autres articles qui renferment le détail de l'administration, parce qu'ils n'eurent point lieu; on y remarque l'embarras d'un peuple qui flotte entre les perplexités & les incertitudes où le jettent le desir de l'ordre public & l'amour de sa liberté, le besoin d'avoir des maîtres, & la crainte d'avoir des tyrans.

Si on n'avoit pas donné un pouvoir trop étendu aux trois Primats du Royaume; si on avoit mis plus de proportion dans la distribution des emplois, & prévenu les jalousies; ou que les chefs eussent eu l'esprit plus désintéressé, & vraiment Républicain, le nouveau gouvernement auroit prévalu, tant les affaires de Gènes étoient désespérées; mais leur mésintelligence & leur discorde sauverent le parti de la République; il y eut plusieurs aspirans pour les mêmes dignités, ces rivaux abandonnerent la cause commune pour se disputer l'objet de leur ambition. Le Commissaire général Octave Grimaldi arrivant dans ces entrefaites, profita de leurs querelles, & publia à propos une amnistie dont plusieurs 1735. Au mois de Mai.

userent pour morguer leurs concurrens. Une partie de la Corse fit sa soumission à Gènes ; Grimaldi tâchoit de gagner l'autre, quand le Sénat redonna le gouvernement de l'Isle à Pinelli, croyant qu'il auroit acquis cette circonspection & cette expérience qui sont les fruits du temps & des fautes passées ; mais sa conduite démentit l'idée favorable qu'on avoit de sa nouvelle administration. Il commença par un acte de cruauté dont on lui reprochoit l'habitude, & fit mettre le feu aux grains qui se trouvoient encore dans les campagnes.

Octave Grimaldi appaise la révolte.

Felix Pinelli la renouvelle par son imprudente sévérité.

Les Corses, que les factions avoient divisés, se réunirent à ce trait qu'ils regarderent comme le signal d'une nouvelle persécution : » Voici encore, dirent-ils, l'ennemi » de la patrie. » L'uniformité de leurs préventions convainquit le Sénat des torts de Pinelli, & fit résoudre son rappel malgré l'appui de sa faction qui étoit si puissante, & causa de si vifs débats, qu'on fut obligé de faire entrer la garde dans la salle de l'assemblée. Cependant sa sévérité n'étoit pas la véritable cause de sa disgrace, il avoit accordé mal-à-propos un ar-

mistice de six semaines aux rebelles pour en obtenir par ce moyen la liberté de son fils qu'ils avoient fait prisonnier dans une embuscade; il parut aux yeux de la République qu'il en avoit alors trahi les intérêts & passé son pouvoir. On lui fit toutes sortes d'imputations désavantageuses; comme il arrive ordinairement à ceux qui sont disgraciés. Suivant les uns, il étoit avide & peu occupé du bien public; suivant les autres, il avoit gâté les affaires par son despotisme, peut-être qu'avec plus de prudence & moins de roideur dans le caractere, il eût été mieux fait pour gouverner qu'aucun autre.

On nomma à sa place le Marquis Laurent Impériale qui s'en excusa, & le Chevalier Jean-Baptiste Rivarola, qui avoit déja rempli le même emploi, & qui ne s'en chargea de nouveau qu'avec répugnance, comme un homme qui se dévouoit au bien de la République. L'un & l'autre étoient dignes de l'amour & de l'estime des Corses, qui n'eurent pas plutôt été instruits de leur nomination qu'ils firent des propositions d'accommodement; soit qu'ils espérassent beaucoup des nouveaux Gouverneurs, soit

qu'ils ne comptassent plus sur leurs négociations aux Cours de Versailles & de Madrid ; mais à Gènes on les reçut comme de nouveaux outrages ; ils vouloient 1°. que les droits de la République sur cette Isle ne consistassent plus qu'à y établir des Provéditeurs pour recevoir les rétributions, maintenir les priviléges des peuples, pour décider les affaires militaires & criminelles ; 2°. que la République renonçât à la connoissance des affaires civiles du pays, & consentît qu'on établît à Bastia un Sénat entiérement composé de Corses, & indépendant de celui de Gènes ; 3°. qu'on conviendroit du nombre de troupes que la République pourroit y laisser, & des places qu'elle y occuperoit. Le Sénat indigné ordonna de nouvelles levées, & pressa Rivarola de se rendre à son gouvernement.

1736. Au mois de Février.

Les réjouissances que l'on fit à Bastia à l'occasion de son arrivée, éloges de sa vertu, donnerent à Giafferi l'idée de surprendre la ville à la faveur de la joie publique à laquelle il croyoit qu'on se livreroit aveuglément ; mais son projet échoua contre la vigilance du Gouverneur, dont l'esprit veilloit à la sûreté des citoyens, quand son

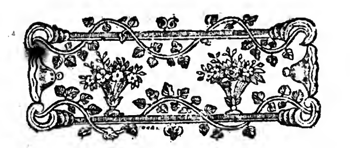
cœur en recevoit les hommages. Il s'en vengea sur le palais Episcopal des Evêques d'Aléria, où il alla mettre le feu. Rivarola n'opposa à ses emportemens qu'une conduite modérée & une douceur prévenante : c'étoit une politique qui étoit propre à son caractère, & le seul expédient que son amour de la paix lui suggéroit dans ces tems fâcheux où il est nécessaire de flatter l'erreur. Il essaya de rapprocher les sentimens ; & dans cette intention il députa aux rebelles l'Abbé Ferrandi, Corse de nation, qui avoit été Gouverneur des Pages du Duc de Saint-Agnan, Ambassadeur de France à Rome ; mais, n'ayant point oublié qu'on n'avoit pas tenu compte de leur derniere députation, ils ne répondirent à celle de Rivarola que par des actions contraires à ses vues, s'emparant de plusieurs postes avantageux où ils étalerent leur arrogance : braver la République étoit pour eux un triomphe.

1736. Mauvais état des affaires de Gènes, qui sont réduits à se tenir dans leurs places maritimes.

Le Sénat prit alors un parti analogue aux conjonctures, & nécessaire au soulagement de ses finances. Obligé de regarder ses domaines du continent environnés de voisins puissans dont il craignoit les desseins, il se contenta

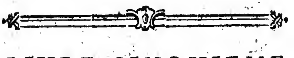
d'être en Corse sur la défensive, d'y interdire toute communication avec les pays des rebelles, de renforcer le nombre de ses bâtimens pour s'opposer à l'entrée furtive des convois de Livourne, & rendre leurs débarquemens plus difficiles. C'étoit une chose impossible de les empêcher tout-à-fait : comment défendre continuellement l'accès d'une Isle ouverte, & prévenir les abus de l'immunité que s'arrogeoient les pavillons des autres Puissances? Tandis que les Génois se resserroient dans leurs places maritimes, en attendant de pouvoir faire mieux, pendant qu'on disoit que, désespérant de pouvoir jamais réduire la Corse, ils songeoient à s'en accommoder avec le Roi d'Espagne, & qu'ils en traitoient sérieusement avec Dom Felix Cornecco, Envoyé extraordinaire de cette Couronne à Gènes; on vit paroître dans l'Isle le Baron de Newhoff, dont la Royauté y causa la plus curieuse des révolutions pour ses singularités romanesques.

Fin du Livre quatrième.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE CORSE,

DEPUIS ses premiers habitans jusqu'aujourd'hui.



LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Précis historique de la vie de Théodore; il est élu Roi de Corse, & produit une grande révolution; traités entre le Roi

de France & l'Empereur, & entre le Roi & la République de Gènes; expédition du Comte de Boissieux, pendant laquelle Théodore reparoît à Sorraco; mais, craignant les menaces du Général François, il reste à bord de son vaisseau; la tempête le jette dans le port de Naples; le gouvernement le fait arrêter dans cette ville; il est élargi peu de temps après; ensuite il se retire à Londres; affaire de Borgo; naufrage de six compagnies Françoises que les Corses font prisonnieres de guerre; mort du Comte de Boissieux.

IL est peu d'hommes qui ayent éprouvé autant de variété & de vicissitude dans ses destinées, que le Baron de Newhoff, le lecteur en jugera par l'histoire de sa vie, dont on rappelle ici succintement les traits, qui ont précédé son élection à la Royauté de Corse, afin de faire mieux connoître l'auteur de la révolution extraordinaire qu'on va raconter. Il étoit fils d'Antoine, Baron de Newhoff, Gentilhomme du Comté de la Marck dans le cercle de Westphalie, qui, ayant fait un mariage disproportionné avec la

Précis historique de la vie de Théodore.

la fille d'un marchand, de Viſeu en Liégeois, vint, pour éviter les reproches de ſa famille, s'établir en France. On lui accorda, à la recommandation de Madame la Ducheſſe d'Orléans, un petit gouvernement dans le pays Meſſin, où il eut deux fils & une fille, Etienne, Théodore & Eliſabeth, qui épouſa le Marquis de Trévoux. Tous trois étoient dans les premieres années de leur enfance, lorſque la mort leur enleva leur pere. Le Comte de Mortagne, Chevalier d'honneur de Madame la Ducheſſe d'Orléans, prit ſoin de leur éducation, & le jeune Théodore devint Page de cette Princeſſe, qui lui procura une compagnie dans le Régiment de la Marck. Son goût pour la magnificence peu ſortable à la médiocrité de ſa fortune, l'obligea de quitter le ſervice où il s'étoit mal comporté, & ſon ambition le conduiſit auprès du fameux Baron de Gortz, premier Miniſtre de Charles XII Roi de Suede. Cet homme qui, comme le Roi ſon maître, ne ſe plaiſoit qu'aux projets les plus vaſtes & les plus difficiles, avoit réſolu de changer la face de l'Europe. Ayant reconnu que Théodore avoit de la ca-

pacité pour les affaires, il l'envoya à la Cour d'Espagne, afin de concerter avec le Cardinal Albéroni les moyens de rétablir le Prétendant sur le trône de ses ancêtres. Le Cardinal goûta ses talens & lui donna sa confiance. Après avoir rempli sa commission avec l'intelligence & l'adresse qui lui méritèrent l'estime & la bienveillance de ces deux grands hommes d'Etat. Il revint en Suéde, accompagna le Baron de Gortz à la Haye, fit plusieurs voyages à Londres pour communiquer les vues du Baron au Comte de Gullembourg, Ambassadeur de Charles XII, & pour ranimer le zèle du parti des Stúarts. Mais la mauvaise issue de cette conspiration, la mort de Charles XII, le supplice du Baron de Cortz, rejettèrent Théodore dans ses embarras, il quitta la Suéde où il avoit perdu son protecteur, son ami, & l'espérance de s'élever par ses intrigues. Un peu de bonheur se mêloit toujours à ses infortunes, il obtint un Régiment en Espagne, & le Baron depuis Duc de Ripperda, qui commençoit à figurer dans le monde, lui fit par son crédit épouser Lady Forsfield, fille du Lord Kilmanock, parente du Duc d'Or-

mont, Dame d'honneur & une des favorites de la Reine. Ce mariage, qui devoit le porter au comble des richesses & des grandeurs, ne lui procura que des dégoûts, & le força à courir les hasards de la vie. Soit qu'il fût d'une humeur inconstante & volage, soit que Madame la Baronne n'eût point les agrémens de son sexe, qui en font supporter les défauts, il l'abandonna pour se rendre à Paris, où, par une sympathie qu'ont ensemble les hommes singuliers, il devint l'ami de Law. Tout rioit d'abord à ses desirs dans cette ville ; mais les jouissances de ce tems n'étoient que momentanées : la révolution des billets de banque qui ruina la nation & abyma l'auteur du systême, entraîna la chûte du Baron de Newhoff. Il tenta de nouvelles avantures, parcourut les Cours étrangeres, afin de regagner les faveurs de la fortune qui avoit abandonné la France. C'est dans le cours de ces voyages, & dans la nécessité de changer souvent de séjour, afin d'éviter les poursuites de ses Créanciers, qu'il 1732.
vint à Gènes, où il conçut, par une rencontre fortuite, le dessein de se faire Roi de Corse.

Il y fit connoissance avec un Moine de cette nation qui avoit suivi Simon Raphaëli, l'un des quatre chefs enfermés dans la citadelle de Savone. Ce Religieux le mit en relation avec d'autres rebelles qui, étant à Gènes *incognito*, l'instruisirent de la situation & des affaires de leur pays. Beau parleur comme tous les avanturiers, le Baron de Newhoff leur exagéra avec emphase les forces & les moyens que la nature leur avoit départis, combien, s'ils avoient à leur tête un homme habile & versé dans les armes, il leur seroit aisé d'abattre la tyrannie des Génois. Il vouloit adroitement par ces mots couverts se désigner lui-même. Voyant que ses insinuations gagnoient leur esprit, & enflammoient leur imagination, il se donna des airs importans, se vanta qu'il avoit du crédit dans toutes les Cours de l'Europe, principalement à Vienne; & leur promit d'employer efficacement ses bons offices pour la délivrance de leurs chefs.
1733. Comme ils furent quelque tems après élargis par la médiation de l'Empereur & du Roi très-Chrétien, il leur soutint qu'il avoit contribué au recouvrement de leur liberté, & le leur per-

ſuada; attendu que le haſard avoit fait répondre l'événement au temps de ſes promeſſes; les Corſes ſont auſſi aiſés à perſuader, parce qu'ils ſont enthouſiaſtes, que perſuaſifs, parce qu'ils ſont éloquens. Ceux avec qui il négocioit le regarderent dès-lors comme un Seigneur de grande conſidération, le prierent d'être leur protecteur contre leurs tyrans, & de venir régner dans leur Iſle.

Après les avoir remercié de leur confiance, il leur déclara qu'il étoit porté à faire ceſſer leur ſervitude; mais il leur conſeilla de mettre les principaux chefs dans leur confidence, ſur-tout Orticoni & les quatre fameux priſonniers de Gènes; de préparer avec eux les eſprits au dénouement; d'entretenir ſur-tout les mécontentemens du peuple, tandis qu'il négocieroit avec les Miniſtres les plus accrédirés dans leurs Cours, & prendroit des meſures pour aſſurer le ſuccès de la révolution. Il erra long-temps de pays en pays ſans pouvoir intéreſſer aucun Prince à ſa fortune; les cabinets des Puiſſances étoient occupés d'affaires trop ſérieuſes pour épouſer ſes projets de Chevalerie. Des Auteurs

cependant ont écrit qu'il avoit reçu de grandes sommes d'argent de la Porte Ottomane par l'entremise du Comte de Bonneval qui avoit pris le turban, & par les sollicitations du Prince Ragotzki proscrit par l'Empereur & réfugié à Constantinople; mais on sçait par l'état de ses finances, lorsqu'il arriva en Corse, que ses intrigues avoient échoué auprès du Bey de Tunis, ainsi qu'auprès du Grand Seigneur, supposé qu'elles y soient jamais parvenues. Michel Durazzo, qui avoit de riches possessions dans la Piéve de Viggiano ou Sartène, & à qui il eut recours pour y soutenir son rang dans l'Isle, a depuis démontré aux dépens de sa fortune quelle étoit la médiocrité des premieres ressources du Baron de Newhoff. Tout l'argent qu'il avoit amassé pour exécuter son expédition, étoit le fruit des séductions dont quelques particuliers furent les victimes, entr'autres deux Dames Religieuses de Rome au couvent de Saint Dominique & Xiste, filles de qualité, & qui jouissoient de pensions considérables, un Juif de Livourne & des marchands de Tunis. Après avoir passé trois ans à faire avec de pareils secours les préparatifs de sa des-

cente, il aborda à la rade d'Aléria, sur un petit bâtiment Anglois commandé par le Capitaine Dick, avec quelques males remplies d'habits & d'autres effets, deux cens fusils, autant de pistolets, quelques canons de petit calibre, & quelques petits sabres, d'une espèce singuliere dont il gratifia les plus zélés de ses partisans, un petit nombre de genovines & de sequins à la marque du Bey de Tunis, & ayant à sa suite cinq à six personnes. Les rebelles, qu'il avoit vus à Gènes, & avec qui il n'avoit point interrompu ses relations, prévenus de son arrivée, vinrent le recevoir, & le conduisirent avec honneur au palais de Cervioné à Campoloro, où les Evêques d'Aléria faisoient leur résidence. Il y reçut la visite des quatre chefs qui avoient été détenus à la forteresse de Savone, & qui, charmés d'avoir ce nouveau moyen de se venger des Génois, lui déclarerent qu'ils étoient prêts à l'élever à la Royauté. Dès ce moment, il vécut en Prince, ne se familiarisant point, & recevant avec dignité ceux qu'on lui présentoit. Les chefs, qui conduisoient l'entreprise, vanterent aux principaux des

1736. Au commencement de Mai.

Piéves sa naissance, son crédit, ses talens, publierent par-tout qu'ils lui devoient leur liberté, & l'annoncerent comme le protecteur de la nation. On
1736. convoqua une assemblée générale à
Le 15 d'Avril. Alezani, où, connoissant le goût de la multitude qui aime les choses extraordinaires, il parut comme il étoit descendu de son vaisseau, avec un habit à la Grecque, couleur d'écarlate, doublé d'hermine. Il étoit alors âgé d'environ cinquante ans; il avoit l'air noble, une figure agréable, & la taille avantageuse. Sa présence fit les plus grandes impressions sur l'esprit du peuple, à qui l'extérieur en impose toujours, & qui, dans ces premiers momens, étoit livré à toute l'ardeur de son enthousiasme, qu'on nourrissoit par des discours véhémens & des propos adroits. Enfin, disoit-on, cette République barbare & orgueilleuse ne nous conduira plus avec sa verge de fer, son regne intolérable est fini; le Roi, qu'une providence attentive à nos malheurs va nous donner, renversera ce fantôme de tyrannie; c'est un génie puissant, inépuisable dans ses ressources, les autres Rois soutiendront sa cause. Telles

étoient les idées qu'on inspiroit au vulgaire ; car Giafferi, Ciaccaldi, Hyacinte Paoli, & les sages du pays étoient trop éclairés pour ne pas s'appercevoir de toute la foiblesse du Monarque qu'ils se disposoient à élire. Ils y concoururent, à la vérité, plus que personne, & furent les principaux artisans de son élévation ; mais ils s'y porterent par des vues de politique, parce que, tous les moyens étant épuisés, ils ne trouverent rien de plus propre à relever la nation abattue & découragée ; on prétend néanmoins qu'ils lui donnerent à entendre que si l'entreprise n'avoit pas de succès, ils ne le regarderoient plus que comme un Roi de théatre. Dans cette supposition, tout les devoit déterminer à la démarche qu'ils alloient faire, d'autant plus qu'ils étoient sûrs de conserver leur autorité sous un maître qui leur seroit redevable du trône, & qui auroit sans cesse besoin de leur appui.

Chacun se rendit avec empressement à l'assemblée, les suffrages y furent unanimes, on élut le Baron de Newhoff Roi de Corse sous le nom de Théodore I. Il fut dressé un acte

Il est élu Roi de Corse.

1736. Le 15 d'Avril. public de l'élection, (*a*) & on rédigea un code de Loix fondamentales en XVIII articles. Dans le I. on statuoit que le Royaume seroit héréditaire pour tous les descendans mâles de Théo-

---

(*a*) *Acte de l'élection de Théodore.*

» Au nom & à la gloire de la Très-Sainte » Trinité, Pere, Fils & Saint-Esprit, & de » l'Immaculée Vierge Marie, aujourd'hui Di» manche 15 d'Avril 1736, dans l'assemblée » générale du Royaume de Corse, duement » convoquée par ordre de nos excellentissi» mes Généraux, tenue dans Alezani, & » après de longues & mûres délibérations des » principaux & de tout le peuple du Royaume, » a été arrêté de choisir un Roi & de vivre » sous sa dépendance, & le Seigneur Théo» dore, Baron de Newhoff, a été reconnu pour » tel, & proclamé sous les pactes & con» ditions qui suivent, à l'observation des» quels ledit Seigneur Baron devra s'engager » par serment tant pour lui que pour ses suc» cesseurs; l'intention des citoyens étant qu'il » ne puisse faire aucun acte de Royauté que » préalablement il n'ait accepté lesdits pactes » & conditions, juré de les observer; qu'il » n'ait signé de sa propre main & scellé de » son propre sceau le présent acte dressé & » rédigé en forme de contrat, afin qu'il soit » à jamais établi & fortifié dans tous ses » articles une pleine & entiere exécution.

dore, suivant le droit de primogéniture, & au défaut des mâles, pour ses filles suivant le même rang, pourvu que ceux qui succéderoient au trône, fussent Catholiques Romains, & résidassent toujours dans le Royaume, comme ledit Seigneur Baron devoit y résider.

Dans le II. Qu'au cas que le Seigneur Baron n'eût point de descendans, il pourroit se choisir un de ses parens pour successeur sous les mêmes conditions de Catholicité & de résidence.

Dans le III. Que si les descendans de la ligne tant masculine que féminine dudit Seigneur Baron, ou de celui qu'il auroit établi son successeur venoient à manquer, le Royaume resteroit dans son droit de liberté, & le peuple pourroit ou se donner un Roi, ou se choisir telle forme de gouvernement qu'il jugeroit à propos.

Les autres articles renfermoient divers réglemens sur l'administration du Royaume qui tendoient à la conservation des priviléges des Corses, & posoient des bornes à l'autorité Royale. On en fit lecture à Théodore qui les signa de sa main, & jura de les observer. La cérémonie de son couron-

nement se fit dans l'église des Recollets de Tavagna ; on lui mit sur la tête une couronne de laurier sauvage ; & porté sur les bras des plus éminens de la nation, il fut élevé en l'air, & montré au peuple, qui, au milieu des cris de joie, adressa au Ciel mille vœux pour lui & pour la liberté. A peine se vit-il revêtu du pouvoir suprême, que, voulant en faire rejaillir l'éclat sur ceux qui avoient contribué à sa fortune, & décorer sa Cour en la remplissant de gens qualifiés, il nomma Louis Giafferi & Hyacinte Paoli Comtes & Généralissimes, avec le titre d'Excellence ; le Docteur Sebastien Costa, Comte Garde des Sceaux, & Grand Chancelier ; le Docteur Gafforio, Comte & Secrétaire d'Etat, & Xavier Matra, Marquis de Matra & d'Aléria ; beaucoup d'autres Comtes & Marquis émanerent de cette premiere promotion : tous les hauts grades de la milice furent distribués entre les courtisans. Ses gardes, au nombre de trois ou quatre cens, avoient toujours le sabre à la main ; il vouloit au moins ressembler aux grands Rois en prenant les attributs de leur puissance. Après avoir répandu des graces, il crut de-

voir frapper quelques coups de vigueur nécessaires pour affermir son autorité. Il ordonna aux Communes de se joindre incessamment à lui, sous peine de confiscation de biens, & même de mort en cas de désobéissance, les Communes obéirent. (*a*) Un noir & un rouge s'étant attaqués pour d'anciennes querelles, furent pendus par ses ordres. Il fit arquebuser par Arrêt du Conseil d'Etat le Comte Lucioni Casacoli, un des principaux chefs qui, ayant obtenu une fois son pardon d'être entré dans quelque complot avec les Génois, étoit retombé dans sa perfidie. Personne n'osa murmurer contre ces actes de sévérité; il étoit craint, on respectoit l'usage qu'il faisoit de son pouvoir.

(*a*) C'est ainsi qu'on appelle les membres de deux factions opposées, dont Philippini fixe l'origine à l'année 1464, lorsque la Corse étoit sous la domination des Ducs de Milan. Il ne dit pas cependant ce qui fut cause qu'on leur donna cette dénomination, il rapporte que Teramo & Pietro Dalla Casabianca, rivaux de gloire, furent les premiers chefs de ces deux partis, Teramo des rouges, & Pietro des noirs.

Effrayée de l'ascendant qu'il prenoit sur les rebelles, la République entreprit de le décrier dans un écrit politique, & autorisé du nom du Doge & du Sénat, signé par un de leurs Secrétaires d'Etat, & dans lequel il étoit
1736. chargé d'imputations affreuses, représenté comme un homme odieux & méprisable, déclaré, ainsi que ses adhérens, perturbateur du repos public, coupable de haute trahison & de leze Majesté au premier chef; enfin comme tel digne de toutes les peines portées par les loix. Elle débita ensuite que c'étoit un homme cruel, & que son gouvernement seroit tyrannique. Il fut plus sensible à cette derniere accusation, parce qu'elle étoit pour son regne d'une plus grande conséquence; mais, sans perdre le temps à faire des apologies, il se rendit maître de la campagne à la tête de son armée, qu'on dit avoir été de vingt mille hommes; il prit Portovecchio, & resserra de si près les Génois dans les autres places maritimes, que Rivarola, toujours Commissaire Général, fut obligé de tirer une ligne depuis Bastia jusqu'à Saint Florent, pour conserver la communi-

Il produit une révolution.

cation entre ces deux villes, & mettre le cap Corse à couvert. Théodore eût voulu pouvoir conquérir toutes les places fortes, comprenant bien que sans leur possession, les fondemens de sa Royauté ne seroient jamais solides; mais malheureusement leurs conquêtes étoient au-dessus de ses forces, il n'avoit ni l'artillerie, ni les munitions, ni l'argent dont il eût eu besoin pour y parvenir. Il espéra que certaines Puissances embrasseroient ses intérêts, ce fut toujours sa folie & ses chimeres. En attendant leurs déterminations, il usa d'industrie pour amuser les Corses, pour prévenir le retour de leur raison & les effets de leur inconstance. On frappa, suivant le plan qu'il en donna, des monnoies de cuivre & d'argent. Les unes portoient d'un côté une couronne soutenue de deux palmes avec ces deux lettres initiales dans l'écusson *T. R.* qui signifioient *Théodore Roi*, & ces mots à l'exergue, *pro bono publico Regni Corsicæ*, pour la prospérité du Royaume de Corse; & au revers le prix de la piece *cinque soldi*. Les autres présentoient d'un côté les Armes du Royaume de Corse, qui sont une tête de Maure, & de l'autre,

l'image de la Vierge avec cette légende, *monstra te esse matrem.*

1736. A la création de ces monnoies, il joignit la fondation d'un ordre de Chevalerie qu'il s'étoit engagé d'instituer lors de son couronnement; il publia à ce sujet un Edit daté de Sartene le 16 Septembre. On appella cette association militaire l'Ordre de la Délivrance, en mémoire de ce qu'on étoit délivré de la domination des Génois, & de ce que l'ancienne liberté étoit rétablie dans le Royaume; Théodore s'en déclara le Grand-Maître, & y attacha plusieurs prérogatives, dont les Corses étoient d'autant plus jaloux qu'on les en avoit toujours privés. L'habit des nouveaux Chevaliers destiné pour leurs fonctions publiques, devoit être d'un bleu céleste; la croix, attachée à un ruban vert & enchâssée dans une étoile émaillée en or, devoit représenter la Justice accompagnée de figures emblêmatiques, & contenir les armes de la maison Royale. En recevant un Chevalier, qui se mettoit alors à ses genoux, le Roi lui disoit: « Je vous fais » Chevalier du noble Ordre de la Dé» livrance, vous devez souffrir de nous » seuls que nous vous touchions trois

» fois avec l'épée nue, & vous nous
» ferez obéïssans en toute chose jus-
» qu'à la mort. » Les Chevaliers étoient
obligés de porter toujours l'épée, de
la tirer du fourreau durant la Messe,
& de la tenir nue pendant que le Prê-
tre lisoit l'Evangile. On fit plusieurs
autres regles de cet Ordre, réservé
d'ailleurs à la premiere noblesse du
Royaume. Quelques flatteuses que ces
distinctions parussent aux Corses, ils
attendoient quelque chose de plus réel,
se plaignant qu'avec toutes ces bril-
lantes décorations les affaires n'avan-
çoient point. Théodore étoit à leur
charge, l'intérêt refroidit leur zèle ;
ce ne furent plus ces sujets généreux
qui, peu de tems auparavant, se se-
roient exposés à la mort pour la gloire
& le service de leur maître. Il l'é-
prouva de la maniere la plus humi-
liante dans l'avanture que je vais racon-
ter, pour faire voir aux lecteurs quelle
étoit alors la disposition du peuple à
son égard, & quoiqu'elle ne réponde
pas à toute la gravité de l'histoire.

Pendant son séjour dans les Piéves d'Orezza, d'Ampugnani & de Rostino, toutes trois contiguës, il rencontra une jeune paysanne dont il fut

1736. Avanture singuliere.

épris, & à qui il déclara les sentimens qu'elle lui inspiroit. La foiblesse du sexe, ou plutôt sa vanité, auroit sans doute fait succomber la beauté Corse, si son frere, qui étoit dans les gardes du Roi, homme intraitable sur l'honneur de sa famille, n'avoit traversé leurs criminelles amours; il menaça d'attenter à la vie du Souverain, & de la tuer elle-même s'ils donnoient plus de suite à leurs premieres liaisons. Il commença par châtier sa sœur, & la frappa avec violence; on le rapporta au Roi qui dînoit alors avec ses Généraux: le coupable fut mandé; au lieu d'être respectueux, il osa parler avec insolence. Théodore ordonna de sang froid qu'on le pendît à la fenêtre: personne ne faisant mine de lui obéir; il se leve frémissant d'indignation, & s'apprête à se faire justice. Le paysan, qui étoit robuste, arme aussitôt ses mains d'une chaise de bois, les Généraux se mettent entre deux. Au bruit de ce désordre, les camarades du garde accoururent pour le soutenir; l'air retentit de leurs brutales clameurs; on ne distinguoit plus le Prince des sujets: la majesté du trône fut profanée, & le

Roi obligé de se sauver par la fenêtre & de se cacher dans une maison voisine jusqu'à ce qu'on eût appaisé le tumulte. Les plus sages de sa Cour lui conseillerent de contenir une passion dont les suites sont toujours funestes, au moins de ne point choisir ses maîtresses parmi les filles du Pays ; il profita du conseil, & se borna à une Françoise qui l'avoit suivi en Corse.

Ce qui venoit de lui arriver le convainquit du refroidissement de la nation. Le Baron de Drost, son cousin, qui l'avoit joint à Sartène, lui avoit apporté quelques munitions de guerre sur un vaisseau qu'il avoit frêté à Nice ; mais c'étoient de petits moyens avec lesquels il ne pouvoit remplir les espérances des Corses. Tous les stratagêmes qu'il mit ensuite en œuvre pour cacher son chagrin & son embarras, ne servirent qu'à augmenter la défiance publique. Craignant alors que le peuple, qui avoit déja passé de l'amour à l'indifférence, ne passât de l'indifférence à la haine, il se détermina à quitter pour un temps son Royaume, où il n'avoit demeuré que huit mois, afin d'aller chercher des forces pour le défendre & en achever la conquête. Il

assembla les chefs à Sartène, s'ouvrit à eux sur ses nouveaux projets ; il forma un conseil de Régence. Le Comte Hyacinte Paoli, & le Comte D. Louis Giafferi, Maréchaux généraux, furent nommés Commandans en chef des provinces Citramontaines, le Marquis Luc d'Ornano, Maréchal général, le fut des Ultramontaines. Il apprit au peuple par une Ordonnance, les motifs de son départ, & les précautions qu'il avoit prises relativement à l'administration de l'Etat. Ses courtisans l'escorterent jusqu'au rivage de la mer près d'Aléria, où il s'embarqua sur un bâtiment Provençal de Saint Tropès, déguisé en Abbé, accompagné de Costa son Chancelier, & de son fils, d'un Chambellan, de son Secrétaire, du fils de Ciaccaldi, & de deux Pages.

Son départ. 1736. Sur la fin de Nov.

La nouvelle de son évasion, répandue dans le public, donna lieu à diverses conjectures. Les uns disoient qu'il étoit allé conférer avec le Cardinal Albéroni qui, depuis sa disgrace, s'étoit retiré en Italie ; d'autres, qu'il avoit fait route vers Albano pour y remettre sa couronne entre les mains du Chevalier de Saint-Georges. Quel-

ques-uns soutenoient qu'il étoit passé à Naples, pour y céder son Royaume au Roi des deux Siciles. Mais d'autant plus infatué de sa Royauté, qu'il étoit plus misérable, il ne fut jamais si éloigné de s'en dépouiller. Il avoit débarqué à Livourne, & s'étoit rendu à Rome auprès de ses anciennes amies du couvent de Saint-Dominique-Xiste, dont nous avons déja parlé, & qui étoient les dames Fonseca. Rien de plus singulier que les diverses correspondances qu'il entretenoit dans cette ville, ainsi que dans plusieurs autres Capitales de l'Europe. Il en avoit dans le plus haut rang, comme dans les conditions les plus basses, persuadé que les plus minces ressorts ne sont point à négliger, quand on conduit une machine aussi compliquée & sujette à autant de hasards que la fortune. Lorsqu'il eut ruiné ses Religieuses, & qu'il se fut procuré par leur moyen ou par leur crédit l'argent dont il avoit besoin pour ses voyages, le Roi de Corse se transporta à Turin & à Paris, & fut arrêté à Amsterdam.

Gènes voulant tirer avantage de sa fuite, mit sa tête à prix, & affecta de répandre que les Corses s'en étoient dégoûtés, & avoient reconnu qu'il

les trompoit ; que voyant diminuer tous les jours la confiance trop aveugle qu'ils avoient mise en lui, il avoit disparu pour n'être pas la victime de leur ressentiment. Piqués de cette imputation qui, quoique véritable, leur paroissoit injurieuse, les Corses montrerent, en haine des Génois, un attachement pour Théodore qu'ils ne sentoient plus, & déclarerent dans un acte daté de Corté, signé de tous les Podestats, & publié le premier Décembre, qu'ils continuoient de tenir à leur Roi par l'affection la plus tendre & la plus inviolable fidélité. Ils résolurent de continuer vivement la guerre, & de mettre à mort, comme traître à la patrie, quiconque proposeroit de s'accommoder avec les Génois ; qu'on ne soit pas surpris de leurs dispositions vigoureuses. Le chanoine Orticoni, revenu depuis le départ de Théodore, animoit les assemblées par la chaleur de ses discours.

Dans ces conjonctures, l'Empereur & le Roi, qui avoient les yeux ouverts sur ce qui se passoit en Corse, craignant que la nouvelle révolution ne forçât la République de Gènes d'aliéner une possession qu'elle avoit tant

de peine à conserver, ou que les Corses ne se donnassent à quelque Puissance en état de faire ombrage à ses voisins, firent une convention signée à Versailles de M. Schmerling & de M. Amelot leurs Ministres Plénipotentiaires, par laquelle leurs Majestés Impériale & Très-Chrétienne se promettoient mutuellement d'empêcher que l'Isle de Corse ne sortît de la domination Génoise pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce pût être; de concerter les mesures nécessaires pour prévenir les entreprises des puissances qui voudroient s'en emparer, où à qui les Corses se livreroient par désespoir; d'offrir leurs secours à la République avec leur garantie contre toutes voies de fait par rapport à ses autres Etats de Terre-Ferme, pendant que dureroit la rebellion; & supposé, même qu'elle refusât d'accepter ces offres, d'employer soit conjointement, soit séparément, les moyens qui seroient nécessaires pour dompter les Corses & calmer au plutôt leur soulevement, suivant les principes fixés entre les deux Cours.

1737. Le 12 de Juillet.

Traité entre le Roi & l'Empereur.

La nouvelle de cette convention, qui

parvint aux révoltés, les jetta dans les plus grandes allarmes; mais, ayant sçu qu'on ne faisoit aucuns préparatifs ni en France ni en Autriche, ils regarderent le bruit qui couroit comme un artifice des Génois; de sorte qu'après avoir tranquillement achevé leurs moissons, ils soutinrent leur révolte avec le même courage, commencerent le siége d'Ajaccio, ravagerent le riche pays de Calenzana pour en punir les habitans de leurs liaisons avec la République, & les chefs publierent qu'on attendoit incessamment le Roi Théodore, voulant rassurer l'esprit de ceux que le dessein de l'Empereur & du Roi pouvoit avoir découragé, & auquel ils n'ajoutoient plus foi eux-mêmes.

Il n'y avoit cependant rien de plus réel que la résolution de ces deux Princes; mais comme la guerre des Turcs en Hongrie y retenoit les forces de l'Empereur, le Roi, qui avoit d'ailleurs un plus grand intérêt de s'opposer à une aliénation qui, faite en faveur de certaines Puissances, pouvoit mettre des entraves à son commerce dans la Méditerranée, & asservir sa marine, se chargea seul du projet qu'ils devoient

devoient exécuter avec armes communes. En conséquence la République qui, depuis le commencement de l'année, traitoit secrettement de la cession de la Corse avec une autre domination, détournée de son premier projet par le pacte de la France & de l'Empire, envoya le Marquis de Brignolé Salé à Versailles pour y remercier Sa Majesté Très-Chrétienne de ce qu'elle vouloit bien protéger ses Etats, & pour prendre sur les affaires présentes les arrangemens les plus convenables. On y conclut un traité dont la condition fut de la part de Gènes, qu'elle payeroit sept cent mille liv. à la France; &, de la part du Roi, qu'il enverroit en Corse six bataillons pour la faire rentrer sous l'obéissance de la République. Outre ce traité, qui ne pouvoit avoir une grande exécution, & ne fut en effet que préparatoire, on en fit un autre qui fut la suite & comme le supplément du premier: les Génois y engagerent adroitement le Cardinal de Fleuri, génie plus sage que brillant, mais qui a bien connu les hommes & l'Etat, a sçu, par son caractère de modération, enchaîner long-temps la

Traité entre le Roi & la République de Gènes.

discorde, & qui ayant relevé la France abymée, lui a donnné par le secret de l'économie des jours d'abondance. Les clauses de ce second acte portoient que, dans le cas que l'envoi de six bataillons ne remplît point l'objet que les parties contractantes avoient en vûe, Gènes s'obligeoit de fournir deux millions de subsides au Roi qui s'engageoit à envoyer un renfort suffisant pour former dans l'Isle un corps de seize bataillons, & plus nombreux s'il le falloit pour y dompter & réduire entiérement les rebelles; à y effacer les moindres traces de révolte, à remettre les forteresses en état, & la République dans le libre & plein exercice de sa souveraineté. Il y eut en confirmation de ce dernier point, un article séparé & secret auquel on donna la même force & vigueur que s'il avoit été inséré dans la convention. La République de Gènes dans cette clause s'en remettoit absolument à l'affection que le Roi avoit pour elle, & à l'équité tant de Sa Majesté que de l'Empereur sur les conditions qui seroient à stipuler pour parvenir à un accommodement avec les rebelles; le Roi y promettoit de ne point souffrir que la dignité de la République fût compro-

Article séparé & secret.

mise, ni sa souveraineté blessée en quelque maniere que ce pût être, & de ne point se mêler dans la suite de ce qui pourroit regarder le gouvernement, ainsi que l'économie & l'administration de la justice dans l'Isle de Corse.

On y envoya d'abord pour l'exécution du premier traité six bataillons qui, supposé qu'il n'y eût point d'incomplet, pouvoient former trois mille hommes, sous les ordres du Comte de Boissieux, neveu du Maréchal de Villars, & que le Roi fit à cette occasion Lieutenant Général de ses armées. Il s'embarqua à Antibes sur la frégate du Roi *la Flore*, commandée par le Comte de Pardaillan chef d'escadre, & arriva à Bastia où s'étoit déja rendu le Marquis Mari, Commissaire Général, & d'une illustre famille de Gènes, homme adroit, & cachant sous des manieres ouvertes toutes les finesses de la politique. On régla l'ordre que le Général des François & le vice-Roi de la République auroient à observer dans le commandement. Le premier devoit diriger les opérations de guerre; & dans le cas où les troupes des Génois seroient jointes en

Expédition du Comte de Boissieux.
1737.
Au commencement de Février.

campagne à celles de Sa Majesté, commander les unes comme les autres. Il devoit encore conserver dans les places le commandement sur les troupes Françoises ; mais le vice-Roi ou le Commissaire Général y avoit le détail de la garde, & l'administration politique, civile & économique. Quand on eut obvié aux inconvéniens que causent les jalousies d'autorité, on suggéra des moyens pour ne pas compromettre l'honneur des armes Françoises, & pour éviter les méprises & les malheurs qui pouvoient arriver dans une guerre inconnue. Le Comte de Boissieux eut ordre de tenir, autant qu'il le pourroit, les troupes ensemble lorsqu'il enverroit des détachemens au-dehors, soit pour s'élargir, soit pour chercher des fourages ; d'user de précautions pour qu'elles ne courussent point risque de recevoir des échecs en détail ; de se prêter à toutes les démarches des rebelles tendantes à pacification ; de leur faire entendre que la France n'avoit pas dessein de les opprimer ; d'agir toujours de concert avec le principal Officier de la République, à l'exception des particularités qu'il jugeroit ne devoir être connues que du Roi & de ses Ministres.

La nature des circonstances sur-tout exigeoient qu'on fît les dispositions les plus sages. Les Corses étoient alors extrêmement prévenus contre les François. A la place de ce tendre attachement qu'ils avoient hérité de leurs ancêtres, ils affectoient des réserves & des méfiances. On imputoit leur changement subit à de sourdes intrigues, & l'on soupçonnoit les Génois mêmes de leur avoir depuis peu insinué indirectement que nous venions seconder la haine impuissante du Sénat pour les livrer après les avoir soumis aux rigueurs de sa domination. Mais il ne paroît pas vraisemblable que Gènes eût voulu traverser ainsi les opérations des François, puisqu'ils alloient travailler pour elle, & qu'ils faisoient cause commune. Quelques politiques, pour concilier les contradictions apparentes de son intérêt avec sa conduite, disoient que la modération du ministere François faisoit craindre aux Génois que la France ne vint à bout d'appaiser les troubles sans tirer l'épée du fourreau, & par la voie seule des négociations, moyen qu'ils trouvoient d'autant moins solide que la France auroit laissé aux insulaires toutes leurs

Préjugés des Corses contre les François.

forces, & qu'après le départ des troupes la rebellion ſe feroit rallumée de nouveau; de ſorte que la République indiſpoſa le Corſes contre les François, afin d'aigrir les François contre les Corſes, & de les obliger à réduire ces inſulaires par les armes, objet précisément du ſecond traité, dont on dit que l'exécution importoit plus aux Génois que la réuſſite du premier.

Je n'adopterai point ces vagues conjectures, parce qu'il eſt trop difficile à l'Hiſtorien de démêler à travers tant de routes ténébreuſes la vérité dont il eſt garant, & que d'ailleurs il doit dire ce qui eſt & non ce qui a pû être. Une choſe qu'on peut avancer avec certitude, c'eſt que M. de Boiſſieux voguoit ſur une mer orageuſe & bordée d'écueils où ſa prudence ne lui pouvoit être d'aucun ſecours. On l'avoit mis ſeul à la tête de l'entrepriſe & chargé du riſque des événemens; mais il y avoit des cauſes ſecondaires qui agiſſoient à ſon inſçu; jamais tant d'intrigues pour le même objet; il s'en formoit dans l'Iſle de Corſe, à Gènes, à Verſailles, & même à Livourne. Il lui auroit fallu pénétrer dans ce labyrinthe pour trouver le fil

Sourdes intrigues.

des affaires sur lesquelles il avoit besoin à tout moment de se décider. La complication de tant de ressorts que des mains subalternes remuoient souvent, & dont il s'apperçut qu'on lui cachoit la manœuvre, le peu d'harmonie qui régnoit entre les pratiques secrettes & les relations publiques, les obstacles que ce désordre de conduite apportoit à ses plans & à son travail, furent les causes de ses mauvais succès & de ses mortels déplaisirs.

Quelques indices qu'il eut par hasard de ces sourdes menées, augmenterent cependant sa vigilance. Il débuta avec une circonspection qui fut le fruit de sa politique autant que l'effet de son caractère. Les Ministres Génois lui conseillerent d'intimider au commencement les rebelles par quelques coups de vigueur, & d'aller les attaquer sur les hauteurs qu'ils occupoient, sans perdre de temps, en des délibérations & des pour-parlers inutiles. Le conseil eût été bon si on avoit voulu employer d'abord les armes, & qu'on eût eu des troupes plus nombreuses; mais, comme pareille démarche eût exposé sa petite armée à une ruine certaine, M. de Boissieux préféra la

1737. Conduite de M. de Boissieux.

voie des négociations qui étoit le plan de sa cour & l'unique parti qui lui fût praticable. Il apprit par un lettre circulaire aux chefs de la rebellion les volontés & les engagemens du Roi, & il établit correspondance avec Dom Louis Giafferi, Hyacinte Paoli, Erasme Orticoni, & Pierre Gafforio, qu'il est à propos de faire connoître ici, parce qu'ils jouoient le premier rôle dans les conseils, & à la tête des troupes.

Portrait de Dom Louis Giafferi.

Giafferi, le plus vieux & le plus ancien dans le commandement, étoit le même qui avoit assisté au congrès de Corté, & gagné une fameuse bataille sur le Baron de Wacthendonck. On lui attribuoit plutôt les qualités de soldat que d'homme de cabinet; il étoit peu instruit & sans litterature, mais il sçavoit la guerre par le long usage qu'il en avoit fait; une certaine rudesse de naturel qui l'empêchoit d'être persuasif, ne provenoit chez lui que d'un défaut de culture, de ce qu'il avoit plus de feu dans l'ame que d'élégance, & de douceur dans l'expression. On remarquoit beaucoup d'emportemens dans son fanatisme, mais aussi beaucoup de bienfaisance dans

ses procédés : en tout, il avoit moins d'art que de génie.

Hyacinte Paoli, destiné d'abord à l'église par les circonstances de son éducation, & entraîné dans le monde par l'ascendant de son caractère, avoit étudié la médecine dans le continent de l'Italie, étoit revenu en Corse exercer cet art, y avoit été élevé aux premieres places, & se trouvoit à la tête des Piéves voisines de Bastia, lorsque les troupes Françoises y arriverent. Il n'y avoit rien de plus doux que son commerce, rien de plus insinuant que ses discours; c'est lui qui a commencé de tirer la Corse de la barbarie où elle étoit à l'époque de son élection au Généralat; homme de lettres, doué du talent de la parole, & avantagé d'une belle figure, il avoit acquis un empire naturel sur ses compatriotes, qu'ils lui cédoient sans répugnance, parce qu'ils sentoient le besoin qu'ils avoient de ses lumieres. Tous leurs mémoires sortirent de sa plume élégante; il prononçoit les discours publics, c'étoit l'orateur & l'écrivain de la nation; &, pour ajouter un trait à son éloge, c'étoit le pere du fameux Pascal Paoli, dont nous aurons tant d'occasions de parler dans la suite.

Portrait d'Hyacinte Paoli.

Portrait de Pierre Gafforio.

Gafforio avoit une physionomie noble, un maintien modeste, un langage d'autant plus séduisant qu'il étoit simple, & sembloit toujours celui d'une raison pure & désintéressée. Les Corses citent encore avec admiration des morceaux de ses harangues ; il ressembloit à Paoli par le talent de la parole, ainsi que par la douceur & la profession ; peut être qu'il parloit avec moins de facilité que son rival ; mais il avoit un style plus mâle, des idées plus fortes. Paoli étoit plus bel esprit, Gafforio plus éloquent.

Portrait d'Erasme Orticoni.

Le Chanoine Orticoni étoit un ancien Grand-Vicaire d'Aléria, & fort considéré du peuple, auprès de qui son caractere sacré lui donnoit un crédit sans bornes ; on l'avoit nommé dans plusieurs députations importantes qui l'avoient rompu aux affaires, & dans lesquelles il s'étoit exercé dans l'art de négocier ; il avoit beaucoup d'adresse à manier les esprits, une imagination fertile en expédients, une maniere de voir juste, qui découvroit toujours le véritable point des choses, & une pénétration qui alloit jusques dans le fond des cœurs. Il étoit vif, quelquefois impétueux ; mais ce n'étoit jamais au

préjudice des affaires qu'il conduifoit : il favoit fur-tout concilier fon amour pour fa patrie, avec l'attachement qu'il avoit pour la France.

Giafferi, qui, à caufe de fon âge & de fon ancienneté dans le Généralat, jouiffoit d'une efpece de prééminence, écrivit le premier à M. de Boiffieux, & entama les négociations. On commença d'y difcuter les raifons d'Etat avec affez de confiance réciproque, pour faire efpérer que les intérêts refpectifs ne paroîtroient plus contradictoires, & qu'on réuniroit les cœurs. Mais comme cette voie par lettre étoit incommode, peu fûre, & fujette à des longueurs, M. de Boiffieux, fatisfait de la tournure que prenoient les affaires, obtint de la République la permiffion de faire venir les chefs à Baftia, & leur écrivit qu'ils y feroient en fûreté, & y recevroient de bons traitemens. On lui députa Gafforio & Orticoni qu'il défiroit ; il les reçut avec des civilités affectueufes, & les mit fous la protection du Roi. Dès leur premiere entrevue, ils commencerent ces converfations politiques, où peut-être le Général François ne fe méfia point affez des intrigues d'Orticoni & du patriotifme de Gafforio. Il eft

1737. Négociation.

vrai qu'ils tâchoient de mériter son amitié par leur zèle à répondre à sa confiance, & par les soins qu'ils se donnoient pour applanir les difficultés qui naissoient les unes des autres. Leur travail fut en peu de temps si heureux, qu'ils paroissoient les avoir toutes surmontées. Car à peine on eut tenu quelques conférences, qu'on reçut l'acceptation que les rebelles firent de la médiation du Roi, & la soumission de plusieurs districts. On fit part de ce succès à la Cour, qui, pour qu'on procédât plus sûrement, ordonna qu'avant de mener les choses plus loin, on exigeât d'eux qu'ils rendissent les armes, & qu'ils donnassent des ôtages propres à garantir leur fidélité. Ce préliminaire, qui étoit indispensable pour la médiation, répandit des nuages sur les affaires, & réveilla l'antipathie des Corses, qui ne pouvoient soutenir la perspective effrayante de retomber sous le joug des Génois. Plutôt que d'être à ces tyrans, disoient-ils, nous aimerions mieux nous livrer aux Turcs, si nous étions assurés que ces infidéles nous conservassent le libre exercice de notre Religion.

Dans leur désespoir, ils adresserent

au Roi un mémoire touchant composé par Hyacinte Paoli, où l'on sent partout l'expression de la douleur qui les pénétroit. Il commence par ces mots : 1737.

» Sire, la pauvre Corse en l'état où
» elle est négligée, inculte, exténuée,
» méprisée, opprimée, se jette toute
» nue aux pieds de Votre Majesté
» Très-Chrétienne, sans autre voile
» pour couvrir la honte qu'elle a de
» présenter à vos yeux un objet si mi-
» sérable qu'une prompte obéissance,
» jointe à l'espoir d'être bientôt par
» vos ordres entierement revêtue.....
» Comment sera-t-il possible ô très-
» sage & très-juste Monarque, que
» Votre Majesté se porte à condamner
» les Corses au joug des Génois !... Si
» donc vos ordres souverains nous obli-
» gent absolument de nous soumettre
» aux Seigneurs Génois, buvons ce
» calice amer & mourons.

Si l'on excepte quelques métaphores outrées, & dans le goût méridional, il n'y a rien de mieux écrit que ce mémoire, justesse dans les preuves, force dans les raisonnemens, allusions ingénieuses, expressions énergiques ; tout y annonce l'écrivain supérieur qui le composa. Les Corses y font voir

l'origine & l'étendue de leurs privi- léges, les causes de leurs démêlés avec les Génois ; ils y parlent de M. de Boissieux en termes honorables, re- connoissent que leur pays a été autre- fois réuni à la couronne, & témoi- gnent la plus grande envie de rede- venir François, mais avec plus d'af- fectation que de vérité dans les cir- constances actuelles.

1737. Ils accompagnerent ce mémoire, qui contenoit leurs griefs, d'un corps de demandes sur lesquelles on ne pensa pas que l'on pût statuer rien de précis, parce qu'elles entraînoient des discus- sions multipliées & épineuses ; on ré- solut de faire un réglement préalable de pacification, en attendant d'en former, quand on seroit mieux ins- truit, un autre particulier sur les points les plus susceptibles de contestation.

Dans ces entrefaites, Gafforio & Orticoni vainquirent les répugnances de leurs compatriotes qui, gagnés par leur persuasion, les chargerent de re- mettre à M. de Boissieux les actes par lesquels ils s'abandonnoient à la justice & à la clémence du Roi, qui vouloit bien se rendre leur arbitre & leur mé- diateur ; ils envoyerent six ôtages qui

furent transportés à Toulon, & puis transférés à Marseille.

Un incident imprévu pensa rompre toutes les mesures qu'on avoit prises. Théodore, qu'on croyoit errant dans le monde, & dégoûté de sa Royauté malheureuse, reparut dans ce tems sur les côtes avec un appareil de puissance qui séduisit de nouveau le peuple, & le détourna des sentimens pacifiques qu'on vouloit lui inspirer. Ce Roi fugitif voyoit briller devant lui quelques lueurs d'espérance; on l'avoit arrêté pour dettes à Amsterdam, mais il en étoit sorti par un de ces événemens singuliers qui arrivent quelquefois dans la vie, & qui, en tirant tout-à-coup un homme d'un état de misere & d'abandon, l'élevent jusqu'à l'opulence & à la grandeur. Encouragé par le sentiment d'une meilleure fortune, il répondit alors à l'Edit flétrissant que le Sénat de Gènes avoit rendu contre lui par un Manifeste dont le style annonçoit les forces qu'il avoit acquises. Il y traite les Génois d'usurpateurs, les condamne à restituer les revenus qu'ils ont tiré injustement de la Corse depuis qu'ils l'ont usurpée au S. Siége, & leur annonce qu'il ira bien-tôt, se-

Retour de Théodore.

condé de ses braves insulaires, reprendre le Royaume qui lui est dû.

On traita son écrit de bravades ridicules, mais ses menaces n'étoient pas si vaines qu'elles le paroissoient. Théodore étoit devenu presque une Puissance, la main généreuse qui avoit rompu ses fers en payant pour lui, n'avoit pas borné ses bienfaits à ce service. C'étoit un Juif, membre d'une société de marchands, que Théodore avoit leurré du commerce de son Isle, & avec qui il avoit traité pour remettre à sa compagnie S. Florent ou Porto-vecchio à leur choix. Le Juif, engagé dans ses démarches officieuses par l'appas de l'intérêt, & peut-être par des raisons supérieures, produisit le Roi de Corse à ses correspondans Lucas Boom Tronchain & Neufville. Ces riches négocians firent un fonds en marchandises & munitions de cinq millions, & armerent trois vaisseaux marchands avec une frégate; mais ils s'y résolurent avec tant de facilité, & procéderent avec tant d'assurance, quoique de telles gens soient ordinairement circonspects & pleins de précautions contre les surprises, qu'on s'imagina qu'ils n'étoient dans cette

affaire que les Procureurs des Etats généraux, & de quelqu'autre Puiſſance, ſur-tout lorſqu'on ſçut que Théodore s'étoit obligé à leur donner pour ſûreté de leurs avances, juſqu'à l'entier payement de la ſomme, la ville d'Ajaccio, dont il comptoit s'emparer. La flotte fut appareillée en diligence; il monta la frégate, & fit voile vers les côtes de Barbarie pour faire alliance avec les Beys de Tunis & d'Alger, de qui ſe voyant refuſé, il vint joindre à Cagliari, le rendez-vous général, ſa petite flotte avec laquelle il aborda au port de Sorraco. Les principaux chefs qu'il prévint de ſon arrivée, feignant, ſelon leur premier ſyſtême, de lui être attachés, quoiqu'ils ne le regardaſſent au fond que comme un reſſort inventé par leur politique, & néceſſaire dans les circonſtances préſentes pour ſeconder leurs vues, accoururent à ſon bord, & firent montre de zèle & de confiance. Il débarqua quantité de munitions de guerre, & leur donna divers bijoux, ſur-tout à Luc d'Ornano, qu'il diſtingua pour ſa naiſſance, & dont il aimoit la ſimplicité guerriere. Cependant ſon nom ſeul, qui rappelloit ſa

Il aborde au port de Sarraco près de Portovecchio.

1737. Le 13 Septembre.

Royauté, intéressa l'amour propre des Corses & ses forces navales dont on parla avec exagération, réveillerent l'entousiasme de la multitude. Toute l'Isle fut en rumeur, les montagnards ne demandoient qu'à combattre sous les yeux de leur Roi; mais le Comte de Boissieux ayant défendu sous de grieves peines de le recevoir, & promis une récompense à ceux qui se saisiroient de sa personne, vint à bout de calmer ces premiers accès de fanatisme.

Il n'ose entrer dans le pays.

Théodore intimidé, n'osa entrer dans le pays. Flottant entre ses incertitudes, retenu par la gloire, éloigné par la crainte, il tint conseil avec les chefs sur le parti qu'il avoit à prendre. L'avis qui l'emporta fut de faire, avant aucune autre opération, le siége d'Ajaccio promis aux marchands Hollandois pour leur hypothéque, & dont la possession, à laquelle, vû leurs moyens, ils pouvoient prétendre, faciliteroit les autres entreprises. Luc d'Ornano se chargea de la bloquer par terre avec ses Ultramontains, tandis que le Roi l'assiégeroit par mer avec sa petite escadre. Ils partirent chacun de leur côté. Théodore cingla vers l'objet de sa conquête, & d'Ornano, qui

commandoit en chef au-delà des monts ayant armé ceux qui lui obéiſſoient, marcha avec ſa troupe vers Cauro à huit milles d'Ajaccio, où il campa pour attendre l'arrivée de la flotte; mais elle fut retenue en pleine mer par les vents contraires, & repouſſée juſques dans le port de Naples, où Théodore éprouva de nouvelles adverſités. Il alla deſcendre chez le Conſul des Etats généraux : il y fut arrêté par ordre du gouvernement, avec ſon neveu & ſon couſin, qui l'avoient ſuivi dans cette derniere navigation. On le mena à la citadelle de Gaëte, où les notables de la ville vinrent le voir, chacun s'empreſſant de connoître un homme auſſi fameux par la ſingularité de ſa grandeur & par toutes les viciſſitudes du ſort qu'il éprouva dans le cours de ſa vie. Il n'y en avoit aucune qui ne fît époque dans ſes deſtinées : on l'empriſonne, tout eſt perdu pour ſon parti : on rompt ſes fers, l'eſpérance renaît encore. Si les Génois ſe réjouirent beaucoup de ſa détention, ils n'eurent qu'une joie paſſagere, car ils apprirent auſſi-tôt après qu'on lui avoit rendu la liberté, & qu'il avoit été conduit ſous une eſcorte de cavalerie

1737. Théodore jetté à Naples par la tempête.

aux frontieres des Etats du Pape. Libre, cependant sans pouvoir, échappé de ses périls, retombé dans ses perplexités, il ne sçavoit plus alors à quoi se résoudre. Il dépêche une felouque en Corse pour y rassurer ses partisans ; mais il les allarme par la foiblesse de sa conduite. Ses projets n'ont plus de consistance ; il semble que sa derniere prison avoit été le tombeau de son courage ; il ne retourne point dans son Royaume ; &, continuant sa vie ambulante, il se retire à Londres où se passeront les dernieres années de sa vie.

Il se retire à Londres.

Assuré de son absence, & de son éloignement par des informations sûres, & craignant d'exposer le succès de ses négociations aux incertitudes de l'avenir, M. de Boissieux pressé d'y mettre le sceau, demanda avec instance à la Cour le nouveau réglement qu'elle avoit projetté avec quatre bataillons pour en protéger les articles. Le ministere en fixa la teneur au Sénat de Gènes, qui l'ayant fait dresser avec des modifications qui, aux yeux des Corses, portoient l'empreinte de la partialité, l'envoya à Fontainebleau où il fut signé & garanti du Prince de Lichtenstin au nom de l'Empereur,

de M. Amelot, Secrétaire d'Etat, au nom du Roi, par un acte commun que le Marquis de Brignolé Salé accepta de la part de la République. M. d'Angervilliers, qui étoit alors Secrétaire d'Etat au département de la guerre, l'expédia en Corse, & l'accompagna d'une lettre adressée à M. de Boissieux, dont le texte portoit : que les peuples Corses devoient le recevoir & s'y soumettre sans réserve, avant même de sçavoir ce qu'il contenoit d'avantageux ou de désavantageux pour eux & pour le Royaume ; qu'on ne jugeoit point Orticoni & Gafforio suffisamment autorisés à l'accepter au nom de tous ; qu'au cas qu'il prévît que les peuples ne fussent pas disposés à s'y conformer, il devoit renvoyer à la Cour le paquet qui le contenoit sans l'ouvrir.

M. de Boissieux fait publier le nouveau réglement. 1738.

M. de Boissieux, qui ignoroit les changemens qu'on y avoit faits, & ne voyoit rien en conséquence qui pût s'opposer à son ouverture, se détermina à le faire publier le 19 de Novembre, par M. de Gournai, son premier Aide-de-camp, qui en fit lecture en Italien, au bord de la mer, où il se trouva lui-même avec tous les Officiers de sa suite & le Vice-Roi de la République. Outre

cette publication solemnelle, il en fit faire d'autres par les Consuls de France à tous les endroits où ils le pouvoient en sûreté, & principalement à l'entrée des gorges, pour qu'il parvint ainsi de bouche en bouche aux oreilles des montagnards. Orticoni ayant l'air d'en être satisfait, le reçut au nom de la province de Balagne, soit qu'il voulût complaire à M. de Boissieux, soit que, d'intelligence avec les autres chefs, il fût obligé de feindre, soit qu'il procédât de bonne-foi, & fût intimement persuadé de son utilité.

M. de Boissieux, incapable par la droiture de son cœur de supposer dans les hommes de ces noires fourberies qui ruinent les fondemens de la probité, ajouta foi aux démonstrations d'Orticoni, à qui il avoit confiance, & pour lors espéra du réglement plus qu'il ne l'avoit fait à la premiere lecture des articles. De-là vint qu'abrégeant les délais, il n'assigna pour son acceptation que quinze jours, déclarant qu'à l'expiration de ce terme, on procéderoit au désarmement en exécution de l'édit qui en imposoit l'obligation. Persuadé, sur les assurances qu'on lui donnoit, que

le poste de Borgo rempliroit ses vues, il publia qu'on y commenceroit la consignation des armes, & successivement aux autres places désignées pour cet objet, laissant la liberté de le faire par soi, ou par l'entremise des Peres du Commun, qui sont des Procureurs du pays. Il y conduisit lui-même un détachement de trois cens hommes que les habitans de ce village & des lieux voisins reçurent avec acclamation. Joie perfide s'il en fut jamais. A peine fut-il retourné à Bastia, que le voile de leur trahison fut levé; cinq à six mille rebelles vinrent investir le couvent de Borgo où nos troupes étoient foiblement retranchées, & eurent l'audace de leur demander leurs armes & leurs habits, avec menace de ne leur permettre qu'à cette condition le retour vers leur Général. » Que notre conduite leur disoient-ils, ne vous paroisse point étrange, nous sçavons » que la France nous abuse, & veut » nous livrer à nos plus cruels ennemis.

1738. Le 7 Décembre.

Affaire de Borgo.

Cependant le Lieutenant Colonel, qui commandoit le poste, averti du dessein des rebelles par le bruit des cornets & par les feux qu'il avoit apperçus au-dessus des montagnes voi-

fines, avoit eu la précaution d'envoyer en hâte un messager à M. de Boissieux pour lui apprendre son embarras & son péril. Ce Général, qui n'avoit depuis quelque temps qu'une santé chancelante, étoit ce jour-là si indisposé, que, ne se croyant point en état de se mettre en route, il résolut de se faire remplacer par M. le Marquis de Contades, alors Colonel d'Auvergne & Brigadier, depuis Maréchal de France. Ce brave & généreux Officier, qui aimoit sincérement le Comte de Boissieux, & qui prévit qu'on donneroit à son inaction causée par sa maladie des interprétations injurieuses, préféra l'intérêt de son ami à la gloire qu'il pouvoit se promettre du succès de son expédition. Il lui représenta, qu'entourré de gens mal intentionnés, il devoit dans sa situation faire plus que le possible, & ne pas laisser à ses ennemis une occasion de le desservir, même par des impostures. Cet avis sage & la valeur lui ayant rappellé ses forces, il monta à
1738. Le 14 Décembre. cheval; marcha contre Borgo à la tête de dix-huit cens hommes, accompagné de tout l'état Major, se fit jour à travers les rebelles, dégagea le détachement

chement qu'ils tenoient bloqué, & revint à Bastia. Il fut attaqué sur sa route au milieu d'un chemin étroit, inégal & raboteux, qui traverse un champ couvert d'arbustes ; l'armée des rebelles s'y étoit embusquée & tira sur sa troupe. Les habitans de Borgo & de Luciana, qui l'avoient tant exalté, oserent poursuivre son arriere-garde, & vomir contre nos guerriers des paroles outrageuses. Comment se venger de ces injures, comment combattre ? Le local étoit trop défavorable, il fit doubler le pas pour arriver dans un endroit plus large. S'y étant étendu, il opposa le front de ses grenadiers à cette nuée de rebelles, qui alors n'osa plus aller en avant. Quoique nos François ne considerent point le nombre de leurs ennemis, ils furent étonnés de cette nouvelle façon de faire la guerre, & dans une embuscade où le terrein leur étoit si désavantageux d'avoir à soutenir le feu continu d'une multitude de combattans qu'ils ne pouvoient appercevoir. Il faut avouer qu'ils songeoient à éviter des coups qu'ils auroient bravés dans un autre temps, & qu'ils arriverent à Bastia abattus de frayeur.

Les Corses, embusqués sous des arbustes, attaquent vivement M. de Boissieux.

Ce ne fut point cependant un combat, encore moins une défaite, nous ne perdîmes qu'environ cinquante hommes, quoiqu'ayent écrit le contraire des auteurs prévenus & des gazetiers mal instruits qui ont débité que nous avions été mis en déroute & taillés en piéces; que cette défaite étoit comparable aux vêpres Siciliennes. De pareils bruits ne doivent être regardés que comme des nouvelles imaginées par les ennemis de la nation ou par ceux du Général, & trop accréditées d'un public porté naturellement à exagérer ses malheurs, comme à se consoler de ses plus grandes disgraces.

A la vérité, nous ne fumes pas moins irrités contre les rebelles que si nous avions essuyé des catastrophes. Ils avoient insulté les drapeaux du Roi, & rompu le projet d'accommodement que le desir de leur bonheur avoit inspiré à notre Monarque. Ce fut comme le signal de la discorde, les négociations finirent, on ne parla plus du réglement; Orticoni & Gafforio furent bannis & transportés à Livourne, la défiance prit la place de la sécurité chez les François; & chez les rebelles; une modération

trop long-temps contrainte se changea toute en fureur. Paoli & Giafferi, Gouverneurs & Capitaines généraux des soulevés du Royaume, publierent un manifeste éloquent où ils parloient sans respect de l'édit de pacification, & sans ménagement de M. de Boissieux, finissant ainsi : « Si jamais ce 1739.
» manifeste a le bonheur de pénétrer
» dans l'Europe, & principalement
» dans le cabinet du Roi de France,
» pour lequel notre attachement &
» notre respect sont toujours plus inal-
» térables, nous osons nous flatter
» que ce Prince nous sera propice. Mais
» si on empêche nos vœux de parvenir
» aux pieds de son trône, & qu'on lui
» cache les maux extrêmes que nous
» souffrons, il ne nous restera plus
» alors que le Dieu des armées. Nous
» ne perdrons pas courage; &, comme
» les Macchabées, nous mourrons
» plutôt avec gloire les armes à la
» main, que de survivre dans les fers,
» & de laisser passer notre esclavage à
» notre postérité.

» *Melius est mori in bello quàm*
» *Videre mala gentis nostræ.*

M. de Boissieux fut affligé de voir

qu'un esprit de dissension détruisoit le fruit de ses peines & dissipoit les apparences de paix qu'il avoit ménagées avec tant de soins. Ce Général résolut d'indiquer à la Cour les véritables sources de tant de désordres, & de lui inspirer des voies rigoureuses pour dompter des esprits opiniâtres, que de pures insinuations ne pourroient toutes seules faire revenir des erreurs où on les avoit plongés. Il en écrivit au Ministre, & lui marqua que, ne pouvant par la voie ordinaire des dépêches lui donner toutes les connoissances dont il avoit besoin, il se proposoit, pourvu qu'il approuvât son idée & qu'il donnât des ordres en conséquence, de lui envoyer M. de Contades, le mieux instruit des affaires de l'Isle, & à qui cette commission convenoit, attendu son grade d'Officier supérieur. M. le Cardinal de Fleuri goûta l'expédient de M. de Boissieux. Mais, comme il avoit toujours grand soin de cacher la conduite de ses moindres projets, il recommanda au Marquis de Contades, en le mandant à la Cour, de publier qu'il ne revenoit en France que pour vaquer à des affaires domestiques. Un prétexte de cette nature, dans un

M. de Contades mandé à la Cour.

temps qu'on alloit entrer en guerre, ne pouvoit être employé de bonne foi par un militaire jaloux de la réputation de sa valeur. M. de Contades ayant fait des reproches à M. de Boissieux qui, craignant ses oppositions, ne l'avoit pas consulté sur la derniere démarche, hâta néanmoins son départ, parce qu'il ne sçavoit point négliger le service du Roi. Mais lorsqu'il fallut exposer les motifs de son voyage suivant les intentions du Ministre, il s'y prit de maniere qu'on ne pût se méprendre, & qui allioit en même temps son devoir avec les intérêts de sa bravoure. Il passa par Livourne où il s'aboucha avec Orticoni, conformément aux ordres du Cardinal, & se porta ensuite à Versailles pour remplir l'objet de sa commission.

Le Comte de Boissieux restoit en Corse aux prises avec ses infirmités, ses chagrins & son infortune. Il est des hommes à qui rien ne prospere, & qui semblent destinés aux malheurs. Le convoi, qui lui portoit les quatre bataillons que la Cour lui envoyoit, servit de jouet à la tempête. De vingt-trois tartannes qui le composoient, vingt-une furent jettées à travers mille

Naufrage de deux tartannes.

1739. En Janvier.

écueils dans le golfe de Livourne, & deux échouerent contre la pointe de la Paraggiola. M. de Beuvrigni, premier factionnaire du régiment de Cambrésis, fit voir dans cette occasion une force d'esprit & une activité généreuse dignes d'être célébrées dans l'histoire. Faut-il être toujours élevé aux premiers grades de la milice pour avoir droit aux éloges de la postérité? Et la vertu, ainsi que la valeur, ne sont-elles pas de tous les rangs? Il montoit avec sa compagnie & deux autres de son régiment, la tartanne la *Sainte Claire*, que son pilote imprudent & troublé par la grandeur du péril, avoit abandonnée à la furie de l'orage. Poussée avec violence sur des rochers elle s'entr'ouvrit, fit eau, & fut inondée jusqu'à trois pieds au-dessus du pont. La nuit étoit d'une obscurité effroyable, les vagues frémissoient, les soldats pleuroient sans espérance, & le spectacle horrible de la mort qu'ils croyoient tous inévitable, les tenoit dans une

Action héroïque de Beuvrigni.

stupide inaction. Beuvrigni tout-à-coup, comme un homme inspiré, met le pistolet à la main, & force chacun de sauver sa propre vie. On n'étoit qu'à cent pas de la côte, il met la cha-

ſoupe à la mer, fait amarrer à la tartane un cable qu'on tranſporte & qu'on fixe à terre, preſſe le débarquement que le ſecours des cordages protége contre l'impétuoſité des flots. Il ne veut ſonger à ſa ſûreté propre qu'après avoir vu tout l'équipage hors de danger; il reſte cependant dans l'eau juſqu'à la moitié du corps, les briſemens continuels du navire lui annoncent qu'il va abymer; à peine a-t-il touché la terre que la tartanne eſt coulée à fond, comme ſi la mer avoit attendu ce moment pour la ſubmerger, & qu'elle eût voulu reſpecter le courage de Beuvrigni.

Il paſſa la nuit avec ſes ſoldats dans une pauvre cabanne ſans feu, ſans nourriture, & n'oſant chercher du ſoulagement dans un pays où la rebellion étoit la plus envenimée. S'il avoit été moins généreux, il auroit prévenu par un plus prompt départ la rencontre des rebelles, mais il aima mieux expoſer ſa vie que d'abandonner trois autres compagnies du même régiment, qui, ſe trouvant dans la tartanne échouée à un mille de-là ſur un banc de ſable, ayant perdu leur chaloupe avec quelques officiers &

soldats qui s'y étoient embarqués sans précaution, imploroient vainement un libérateur, & se livroient au désespoir. Beuvrigni les apperçut au point du jour, & mit fin à leur désolation. Ils partirent ensemble pour aller à Saint Florent, mais ils prirent le chemin qui menoit à la partie contraire; voici une foule de rebelles qui, instruits de leur naufrage, viennent les attaquer. Beuvrigni n'avoit que cent cinquante soldats, soixante fusils, beaucoup sans platine & très-peu de munitions. Il repousse les Corses, & fait deux lieues en les combattant; la poudre lui manque; il erre dans un pays montueux dont il ignore les issues; le nombre des rebelles s'accroît; on l'investit de toute part, & il ose encore tenter de les vaincre. Mais son Lieutenant lui ayant représenté qu'il devoit compte au Roi de la vie de ces braves François, qu'une résistance plus longue les exposeroit témérairement & sans fruit, il capitule à des conditions honorables qu'on n'observe point. A peine sa troupe a mis bas les armes, qu'on lui ôte l'épée & la croix de Saint-Louis; il est dépouillé, ainsi que ses soldats, & conduit ignominieusement, par des

Six compagnies Françoises, malgré leur belle défense, sont faites prisonnieres de guerre.

chemins rocailleux, à Palaſca, où ils arrivent les pieds enſanglantés, tranſis de froid, mourans d'inanition, ſans panſement pour leurs bleſſures, ſans alimens pour réparer leurs forces. Cependant la nouvelle de leurs malheurs parvint par un transfuge à M. le Marquis de Villemure, Colonel de Baſſigni, qui commandoit à Calvi. Sa bonne conduite en Balagne l'avoit mis en grande conſidération parmi les chefs de la révolte. Il négocia heureuſement avec Paoli, qui, piqué d'honneur, ſeconda ſes vues avec d'autant plus de célérité, qu'il ſçavoit combien le retardement étoit à craindre. Les priſonniers François avoient déja éprouvé ſon humanité. Conduit par le haſard à Palaſca, indigné de l'état où l'on avoit réduit les ſujets de notre Monarque, il s'étoit empreſſé de leur donner ſes ſoins. Les officiers, les bleſſés & les ſoldats avoient reçu par ſes bons offices de meilleurs traitemens; mais un intérêt plus grand redoubla ſa bienfaiſante vivacité. Il étoit queſtion de leur ſauver la vie, il revint à la tête de cinq cens hommes affidés, mit les priſonniers François au centre de ſa troupe, & les mena à l'Iſle

O v

rousse, où les attendoit M. de Villemur; à qui il avoit promis de les rendre. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Montezello, que huit cens montagnards descendirent à Palasca dans le dessein de les égorger pour épargner les frais de leur entretien, & satisfaire leur vengeance. Furieux qu'on leur eût dérobé leur proie, ils poursuivirent l'escorte de Paoli; mais, avant qu'ils eussent pû l'atteindre, il avoit remis son dépôt & n'avoit plus de victimes à fournir à leur cruauté. (*a*)

La triste avanture de ces six compagnies Françoises fut un surcroît de chagrin pour le Comte de Boissieux, qui bientôt succomba sous le double fardeau de ses infirmités & de ses infortunes. Il avoit demandé son rappel à la Cour, qui avoit en conséquence nommé pour son successeur le Marquis de Maillebois,

---

(*a*) La belle action de Beuvrigni ne resta pas dans l'obscurité, M. d'Angervilliers, Ministre de la guerre, lui écrivit une lettre très-flatteuse, & lui annonça que le Roi, pour récompenser sa valeur & sa fermeté, lui avoit accordé huit cens livres de gratification, & quatre cens francs de pension sur son trésor Royal.

Commandant en Dauphiné ; mais il n'eut pas la force de se transporter en France, & de quitter le théâtre de ses désagrémens. Sa maladie empira, il mourut à Bastia avec la résignation d'un Chrétien, & pleuré des hommes vertueux.

Mort du Comte de Boissieux. 1739. Le 2 Février.

Fin du premier Volume & du Livre cinquieme.



TABLE
DES SOMMAIRES
DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier Volume.

CORRECTIONS ET ADDITIONS
DU PREMIER VOLUME.

PAGE 4, *ligne* 21, *ajoutez* : Les François leur facilitent le commerce, & le commerce les enrichira.

Page 6, *à la derniere ligne de l'alinea*, pointe, *lisez* partie.

Page 7, *ligne* 10, *depuis* golfe, *jusqu'à* c'est aussi, *substituez les mots qui suivent* : C'est qu'il est à l'abri de la mer, par les rochers hors de l'eau, qui, étant au passage, la rompent à son entrée.

Page 8, *ligne* 3, nord, *lisez* sud.

Page 9, *ligne* 11, *après le mot* effroyable, *ajoutez*, en hiver & lors des tempêtes. *Ligne* 12, autres islets, *lisez*, & les islets de la Magdeleine. *Ligne* 13, *après* trois milles, *ajoutez* : on trouve. *Ligne* 25, *retranchez*, marchands.

Page 10, *ligne* 5, trente milles, *lisez*, quinze milles.

Page 11, *ligne* 19, y avoient, *lisez*, avoient dans cette citadelle.

Page 12, *ligne* 5, *après ce mot* tarissant, *ajoutez* : Il y a pourtant la citerne publique que M. de Larnage fit bâtir il y a trente ans, lors de la premiere expédition, & qui est d'un grand secours. Elle suffit aux besoins des habitans.

Ibidem, *ligne* 12, *après ce mot*, occupoit, *ajoutez*, à-peu-près.

Au bas de la page, *après ce mot*, chapelle, *ajoutez*, aussi ruinée, & qui étoit bâtie.

Page 13, *ligne 7, après ce mot,* Aitone, *substituez en note,* le chemin alloit droit de la mer à la forêt, sans passer par Vico.

Ibidem, *au bas de la page, après* Goëmont, *ajoutez,* De plus, les Patrons François & autres qui sont venus chercher du bois dans cette cale, ont dû gâter le mouillage en y jettant leur lest; ce qui l'a comblé en partie.

Page 15, *après ces mots,* deux couvens, *au bout de l'alinea, ajoutez,* auprès de la ville.

Page 16, *vers le milieu de l'alinea, après ces mots,* aux anciennes fortifications, *ajoutez en note :* Ce projet est abandonné.

Ibid, *trois lignes plus bas, après ces mots,* Isola Rossa, *ajoutez,* du côté de l'Ouest.

Page 21, *ligne 2 de l'alinea, après* Nebio, *ajoutez* étoit située. *ligne 6,* passe, *lisez,* & passoit.

Page 22, *la pénultieme ligne, après* situé *ajoutez,* près de la mer.

Page 23, *ligne 14 du second alinea,* forêt en plaine, *lisez,* forêt de sapins au haut de la gorge.

Page 26, *ligne 3 de l'alinea, retranchez ces mots,* qu'on fait cuver pour l'usage de la Terre-Ferme.

Page 27, *ligne 4 du sixieme alinea, retranchez ces mots,* de grains.

Page 28, *ligne 4,* chênes, *ajoutez,* verds.

Page 40, *ligne du premier alinea, après* Genève, *ajoutez,* le gouvernement a envoyé depuis peu dans l'Isle un homme expert dans la connoissance des mines, pour en faire exploiter quelques-unes.

Page 42, *ligne 6 du premier alinea,* cruels, *lisez,* méchans.

Page 44, *ligne* 7, *du second alinea*, *après* délicieux, *ajoutez* au mois de Janvier : *après* c'est, *ajoutez*, un mets.

Page 46, *dernière ligne de l'alinea*, *après* efficace, *ajoutez* : c'est de faire avaler au malade de l'huile, avec de la thériaque qu'on y délaye.

Page 59, *ligne* 20, *après* inhumains, *au lieu du* point-virgule, *mettez un* point.

Ibid *ligne* 22, & vouloient, *lisez*, Ils vouloient.

Page 60, *ligne* 13, *après* favorable, *ajoutez un* point.

Page 61, *ligne* 16, Corse, ayant, *lisez*, Corse. Ils avoient.

Ibid. *ligne* 23, *après* Carthaginoise, *mettez un* point.

Page 63, *ligne* 13, *après* d'Afrique, *au lieu du* point-virgule, *mettez un* point.

Ibid. *ligne* 14, *après* la guerre, *au lieu de la* virgule, *mettez un* point-virgule.

Ibid. *ligne* 24, *après* l'exécution, *au lieu du* point-virgule, *mettez un* point.

Page 64, *ligne* 18, dans les temps de vigueur de la vertu républicaine, *lisez*, dans les bons temps de la République.

Page 65, *ligne* 26, *après* Carthaginois, *mettez un* point.

Page 66, *ligne* 28, *après* trouvoit, *mettez un* point.

Page 67, *ligne* 24, & eurent, *lisez*, Ils eurent.

Ibid. *ligne* 26, *après* victorieuse, d'enlever, *lisez*, victorieuse, & d'enlever.

Page 69, *ligne* 9, *après* fatigues, *mettez un* point, *& retranchez l'&*.

Ibid. *ligne* 10, *après* combat, *ajoutez*, ils.

Page 72. *ligne* 6, *après* abus, *mettez un* point.

Ibid. *ligne* 10, *après* prédéceſſeurs, *mettez un* point.
Ibid. *ligne* 25, & en avoient, *liſez*, ils en avoient.
Ibid. *ligne* 26, & des, *liſez*, & de.
Ibid. *ligne* 28, *après* temps, *mettez un* point.
Page 80, *ligne* 17, *retranchez*, en effet.
Page 81, *ligne* 6, jette, *liſez*, promene.
Page 87, *ligne* 8, *au lieu de* Colonies Eſpagnoles, *liſez* Colonies de Maures venus d'Eſpagne.
Page 90, *ligne* 5, fournit, *liſez*, fourniſſoit.
Page 93, *ligne* 13, Calco, *liſez*, Calcatoggio.
Page 101, *derniere ligne*, Tralavetins, *liſez*, Talaverins.
Page 102, *ligne* 10, qui ſuivit ſa mort & celle de ſes fils, *liſez*, qui fut ſuivie de ſa mort & de celle de ſes fils.
Ibid. *ligne* 2 *de l'alinea*, Tralaveto, *liſez*, Talavero. *Même correction à faire dans quatre autres endroits.*
Page 117, *ligne* 12, déſaſtreux, *liſez*, défavorable.
Page 119, *ligne* 8, impatients, *liſez*, impatient.
Page 135, *ligne* 3, tombés, *liſez*, devenus.
Page 137, *ligne* 8, d'Ormeſſa, *liſ.* Ommeſſa.
Page 168, *ligne* 9. *C'eſt après le mot* Calvi, *que doit être placée la lettre (a) qui indique la note, & non plus bas au mot de* Baſtia.
Page 177, *ligne* 23, *après ces mots*, à Marſeille, *ajoutez en note :* Il y en a qui prétendent que c'eſt à Mazargue, peu diſtant de Marſeille, que cet événement arriva.
Page 189, *ligne* 7, beaux-freres de San-Pietro, *liſez*, couſins de San-Pietro.

Page 191, *ligne* 8, Boutafecoco, *lisez* Boutafuoco.

Page 204, *ligne* 9, n'aboutit, *lisez*, n'aboutissoit.

Page 293, *ligne* 2, exigeoient, *lisez*, exigeoit.

Page 288, *ligne* 12, *après ces mots*, la République, *mettez un* point, *au lieu de la* virgule, & *retranchez* l'&.

